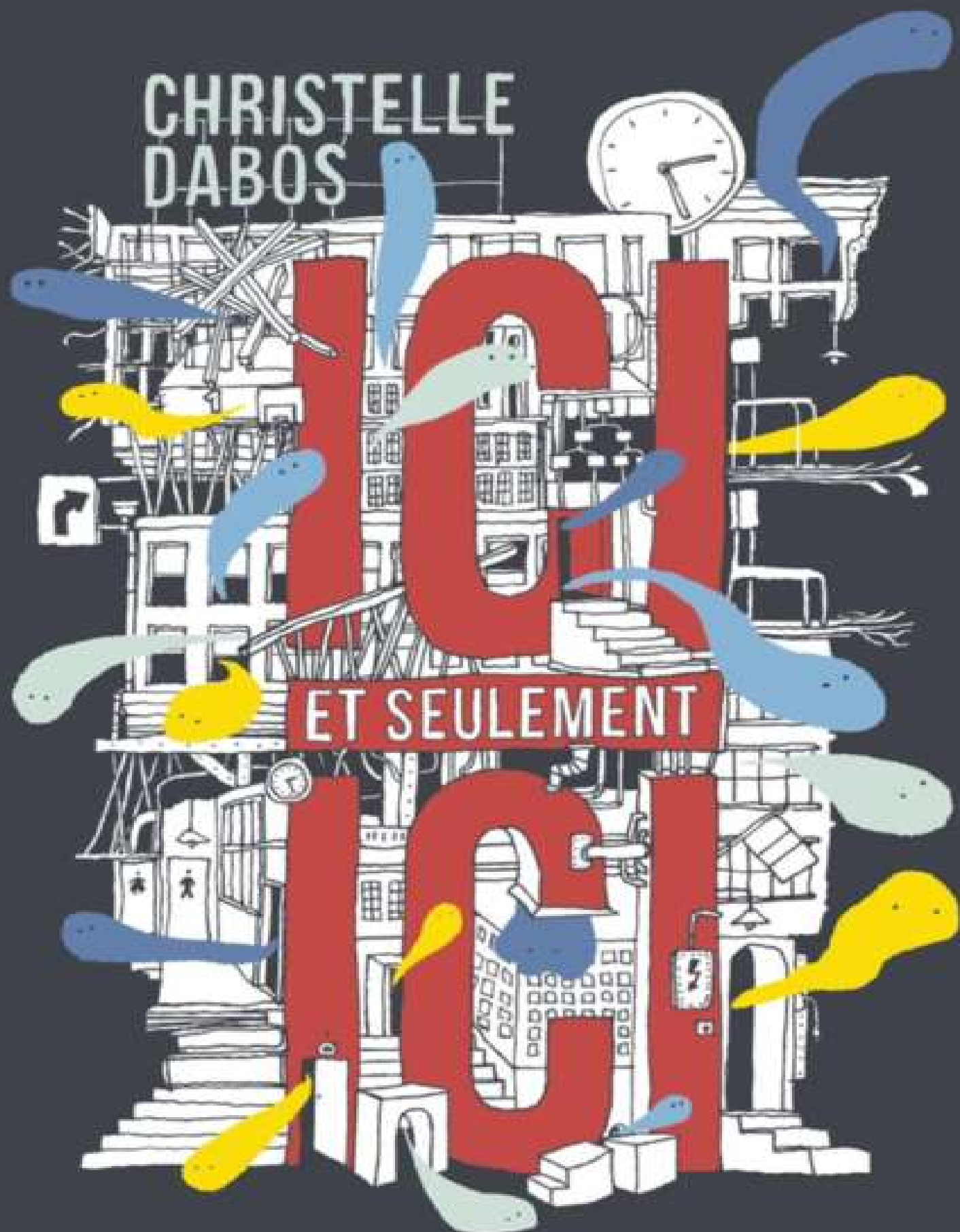


CHRISTELLE
DABOS



CHRISTELLE DABOS

ICI ET SEULEMENT ICI

GALLIMARD JEUNESSE

OceanofPDF.com

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

© Gallimard Jeunesse, 2023

[*OceanofPDF.com*](http://OceanofPDF.com)

Premier trimestre

OceanofPDF.com

IRIS

Elle a lâché ma main. Elle a même pas attendu que la bagnole de maman ait tourné au coin de la rue. Je regarde ce qu'il reste de son profil sous le poids des cheveux. Elle est devenue tape-à-l'œil cet été. Mal maquillée, colo ratée. Elle a pas dit pourquoi elle m'a lâché la main. Pas besoin ; je pige. Je pige depuis toujours. J'ai pigé pour la maladie de papa. J'ai pigé pour le remariage de maman. J'ai pigé pour chaque grossesse qui a suivi. On m'explique jamais rien, mais je capte le sens des événements comme une girouette le sens du vent. Bref, je pige la fin des mains. C'est une loi du nouveau monde – bien plus vieux que moi – qui va me gober de l'autre côté du portail.

T'auras pas de frangine, Ici.

D'accord. Je la laisse prendre de l'avance sur le trottoir, ralentis dans la bousculade de rentrée, franchis le portail à mon tour. Les bâtiments me font lever les yeux. Le soleil rend les façades jaunes encore plus jaunes et les volets verts encore plus verts. Un cadran d'horloge énormissime, et il donne même pas la bonne heure : 14 h 28. Je serre les fesses. Par-dessous la peinture, le plâtre et le ciment, à l'intérieur des murs, au fond de l'invisible, je perçois quelque chose que j'arrive pas encore à nommer, quelque chose de foutrement féroce qui habite le collège tout entier et qui me rentre dans les os. Qui fera bientôt partie de moi.

La cour de récréation paraît pas récréative du tout. Ça pue les égouts et le goudron. J'espère que moi, en tout cas, je sens pas. Ces derniers temps, il s'est mis à me pousser sous les aisselles une végétation dont je me débarrasse dès que je peux avec le rasoir du beau-père. Je cherche dans la foule des visages connus ; j'en trouve. D'anciens camarades de primaire qui se cramponnent à leurs bretelles de cartable. Est-ce que je tire moi aussi cette tête paniquée de parachutiste ? Émile est là. On a partagé le même bureau chaque année. J'ai bouffé ses betteraves, il a bouffé mes épinards. Il m'aperçoit et me sourit, rassuré d'avoir enfin une joue sur laquelle claquer une bise. On s'est tenu la main, souvent. On se la tient en ce moment.

– Pourvu qu'on se retrouve dans la même classe, il me dit.

Je réponds pas. Je fais ce que je fais de mieux : je me tiens à la bonne place, ni trop en avant, ni trop en retrait, et je regarde. C'est parce que je regarde que je pige. Je vois ce que mes anciens camarades, Émile inclus, remarquent pas encore. Un trou se forme dans la cour, entre nous et tous les autres. L'année dernière, on était *les grands* ; aujourd'hui, nous revoilà *les petits*. Je regarde. Nous sommes trop droits, trop lacés, trop boutonnés, trop évidents. Et je pige. Tout ce que j'ai appris dans ma première cour de récréation, quelques rues à peine et déjà si lointaine, je dois vite me le gommer de la tête.

Ma frangine a retrouvé des copines sur un banc. Tape-à-l'œil jusque dans son rire. Ingrid. On a des prénoms qui se ressemblent, mais moi, moi, non, je veux pas lui ressembler.

Ça sonne. On nous rassemble sous le préau, nous, les p'tits nouveaux. Le principal et les profs blablatent. Discours de bienvenue, consignes à respecter. J'écoute rien. Le règlement intérieur, j'aurai tout le temps de le lire quelque part. Là, maintenant, je suis trop occupée à deviner les autres règles, celles qui sont pas écrites, celles qui se disent pas, celles que personne dicte et que tout le monde respecte. Des sacs à dos portés sur une seule épaule. Les baskets sans chaussettes. Des boucles d'oreille

en argent. Du négligé bien peaufiné. Et partout dans la cour, dans les corps, dans les couloirs, ce quelque chose que je parviens toujours pas, pas encore, à cerner. C'est hostile et exaltant.

On fait l'appel, on nous dispatche. Éclatée, notre vieille bande de primaire.

Je me fonds dans le rang, parmi les filles et les garçons de mon âge. Je mémorise les têtes de ma nouvelle classe. Émile rejoint la sienne. Trois pas nous séparent ; une faille intercontinentale. Ses doigts, tout paumés, semblent encore chercher les miens. Sa bouche tremble. Son nez lui coule sur la lèvre. Mes yeux, que je m'efforce de garder bien secs, évitent les siens, tandis que j'entends pouffer chez les grands.

Tu chialeras pas, Ici.

D'accord. Pour Émile aussi, c'est la fin des mains.

PIERRE

Eh ben, p'tit morveux, tu perds pas de temps. Verser ta larmichette comme ça, devant tout le bahut, dès ton premier jour Ici ? T'iras loin, morveux, t'iras très loin, p'têt même jusqu'aux chiottes de l'enfer, là-bas, derrière les terrains de sport. C'est comme ça que ça a commencé pour moi, la larmichette.

Ça et le nombre impair.

Je me fourre bien profond les mains dans les poches, le menton dans le cou, la tête dans les épaules. Ça me rend pas particulièrement discret, mais comment dire... mon corps a pris le pli. Même cet été, dans l'ombre bouillante de ma chambre, shooté au vapo antimoustiques, ventilo et rap à plein volume, j'ai fait le roc. Je monte l'escalier à la traîne. Devant moi, vingt-six dos débordent de débardeurs déchirés. Des cambrés, des musclés, des dodus, des tatoués, des voûtés – mais pas aussi voûtés que moi. Vingt-six dos que j'ai fixés pendant toute ma première année Ici.

Et si c'était différent, cette fois ?

Deuxième étage. Un de plus que l'an dernier, un de moins que l'an prochain. Ils sont tous les mêmes, les étages. Un carrelage en échiquier, des néons épileptiques, les portes qui claquent, du graffiti en veux-tu en voilà. Y a même des traces de semelles au plafond. Pas genre on a balancé des pompes en l'air, non, non,

un vrai chemin de pas, gauche, droite, gauche, droite, d'un bout à l'autre du couloir. C'est Théophile, l'élève à l'envers qui a fait ça. Je l'ai jamais aperçu encore, Théophile ; paraît qu'il hante tous les plafonds du collège. J'ignore s'il existe vraiment, mais ce serait pas la chose la plus bizarre que j'aurai vue Ici.

– Pressons, pressons.

Déjà excédé, le prof. Il décapuchonne et recapuchonne des marqueurs usagés qui ne laissent au tableau que des lettres fantômes. La date du jour couine. Chacun s'installe à sa place, déballe ses affaires, réaffirme son territoire ; chewing-gum collé dans le casier, initiales gravées au cutter. Deux chaises par table, évidemment, et, évidemment, je me retrouve seul en fond de classe.

Le nombre impair. Le valet de pique. Le pouilleux, même si j'ai jamais eu de poux, même si je suis ni gros, ni grêle, ni gras. Juste impair.

Je m'assois. Pour le moment, ma table est parfaitement alignée avec les autres de ma rangée, au poil de fesse près. Ça avait été pareil à ma première rentrée, je me souviens, et j'ai quand même fini l'année scotché au mur. Ça venait des pieds de la table. Ils se décalaient vers l'arrière p'tit à p'tit. J'ai essayé de lutter. Je remettais ma table en place après les cours. Au matin, à chaque fois, elle avait re-reculé ; pendant la nuit, ouaip. À ce jeu-là, laisse tomber, c'est un peu comme les pas au plafond, faut accepter le phénomène et puis c'est tout.

Nouvelle année, nouvel étage, nouvelle salle, nouvelle table. Et si c'était différent, cette fois ?

Sonnerie. Maths. Sonnerie. Géo. Sonnerie. Littérature. Les profs défilent, exaspérés par les marqueurs qui marquent rien. Fait de plus en plus chaud, ma frange se colle à mes sourcils. Les fenêtres laissent pas l'air entrer. Le cagnard. Je fixe les dos. Les chaises se balancent. Je surprends des échanges de papiers, de canettes, de clopes, de vidéos ; la reprise du trafic, déjà. Et du racket. Je suis super vigilant. Je m'attends à ce qu'un œil intercepte soudain le

mien, à ce qu'ils se rappellent mon existence, tous, et aux conséquences que ça aura.

Rien. Personne me capte. Ma table bouge pas. À la cantine, pareil, je passe inaperçu des œufs mayo au yaourt périmé. Partout autour de moi, du chahut et du chantage, ça beugle et ça bisoute. Ils sont la mer, je suis le récif.

Et si c'était vraiment différent, cette fois ?

Je passe l'après-midi la tête tournée vers la fenêtre, à regarder les pigeons saloper les bancs de la cour. Je suis moite, le bic glisse entre mes doigts. J'ignore si c'est le déj ou quoi, mais ça me gargouille sévère dans les intestins. Bon. L'épreuve décisive. On a un p'tit battement entre chaque cours. Les classes se vident pour squatter les W-C et gratter quelques minutes. D'habitude, je reste en solo dans la salle, mais là, ça urge.

Je rase les murs de tout le couloir.

Me plante devant la porte des sanitaires.

Entre.

Les rires cessent. Dans la fumée des mégots, les visages virevoltent tous vers moi. Ça y est. Pour la première fois depuis le passage du portail, ce matin, ils me voient. Aucun mot entre eux, aucun mot pour moi. Ça cogne direct et ça cogne dur. On me bouscule, on me molarde, on me repousse hors de la frontière que j'ai transgressée et je sais, tandis que je recrache le PQ qu'on m'a enfoncé dans la gueule et que je descends les escaliers en courant, saisi d'une accablante lucidité, les entrailles au supplice, oui, je sais que dès cette nuit ma table entamera sa reculade, dès demain reprendront toutes les brimades.

Je traverse la cour, contourne les terrains de sport, pénètre dans les chiottes de l'enfer, puanteur abominable, plomberie indébouchable, j'y retrouve la cuvette familière, la seule où j'ai été autorisé à m'accroupir depuis mon arrivée Ici. J'évacue tout. Il fait pas bon s'attarder dans les chiottes de l'enfer, car plus on reste, plus on veut rester et déjà je ressens les effets, peut-être des murs, peut-être des odeurs, mais j'crois plutôt que c'est cette

même chose qui fait reculer les tables et marcher aux plafonds, un truc incrusté dans tous les interstices du collège, ça me condense de partout, plus je m'allège et plus je m'affaïsse, les muscles de tout mon dos se relâchent, je suis humilié et heureux comme jamais. Je sanglote de soulagement.

Non, ce sera pas différent cette fois.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et personne peut me reprendre ça.

OceanofPDF.com

MADELEINE

Des chevaux.

Louise en dessinait tout le temps autrefois. De profil, de trois quarts et de face, oui, même de face. Quand moi je faisais un cheval de face, l'institut pensait que c'était une bouteille. Les chevaux de Louise ? Des œuvres d'art. Plus vrais que vrais. Elle jouait avec les ombres pour mettre du relief, créer des creux, faire jaillir du papier crinières, naseaux, musculatures, ossatures... Et les prunelles, puissamment noires, avec juste ce qu'il fallait de brillant entre les cils. Quelle profondeur dans le regard des chevaux de Louise ! J'avais l'impression délicieuse, en me penchant sur ses croquis, de tomber tout au fond d'un puits.

Des phallus.

C'est ce que Louise dessine aujourd'hui dans la marge de sa feuille, au crayon 2B. Je déteste le 2B. C'est gras et ça fait un bruit sale. Je n'ai que du HB dans ma trousse, que des rosaces dans mon cahier. J'ai renoncé aux chevaux de face pour les vitraux en papier. Je les trace au compas et je les remplis de couleurs, j'appuie fort sur la mine pour les contours, puis en douceur entre chaque ligne, de légères stries obliques qui ne doivent surtout, surtout pas dépasser. Si ça dépasse, ou si ma main fait accidentellement baver le crayon, je déchire la page et je me pince la cuisse.

Le 2B de Louise griffonne une obscénité sur la rosace que je viens de terminer. Elle ébauche un sourire, vite relâché. La lumière du projecteur me la rend encore plus crue. La prof nous passe des diapos de musées qu'elle a visités pendant ses voyages. Arts plastiques. Au primaire, c'était notre matière préférée. Ou, plutôt, c'était la matière où nous préférons nous comparer l'une à l'autre. Maintenant, Louise ne se compare plus à moi. Elle n'en a plus besoin. Elle s'ennuie. Elle s'ennuyait déjà l'année dernière, et celle d'avant. Elle s'ennuie Ici. Malgré moi. À cause de moi. Un été entier sans se voir, sans se téléphoner et nous peinons déjà à trouver un sujet de conversation. Elle me parle de films que je n'ai pas vus, je lui parle de livres qu'elle n'a pas lus. Ce n'était pas si compliqué entre nous à l'époque des chevaux. Si nous avons été amies, nous avons oublié comment faire, mais nous restons ensemble, en dépit des silences, parce que ça nous protège de la classe. Traîner seul, Ici, c'est comme devenir impair et ça, ça me fait peur. Ça fait peur à Louise aussi, je crois.

– J'en ai vu un cet été.

Louise baisse à peine la voix. Les diapos s'enchaînent. Clair-obscur brûlant. Je secoue la tête ; je ne comprends pas. De son 2B, elle redessine un phallus. Ses yeux luisent dans le cadre impeccable de sa coupe au carré. Cheveux de soie. Voix de soie. Peau de soie. Quatorze ans, tout comme moi. Elle en paraît onze. Elle a gardé un corps souple et doux, plat comme la main, hypocritement intact, quand la puberté s'acharne sur le mien. Elle me regarde d'un regard qui ne regarde pas vraiment.

– C'est comme avaler de l'eau de mer.

Ses lèvres s'entrouvrent. Des ténèbres et de la brillance, comme les yeux de ses anciens chevaux. Et voilà. Je voudrais me boucher les oreilles, ne pas l'écouter, ne pas la laisser me souiller, pas déjà, pas dès le premier jour, pas la nouvelle moi, celle que je suis devenue le 31 août. Je me pince la cuisse.

– T'as fait des rencontres, toi, pendant tes vacances ?

Il y a du jugement dans sa question. Une condamnation. Déçue

par avance. Louise ne se compare plus à moi, non. Elle me connaît assez pour savoir que je n'ai rien fréquenté de génital de près ou de loin. Aucun contact, jamais, avec personne, ni même de moi à moi. Sous la douche, j'utilise le jet d'eau ; aux cabinets, une triple épaisseur de papier toilette.

– Non.

C'est un mensonge, que je conjure d'une nouvelle pince à la cuisse, mais que j'assume en mon âme et conscience. Louise se renverse sur sa chaise, voluptueusement, même si je n'aime pas ce mot. J'en connais une quantité, des mots, mais peu trouvent grâce à mes yeux. Parler abîme tout. C'est comme raconter un rêve et mes rêves, ils ne se racontent pas. Celui du 31 août moins que les autres ; j'ai même gravé la date, à la pointe du compas, sur le papier peint de ma chambre, entre la garde-robe et la bibliothèque. Pacte secret. Je commençais pourtant à désespérer. Des livres de moins en moins satisfaisants, une vie de plus en plus falsifiée. Dans la torpeur d'une sieste, j'ai cherché une issue loin du laid, hors de ce corps encombrant qui me pèse chaque jour davantage, et qui sue, et qui suinte, et qui saigne.

C'est alors que ça s'est produit.

Une lumière éblouissante sous mes paupières. Une voix dans mon oreille gauche ; terrible, la voix. Ça m'a dit : « Tu Es Choisie » (oui, oui, j'ai entendu les majuscules). Quand je me suis réveillée, mes muscles étaient tétanisés, mes mollets durs comme du plomb et mon oreille gauche sifflait à m'en faire mal. J'ai aussitôt su que rien ne serait plus jamais comme avant, que j'étais amenée à embrasser une destinée hors du commun, que la révolution de mon monde, du monde entier, était imminente.

Et depuis le rêve du 31 août, tout a été exactement comme avant.

Des boutons ont continué à pulluler sur mon menton, le journal télévisé n'a annoncé aucune apocalypse et la rentrée a fini par arriver. J'ai guetté les signes. Je les ai guettés en franchissant le portail ce matin. Je les ai guettés pendant chaque

heure, à chaque pause. Je les guette en ce moment même, dans la salle de cours, entre deux flashes de diapos et deux pincements de cuisse. Parce que j'ai été Choisie, avec la majuscule, je ne sais ni par qui ni pour quoi, mais tout est sur le point de changer ; grâce à moi ; moi à qui Louise a cessé de se comparer ; moi qui n'aurai alors plus besoin de me comparer à elle.

Arrêt de la projection. La prof claque des mains pour nous réveiller.

– Un volontaire pour rouvrir les volets.

Je me lève vite avant que Louise, la préférée de tous les profs, n'ait l'idée de le faire. C'est moi dont ce collègue a besoin. Je me débats contre les espagnolettes rouillées de la fenêtre. Dans quelques secondes, ce sera la sonnerie, la fin des cours. Il va se passer quelque chose. Il doit se passer quelque chose.

Ici.

Je pousse les volets verts. Une ombre jaillit du soleil, me passe au ras de la tête, tourbillonne à travers la salle, arrache des cris à toute la classe, oui, même à Louise, se répand sur les tables, puis repart par la fenêtre comme elle est venue.

La sonnerie éclate. La prof soupire :

– Bon. Un volontaire pour nettoyer les fientes de ce pigeon.

Je contemple la plume blanche qui est tombée à mes pieds. Je souris. Ça y est. C'est le signal. Ma nouvelle vie va enfin commencer.

GUY

C'est quoi ce nom, là, sous le mien ? La liste est écrite à la craie sur le vieux tableau noir... comment on dit déjà ? À *l'ancienne*. Quand j'ai entré au collège, au début du tout début, le tableau était au premier étage. Et quand on a passé en deuxième année, moi et le reste de la classe, le tableau a déménagé au deuxième avec nous. Idem en troisième année. Et re-idem aujourd'hui : le voilà sur le mur du quatrième étage, le der des ders, après un max de marches que je viens de me taper à pied vu que l'ascenseur, eh, c'est pour les profs et pour le principal (et pour le prince). Je sais même pas c'est qui qui nous le dévisse, qui nous le monte et qui nous le revise à chaque fois, ce tableau. Il est toujours là, fidèle au poste, à sa nouvelle place, le lundi de la rentrée.

Et dès le mardi, comme d'hab, y a la liste. Sauf que cette année, le nom sous le mien, là, je vois pas du tout c'est qui.

– Ah, ça y est, on a les paires ?

C'est Ariane qui débarque. Elle a l'air d'avoir tombé du lit. Du bus aussi. Elle est clairement pas du matin. Ses talons font un boucan pas possible dans le couloir. Normalement c'est interdit par le règlement, des talons comme ça, mais Ariane s'est jamais coltiné un seul avertissement. Moi pareil, jamais un seul, alors que j'en branle pas une en cours. Mais bon, eh, normal : dans la liste, on fait partie des Hauts tous les deux.

N'empêche, c'est quoi ce nom, là, sous le mien ?

Ariane m'éjecte une fausse bise qui touche pas vraiment ma joue, du bout du bout des lèvres, et ça me réchauffe d'abord, et ça me refroidit après. Ariane, ça a été mon premier béguin et mon premier râteau. Elle a apporté son panier de supérette ; j'ai le mien aussi. Je vois bien que ça la réjouit pas des masses d'être de corvée de collecte avec moi, mais bon, eh, les ordres sont les ordres.

« Je suis maudite. »

Ariane vient de lire le tableau. Elle se cache le visage entre les mains, mais pas longtemps, car c'est pas digne d'une Haute. Le nom sous le sien, lui, ouais, je le reconnais. Je lâche un rire que même moi, je le trouve débile.

– T'as la pouilleuse ?

– Je suis beaucoup trop maudite.

C'est un des trucs que je comprends pas trop, Ici. Cette façon que tout le monde a de passer en mode « malédiction », comme si c'était vraiment vrai. Je crois ni en la chance ni en la poisse, moi. Enfin, je crois que j'y crois pas.

– Mais c'est pas possible, que je dis à Ariane. C'est une impaire. Elle peut pas être appariée. Même pas en tant que Basse.

– Cette année, elle peut.

– Pourquoi elle peut ?

– À cause de l'étrangère, dugland. Ça change la donne. On n'est plus le même nombre en classe, l'équilibre est brisé. La pouilleuse cesse d'être une pouilleuse, et c'est moi qui vais me la coltiner toute l'année.

Ah bon, on a une étrangère ? C'est son nom à elle, là, sous le mien ? Je l'ai pas du tout captée hier, ça m'apprendra à pioncer sur la table, mais bon, eh, j'essaie de me dire que ça peut pas être pire que la pouilleuse ou que Christophe. C'était ma paire l'année dernière, Christophe, et je pensais foutrement pas que c'était faisable d'être plus naze que moi en gram et en rédac. Je me suis pris une chiée de bulles sur mes copies et une branlée de

baffes à la maison. La liste, ça marche qu'au collège. Pour mes parents, je suis pas un Haut. Je suis un gros rien du tout.

– Demande au prince, que je dis à Ariane.

– Lui demander quoi ?

– De te mettre avec une autre Basse. Ou un autre Bas. Tu peux p'têt échanger.

Ariane me retourne un de ces regards. Elle m'arrive à peine au menton, là, malgré ses talons de starlette, et je me sens minus quand même.

– Sérieux, dugland, t'as toujours pas saisi ? C'est pas le prince qui écrit la liste.

– C'est qui alors ?

Ariane est... comment on dit, déjà ? *Consternée*, voilà. Je fais souvent cet effet-là.

– Comment tu peux, toi, être un Haut ? Ça me dépasse.

Je rigole, même si au-dedans j'ai pas très envie. Ça dépasse tout le monde. La liste, c'est pas une question de qui a la cote chez les gonzesses ni de qui a la plus grosse chez les garçons. Je sais plus trop quand que ça a commencé. Un hiver ? Un printemps ? En tout cas, c'était à notre première année. Les noms de notre classe écrits à la craie, deux par deux, un nom en haut, une barre, un nom en bas, comme des fractions avec des lettres à la place des chiffres. Notre classe a coupé comme une poire ce jour-là. Les paires changent chaque année, mais une chose a jamais changé : les Hauts sont toujours restés des Hauts et les Bas sont toujours restés des Bas. Y a que notre classe qu'en a une, de liste. Y a aussi que notre classe qu'en a un, de prince. J'ai toujours cru que c'était lui, le coup des noms au tableau, surtout que le sien y est jamais.

Si c'est pas lui, alors qui ? Qui m'a apparié à l'étrangère ?

Ça va bientôt sonner, on doit pas zapper la collecte. Les autres commencent à rappliquer et à défiler devant le tableau. Les Hauts, les Bas. Tout le monde veut savoir avec qui il est apparié pour l'année. Y en a qui sourient, y en a qui grimacent. La liste,

c'est la liste. Moi et Ariane, on fait le pied de grue devant la classe avec nos paniers. On laisse entrer les Hauts. Ariane leur fait des bises, des vraies de vraies, d'un bruit à la fois sec et mouillé qui me résonne bizarrement dans le bide. Je tente de toper des mains de presque-potes.

Le prince arrive. Il répond pas à mon « salut », mais bon, il répond pas à celui des autres non plus. Tout le monde évite de le regarder en face ; c'est interdit. Il se pose sur sa chaise habituelle. Au milieu de la salle de classe. Seul. Pas de paire pour le prince.

Puis c'est le tour des Bas. Avec Ariane, on tend les paniers. On récolte du fric et des clopes (les lights comptent pas, la beuh compte double). Je leur louche tous dessus, aux Bas. Je cherche l'étrangère ; je la trouve pas. Je fais genre de rien devant les autres, mais ça me fout les boules, cette nana que je connais pas et qui me connaît pas non plus. En plus, j'en ai jamais été apparié à une, moi, de nana. C'est pas que je me fais déjà des films ou quoi ; les Basses, je les envisage même pas, question de principe. Mais je me suis tenté le coup avec toutes les Hautes de ma classe. Pas une seule qu'a dit oui. Perdre la face, c'est ce qui peut arriver de pire. Du coup, je m'évite les vents, je fais genre que c'est moi qu'est plus intéressé, et tant pis si c'est la honte de quitter le collège à la fin de l'année sans avoir roulé une pelle, ça reste moins la honte que se prendre que des râteaux.

La collecte est quasi bouclée. Le panier d'Ariane est plein ; elle sait mieux y faire que moi. La pouilleuse – pardon, l'ex-pouilleuse – s'est failli chialer de joie en voyant son nom sous le sien au tableau, ce qu'elle a pas fait, ouf, parce que chialer devant les autres, non, ça, c'est un coup à se prendre des coups, bref, elle a pas chialé, mais elle a payé sa part pour la toute première fois et elle a payé même plus que prévu, en donnant du merci-merci-merci à Ariane qui s'est retenue de la baffer, vu que maintenant, eh, elle a payé et on baffe pas ceux qui payent, sauf s'ils chialent, c'est la règle. Je me sens un peu malaisé quand même.

En attendant, toujours pas d'étrangère en vue. J'ai Christophe

qui cherche à me négocier. Il a pas allongé le quart de ce qu'il nous doit dans le panier. Il sait pourtant comment ça marche. Il paie : il a la paix jusqu'à la collecte du mois d'après. Il paie pas : on lui fout la misère jusqu'à ce qu'il paie.

– Allez mec, qu'il me fait. Sois cool. J'ai pas de fric sur moi, là. Je me rattrape demain, sans faute, avec les intérêts.

J'avais déjà droit au numéro du sans-l'sou quand il était mon Bas. Mauvais payeur, Christophe, en plus d'être mauvais dans tout le reste. Je lui choure ses baskets et les fourre dans le panier. C'est pas de la grosse marque, mais c'est pas de la merde non plus. Avec un peu de bol, ce sera la pointure du prince. Le prof a beau arriver en retard exprès pour pas voir nos petites affaires, il va plus traîner maintenant. Dans la classe, tout le monde est assis à sa nouvelle place, paire par paire, Haut avec Bas, Ariane avec l'ex-pouilleuse, le prince pile au milieu. Tout le monde sauf moi, planté à la porte, à poireauter. Je sens monter une 'tain de panique. Et si elle venait pas, cette étrangère ? Et si ça faisait de moi un impair ? Le nouveau pouilleux ?

Et là, je la capte : une élève jamais vue avant. Dans le couloir, devant la liste, craie à la main, elle écrit. Elle écrit sur le tableau. Tabou absolu. Je lui fonce dessus et je lui arrache sa craie.

– Tu peux pas faire ça. Tu dois jamais faire ça.

Sourcils. J'en zapperais presque le reste, j'ai pilé sur ses sourcils, peut-être parce qu'ils font qu'un, raccrochés l'un à l'autre par un p'tit pont de poils au-dessus du nez. Sur le tableau, le mal est fait : un gros trait à la craie, pareil que le sourcil, juste entre mon nom et le sien. L'étrangère a rajouté une barre par-dessus la barre et je percute que c'est plus une barre du tout.

C'est un signe « égal ».

IRIS

– Grouille, Émile.

Je me regarde. C'est pas moi dans la glace des W-C. En fait, ça pourrait être n'importe quelle fille de ma classe. Mêmes bagues, mêmes boucles, même barrettes, mêmes bretelles, mêmes bracelets, mêmes bijoux, même blush, même blouse, et bien sûr, même boutique. Tout mon argent de poche y est passé. J'ai demandé des sous au beau-père, piqué dans le porte-monnaie de ma frangine et pété mon cartable du primaire pour que maman m'achète un sac moins la honte, que je jette sur une seule épaule et rien à foutre si ça me déglingue le dos.

Le prix de la transparence.

– Émile, grouille.

Bruit de chasse. Émile sort enfin. Il se débat avec sa ceinture pour faire style, mais impossible de pas voir sa bouille toute bouffie.

– Tu pisses par les yeux, maintenant ?

Je le charrie, mais ça le fait pas marrer. Il faisait pas pitié comme ça avant, Émile. Ou alors, je le regardais pas pareil. Il se savonne les mains au lavabo, fait longtemps couler le robinet, traînasse exprès. Pas pressé de retourner en récré ; moi, si. Briller par son absence, c'est une façon comme une autre de se faire remarquer. Je regarde ses bras maigrichons qui lui sortent des manches de T-

shirt comme des bâtons d'esquimaux, et puis je regarde la fille dans la glace, une ombre dans le contrejour du couloir, cette moi qui n'est pas moi. Une moi qui n'est pas Ingrid non plus, et c'est le plus important : cette année, ma frangine a décidé de faire tous ses vêtements elle-même. Elle-même. Oui. Comme si elle n'était déjà pas assez voyante.

– Je vais pas faire le guet chez les filles toute l'année.

Émile se fige, de la mousse plein les mains ; des mains que j'ai plus jamais touchées. Ses omoplates tremblotent sous le T-shirt.

– Ils me laissent pas... Dans les toilettes. Y a qu'avec toi que je peux...

Je sais. Je l'ai su dès la toute première pause pipi. Les chiottes, Ici, c'est un lieu de pouvoir. J'ai assisté à tout un tas de négociations rien que dans celles du premier étage, devoirs de maths contre fiches de lecture, échange d'antisèches, trocs et trafics, des gages et des « chiche ! » à toutes les sauces, ça peut aller jusqu'à fourrer sa culotte en cachette dans la sacoche d'un prof. Et des votes, tous les jours des votes, avec les cabinets comme isolements, pour décider à la majorité qui est le plus stylé, la plus sympa, le plus sale, la plus sensass, et je serre les fesses à chaque dépouillage en espérant que j'apparaîtrai pas sur un papier, ni en bien ni en mal. À se demander comment ça se passe dans les étages des grands, les histoires de chiottes.

– On pourrait manger ensemble, à la cantine ?

Il demande pas, Émile : il supplie. Je pense aux épinards qu'il mangeait pour moi, je pense aux betteraves que je mangeais pour lui ; et j'y pense plus.

– On peut pas. On est pas dans la même classe.

– Mais on est toujours dans la même cour. Ça compte, la cour. Tu te rappelles comme on jouait dans notre cour d'avant ?

J'ai quelquefois, ouais, de très, très vagues visions de sauts à l'élastique, de ballons en mousse, de marelles mal dessinées, de billes bondissantes, les résidus d'une ancienne terre où tout ce qui brillait dans la lumière – paillettes, pierres, perles, prunes,

parquet, plastoc – était extraordinaire, mais non, vraiment, j'ai du mal à me dire que c'était ma vie. Quelques jours Ici et pouf, l'amnésie.

– On joue pas dans cette cour-là, je réponds.

Faut croire qu'il a pas encore fini de se vider de son eau, Émile, ses yeux menacent de redéborder. Il pue la peur. Au collège, le pire, c'est pas les cours ; c'est tout ce qu'il y a entre. La consistance même du temps y est différente. Les récrés sont des éternités. C'est pas qu'on s'y emmerde, non, non, l'ennui, ça a au moins quelque chose de moelleux, de presque confortable. Nous, on passe chaque seconde de chaque minute à lutter contre la flippe du faux pas et à faire semblant qu'on s'amuse.

Pour Émile, il est déjà trop tard. Et je peux pas m'empêcher de concéder :

– On verra.

Je tourne mes yeux vers le couloir que je suis censée surveiller. Elles s'amènent : les filles de ma classe au quasi complet. Pas le temps de prévenir Émile. Elles entrent et leurs bagues, leurs boucles, leurs barrettes, tout le bling-bling s'arrête d'un coup. Un garçon chez elles, ce garçon-là en particulier, c'est plus qu'une invasion territoriale : c'est une infestation. Elles regardent Émile, et puis moi, et puis Émile encore. Ses mains dégoulinent de savon.

– Pervers.

Pas de vote. Le verdict est instantané. Unanime. Mes genoux tapent l'un contre l'autre. J'ai entendu parler du sort qu'on réserve aux pervers Ici. Pire que pour les impairs.

Émile panique.

– J'ai fait qu'utiliser le cabinet, c'est tout ! Dis-leur que j'ai fait qu'utiliser le cabinet !

Elles me regardent à nouveau. Toutes. Trop d'yeux. Je me tais.

– Ferme la porte, elles disent.

Je ferme la porte. Je ferme les paupières aussi. J'ai dit « on verra » à Émile. C'est tout vu.

OceanofPDF.com

LE CLUB ULTRA-SECRET

Numéro Un. – Bon. Déjà, merci d’être là, vous, les fidèles à la cause. L’année passée n’a pas été facile. Beaucoup d’échecs. Beaucoup de pertes aussi. Avant de commencer cette première séance post-rentree, ayons ensemble, si vous le voulez bien, une pensée pour nos regrettés disparus. Pilou et Cookie, morts pendant l’exercice de leur devoir et parce que Numéro Six a oublié de faire des trous dans leur carton. Bip-bip, foudroyé par une crise cardiaque au crépuscule de sa vie, et ce après avoir quasiment battu le record du nombre de tours de roue par minute. Et même parmi les rangs humains, oui, même parmi nous, les pertes ont été lourdes. Nous pensons à toi, Numéro Trois, envoyé dans ce lointain hôpital dont tu n’es jamais revenu.

Numéro Trois. – Si, si. Je suis revenu. Je suis même jamais parti.

Numéro Un. – Un bilan lourd, donc, mais non dénué de sens. Car si nous avons connu des échecs, nous avons aussi fait de solides avancées. Numéro Deux, s’il te plaît, lis-nous le rapport d’expertise de fin d’année.

Numéro Deux. – Je le cherche, bordel de merde. Je l’ai mis dans mon classeur de sciences nat. Quelqu’un a vu mon classeur de sciences nat ? Je l’ai posé juste là et il a disparu. Comme par hasard, alors qu’il y avait le rapport dedans. Ça sait, bordel de merde ! Ça sait et ça veut pas qu’on sache. D’abord le classeur, et

après quoi ? *Ça* va nous faire disparaître les uns après les autres ! On est en train de toucher à des choses qui devraient pas être... ah, au temps pour moi, le classeur était resté dans mon sac. Voilà le rapport d'expertise. Je lis, alors ?

Numéro Un. – S'il te plaît.

Numéro Deux. – « Un an et quatre mois après avoir fondé le Club Ultra-Secret, concu... conséti... consécutivement à plusieurs séries d'expériences suivant chacune un protocole d'une extrême rigueur scientifique et sur la base de témoignages auditifs et oluc... oculaires fiables, » bordel de merde, elle finit où, cette phrase ? « nous pouvons à ce jour affirmer avec certitude la présence d'un phénomène que nous avons baptisé *distorsion du champ de réalité intra-muros*, phénomène constaté depuis le portail principal jusqu'aux chiottes de l'enfer incluses. Nous sommes à même de fournir, afin d'écarter tout spe... scepti... scepticisme, au moins une preuve formelle dudit phénomène précité. » Bordel de merde, je dois lire jusqu'au bout ? On sait déjà tout ça.

Numéro Un. – C'est indispensable. La répétition est mère de la science.

Numéro Deux. – OK, OK. « Notre preuve de la *distorsion du champ de réalité intra-muros* est une substance non identifiée que nous avons appelée "le schmoïlle". Le schmoïlle est à l'origine même de la fondation du Club Ultra-Secret, lorsque Numéro Un a découvert son existence forti... fortuitement dans un caniveau du collège qui évacue les eaux usagées. Le schmoïlle a ceci de sépi... spéfi... spécifique qu'il ne s'écoule dans le caniveau qu'une seule et unique fois par semaine, toujours un jeudi et toujours à 14 h 28 très exactement, mais *jamais pendant les vacances scolaires*. » (Cette partie est écrite penchée.) « Cette conclusion a été établie sur la base d'un visionnage de centaines d'heures de vidéos enregistrées depuis par la caméra du grand-père de Numéro Six. »

Numéro Six. – C'est un vieux con. Il a jamais été fichu de s'en

servir. Il a même pas vu qu'elle était plus dans le tiroir.

Numéro Deux. – Ta gueule. « Il ne nous a pas été possible de déterminer la provenance du schmoïlle. C'est dans un souci de vérité scientifique que nous avons expérimenté par nous-mêmes ses prio... propriétés. Le schmoïlle est d'une consistance liquide, à peine plus épaisse que l'eau. Le schmoïlle présente un coloris que nous avons qualifié à l'unanimité de "lait de vache". » Quoi encore, bordel de merde ?

Numéro Cinq. – Je peux aller pisser pendant que tu continues ?

Numéro Deux. – Non. Si moi, je lis, vous, vous écoutez. J'en étais où ? « Le schmoïlle est totalement inodore. Le schmoïlle n'est pas comestible si on se réfère aux conséquences gastriques sans précédent qu'il a occasionnées chez les volontaires qui l'ont ingéré. Le schmoïlle n'est pas corrosif non plus, mais il s'est révélé extrêmement inflammable au contact d'un réactif de la boîte de chimie du très regretté Numéro Trois. »

Numéro Trois. – Non, mais arrêtez avec vos regrets à la con.

Numéro Deux. – « La propriété la plus notable du schmoïlle est la modification d'humeur qu'il induit chez des sujets situés à proximité immédiate. Chez les animaux de type insectes, souris, hamsters, lézards, nous avons constaté une très brutale hypra... hyperactivité. Chez les humains ont été observés des accès d'hilarité, une iré... irabé... irascibilité, voire... » ah, ah, t'as écrit voir avec un e, la faute ! « ... voire de l'agressivité. Les effets du schmoïlle s'estompent après une vingtaine de minutes. Ils sont nuls une heure après son expulsion des égouts. Nous disposons actuellement de dix-neuf échantillons dans des tubes à essai entreposés en lieu sûr. » Voilà, j'ai fini.

Numéro Un. – Merci, Numéro Deux. Vos mémoires sont rafraîchies, c'est bon ? Vous vous rappelez à présent pourquoi nous nous rassemblons chaque jour ? La découverte du schmoïlle, et par là même de la preuve irréfutable de l'existence de la *distorsion du champ de réalité intra-muros*, nous a investis d'une mission capitale. Nous avons le devoir moral de chercher

d'autres preuves. Nous avons la responsabilité de consigner, d'étudier, d'interpréter chacun des incidents qui nous sont rapportés ou dont nous sommes témoins nous-mêmes, ces choses qui ne se produisent que dans l'enceinte de cet établissement et qui, une fois chez nos parents, dans notre chambre, le soir venu, nous paraissent absurdes, voire (avec un « e », oui, Numéro Deux) déraisonnables. J'y ai réfléchi tout l'été et je pense pouvoir vous affirmer sans erreur, à vous, les fidèles à la cause, que c'est ça, et seulement ça, qui nous apportera la solution.

Numéro Quatre. – La solution à quoi ?

Numéro Un. – À la fin du monde, bien sûr. Celle qui se produira un jeudi, à 14 h 28. Ici.

OceanofPDF.com

PIERRE

Je saigne du pif. Ce sont des choses qui arrivent quand on se reçoit un ballon en pleine poire pour la septième fois. Le truc, c'est de pas bouger, pas broncher, encaisser. J'en ai trop vu en cours de sport, dans les autres classes, des impairs qui essaient de se protéger le visage ou, le pire du pire, qui partent se planquer aux vestiaires. Moi, je tiens bien ma place comme il faut, sur le banc de touche, là où toute ma classe attend que je sois. Je les regarde jouer, les vingt-six camarades, treize contre treize, je sais pas trop à quoi en fait, eux non plus sans doute, même la prof a cessé d'arbitrer et s'en grille une quelque part entre le gymnase et le court de tennis. Ils cognent le ballon avec les pieds, l'agrippent avec les mains, l'envoient parfois dans la cage, plus souvent dans le décor et je me lève dare-dare pour aller le récupérer. Quand un camp perd – croit perdre, en tout cas, vu que les règles sont pas bien définies –, il y en a toujours un pour venir évacuer sa frustration sur moi. J'ai le T-shirt trempé de mollards. Surtout ceux de Jérémie ; il a la compète dans les veines, Jérémie. De la salive spécialement expectorée pour moi.

Je suis heureux.

Le cours de sport, c'est le seul vrai moment de la semaine où je vois autre chose de ma classe que des dos. Depuis mon banc, je remarque tous ces petits détails qui m'échappent le reste du

temps : lunettes neuves, appareils dentaires, genoux égratignés, nénés naissants, grains de beauté, cicatrices d'acné. Pas précisément des top-modèles, les camarades, mais ce qui compte au fond, c'est que j'ai autant besoin d'eux qu'ils ont besoin de moi. Après tout, ce qui les empêche de se taper sur la patate, tandis qu'ils s'arrachent le ballon, c'est de savoir qu'ils peuvent s'offrir la mienne.

Snif.

Ça refoule soudain salement. Au début, je crois que c'est le sang qui me fuit du nez, mais cette odeur-là, non, elle vient d'ailleurs, de loin, quelque part de sombre et d'épais. Ça fouette tout pareil qu'aux chiottes de l'enfer, là-bas, derrière les terrains de sport, et d'avoir la puanteur sans les murs, je sais pas, ça me fout les chocottes.

Je me voûte davantage. Quelque chose cherche à se densifier, là, maintenant, tout près. Mais quoi ?

Sur le terrain, personne à part moi a l'air de flairer la crasse. Par contre, tout le monde beugle sur tout le monde, adversaires, coéquipiers, garçons, gonzesses. Y a même plus de ballon en jeu. Foutoir intégral. Jérémie menace de mettre son poing bien profond dans une gueule. Je pige pas comment ça a pu dégénérer aussi vite. Mon rôle, ma raison d'être, c'est d'éviter ce qui est très exactement en train de se produire.

Et là, je la vois.

Au milieu du terrain, entre les baskets qui trépignent, là où je jure, sur la tête de ma mère je le jure, y avait rien de rien : une bouteille. En verre. Vide. Offerte. Il a pas fallu deux secondes pour que quelqu'un s'en empare et l'éclate sur la tête de Jérémie.

Silence stupéfait.

Enfin, silence pour les autres. Parce que Jérémie, lui, c'est plus qu'un hurlement. Il s'est recroquevillé sur le goudron. Ses yeux ont disparu sous ses mains, sous son cri, sous le sang, vache, tellement de sang, rouge et noir, le sang. La classe s'est figée autour de lui. Les regards se cherchent. On veut moins aider la

victime que trouver le coupable. Disparue, la bouteille. Oubliée, la bouteille. Par contre, moi, tout à coup, on s'en souvient. J'ai droit à l'attention générale.

Ma raison d'être. Je décolle du banc et je pique un sprint. Je cours à la rencontre de la prof qui, clope au bec, est en train de rappliquer.

– C'est qui qui braille ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Pas besoin de réfléchir. Je réponds :

– C'est Jérémie, m'dame. Je lui ai fracassé sa tête.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et personne peut me reprendre ça.

GUY

– Un œil en moins. À peine treize balais, le gamin, et pas près de quitter l’hosto. C’est ça qu’ils vous enseignent, vos profs ? À vous éborgner les uns les autres ? C’est à finir en taule, des affaires pareilles. Tu te rends compte un peu que ça aurait pu être dans ta classe ? que ça aurait pu être toi ?

– Moi quoi ? L’hosto ou la taule ?

Ouh là, chanmé, le visage de mon père dans le rétro.

– Qu’est-ce qu’on va faire de toi.

On dirait une question, sauf que ça l’est pas du tout. Je grattouille le coin, légèrement décollé, de l’étiquette des tarifs sur la vitre arrière. Il pleut comme vache qui pisse dehors.

– Nous ramener une note décente, rien qu’une, ça nous ferait pas de tort, à ta mère et à moi. Je te dis pas d’être doué, je te demande de faire pencher la balance. D’avoir une trajectoire. T’as pas un devoir à rendre aujourd’hui ?

Je fixe les feux sous la flotte. Vert, vert, vert, vite, vert. Échapper au rétro. Chauffeur de taxi : mon père, lui, hein, c’est sûr, il sait où il va. Il a de la *trajectoire*. Service de jour, service de nuit, n’importe, il se démerde pour me déposer chaque matin pile poil au portail, même que si j’aurais pas été un Haut du quatrième étage, je me serais pris de la cogne plein la trogne. À mon âge, on vient en bus, en scooter, en tram, à pied, sur les mains, mais on

vient pas avec papa.

Dehors, le trottoir. Sur le trottoir, un imper. Sous la capuche, un sourcil.

– Je descends là.

Furax, mon père, alors que je lui claque la portière. J'ai jamais séché, mais rien à secouer, il veut me voir passer le portail. J'irais où, sérieux ?

Je me mange toutes les flaques du trottoir.

– Hé ! je lance.

L'étrangère lève sa capuche vers moi. Ça me fait le même choc qu'à chaque fois. C'est pas tant le sourcil que les yeux qui se trouvent dessous. Aucune Basse regarde comme ça. Aucun Haut non plus. C'est comme si dans ces yeux-là, ça dormait pas ; jamais.

– J'ai mon daron au cul. Attends qu'on est rentrés.

Elle dit rien. En fait, depuis son arrivée, elle parle pas des masses. Normal, en même temps, les étrangers qui nous débarquent comme ça d'autre part, ils doivent fatalement se farcir la... comment qu'on dit déjà ? la *quarantaine*. Pas de contacts rapprochés tant qu'on sait pas à quel zigoto on a affaire. Celle-là, d'étrangère, je me la suis bien jugée, vu qu'on est à côté en classe, mais elle est pas facile à trancher. Déjà, elle bouffe pas à la cantine avec nous. Elle vient jamais en sport. C'est une « externe libre » comme écrit dans son carnet de correspondance. Dès qu'on a un trou, hop, elle prend ses cliques et ses claques, et elle disparaît. En cours, elle gratte des tonnes de notes. Ça lui suffit pas de recopier ce que les profs mettent au tableau, non, non, elle se remplit les marges de commentaires que moi, qu'est assis tout près, j'arrive pas à comprendre. Au début, j'ai cru que je m'étais décroché une première de classe, le genre à me faire du bien aux notes et du mal aux nerfs, sauf que quand un prof pose une question, elle ramène pas sa science. Mais des fois, c'est elle qui va poser une question que même le prof il a pas la réponse et même le prince il se retourne sur sa chaise, et tout le monde

qu'on baisse les yeux, puisque le prince, c'est interdit de le regarder en face. Elle plisse alors fort les paupières, là, sous ce sourcil qui lui fait comme un vol d'oiseau, et son regard se retourne complètement et part loin, très loin dedans.

Bref.

L'étrangère parle pas beaucoup, mais elle écoute. Et elle m'a écouté bien comme il faut, hier, quand je l'ai prise entre quat'z'yeux et trois sourcils, avant la sortie, et que je lui ai expliqué la base : « T'es ma paire. T'es une Basse. Tu fais mes devoirs. »

J'attends qu'on est au sec sous le préau du collège, là où le rétro de mon père peut plus me flicker, et je dézippe mon sac.

– Mets-y vite l'exo de maths avant qu'un prof nous déboule.

L'étrangère me met rien du tout. Par contre, elle chipe mon agenda et se le feuillette, comme ça, tranquille.

– Tu fais quoi, là ?

– Connaissance.

– Connaissance de quoi ? Je me suis rien mis dedans.

– Exactement.

Elle se fout de moi, l'étrangère ? Elle a pas l'air. Y a quelque chose de super sérieux dans sa façon de pas lire ce que j'ai pas écrit. L'agenda, c'est ma mère qui me l'a payé, et elle y a mis les sous, on dirait du vrai livre de luxe, avec reliure cuir et tranche doré siouplaît, histoire de bien me... comment ça se dit déjà ? *culpabiliser*.

– Allez, zyva, ça va sonner. File-moi l'exo.

L'étrangère replace l'agenda dans mon sac. Elle me regarde, tête bien levée. Face à face. Sa capuche lui goutte sur le menton, ça nous bouscule de partout sous le préau, ça pue l'imper mouillé, mais c'est à peine si je fais gaffe à tout ça. Ses yeux, à l'étrangère, ils cillent quasi pas.

– Non merci.

– T'as pas pigé ce que j'ai dit hier ?

– Je t'ai très bien compris. Ici, il y a des règles. Votre tableau,

vosre liste, vos paires, vos Hauts, vos Bas, c'est une de ces règles. J'ai connu d'autres Ici qui avaient leurs propres règles. C'est ainsi que ça fonctionne, que ça a toujours fonctionné, partout. Je respecte. Mais non merci.

Je rezippe mon sac.

– Te le prends pas perso, mais je vais devoir te frapper.

– Je sais. Ça fait partie des règles. Frappe-moi. Mais je te frapperai aussi.

Je sais pas ce qui me les scie le plus. Ce qu'elle me sort ou la façon qu'elle me le sort. Du tac au tac, version beaucoup trop calme. Et je la crois. C'est comme écrit à la craie sur son corps. Elle a rien de baraqué, elle est pas très droite, mais elle a quelque chose de foutrement solide. Je sais que si je lui balance une baffe, elle m'en rendra une toute pareille. Et les coups, j'aime déjà pas particulièrement les donner, alors les recevoir...

Ça sonne.

Dans quatre étages, si j'ai pas mon exo de maths, je me chope ma première bulle de l'année et j'ai droit à de la rage en très gros plan dans le rétro de mon père. Pire. Si dans quatre étages, j'ai pas mon exo de maths, ma réputation de Haut s'en prendra un coup et le prince va me convoquer aux chiottes.

Jamais perdre la face.

– On fait quoi alors ?

Je demande ça, mais j'attends pas vraiment de réponse. Et pourtant, elle m'en fait une, l'étrangère, de réponse, et celle-là, je me l'attendais encore moins :

– Je t'aide à faire ton exercice.

MADELEINE

« Je veux un scooter. »

C'est ce que le stylo-plume de Louise me tatoue sur la main. L'encre scintille quelques secondes avant de sécher. J'envie la perfection de l'écriture manuscrite. Même si elle ne dessine plus rien de beau, Louise, tout ce qui émane d'elle demeure touché par la grâce.

Pourtant, ce n'est pas elle qui a été Choisie.

Je croise les bras sur la table et m'y enfouis tête la première. Pluie sur les vitres, raclements de chaise, fous rires, concours de crachats, odeur de colle et de joint : la salle de perm me parasite de partout. Je la renie comme je renie la lourdeur de ma chair, l'épaisseur de ma peau, l'encombrement de mes os et ce gras qui, jour après jour, m'envahit les cheveux. J'ouvre grand les yeux dans la pénombre moite de mes bras. Scotchée à mon cahier, presque collée à mes cils, la plume est là. Je me noie tout entière dans ses ramifications. Interdiction de refermer les paupières, et tant pis si ça me brûle. Je fixe la plume jusqu'à être prise d'éblouissements. Si blanche dans le noir ! Elle me promet. *Bientôt.*

Louise plante son coude dans mes côtes :

– T'es aussi crade que ton pigeon.

Je referme le cahier. Ce n'était pas un pigeon, mais ça, Louise ne

l'a pas vu. Personne n'a vu ce que, moi, j'ai vu. Personne n'en est digne. Je me pince la cuisse. Attention à la tentation de la détestation.

Je passe un effaceur sur ma main et frotte les mots jusqu'à ce que toute l'encre soit diluée.

– Pourquoi un scooter ? je demande.

– Pour aller ailleurs.

Loin d'Ici, je comprends. Sauf que c'est Ici que ça doit se produire : ce pour quoi j'ai été Choisie. J'attends, jour après jour, de découvrir ce que c'est. Je regarde la salle de perm où s'échouent nos heures de trou. Trois fois grande comme notre salle de classe, toujours peuplée, jamais de pion. Sur le plafond dansent, miraculeuses, des empreintes de chaussures ; les mêmes qu'au deuxième étage du collège. J'en ai entendu des rumeurs sur Théophile, l'élève à l'envers. Un nouveau qui fuyait un bizutage. Un champion de saut en hauteur. Un impair tellement rejeté par sa classe qu'il ne pouvait plus poser un pied par terre. Quelle que soit la version, tout le monde s'accorde à dire que Théophile hante les plafonds depuis des années et qu'il ne se montre qu'à ceux qu'il juge dignes.

N'en suis-je pas digne, moi qui ai été Choisie ? Il est pour quand, mon prodige ?

– Oyez, mesdemoiselles.

Je quitte le plafond des yeux. Ce n'est pas Théophile. C'est juste Ben. Même classe que nous, une taille de lycéen, un look de barman. C'est le seul élève de tout le collège à pouvoir se permettre une cravate et une raie de côté sans être tabassé pour ça. Il apporte avec lui un petit parfum de pluie, malgré ses souliers secs.

– Vous êtes disposées à écouter le dernier bulletin d'informations ?

Il nous parle au pluriel, mais le regard qu'il pose sur Louise est au singulier. Un regard sale. Il aimerait qu'elle tire sur sa cravate et qu'elle le gâte. Je le sais parce que je l'ai entendu le dire aux

autres. *Gâter*. Synonyme de pourrir.

Louise soupire. Elle s'ennuie. Les meilleures notes de la classe, Louise, première dans toutes les matières, Louise, sans jamais ouvrir un livre ni écouter un prof. Née excellente.

- C'est quoi, tes infos ?
 - Météo du jour : des averses.
 - Autre chose ?
 - Le prince du quatrième a lancé un nouveau décret.
 - Ça nous concerne ?
 - Ça concerne tout le monde. Interdiction de le regarder en face.
 - C'était pas déjà interdit l'année dernière, ça ?
 - Eh bien, c'est re-interdit cette année.
 - Pourquoi ?
 - On ne sait pas. C'est re-interdit, c'est tout.
 - Autre chose ?
 - Le Club Ultra-Secret a repris ses réunions.
 - Autre chose ?
 - Un deuxième année a été hospitalisé. Un impair lui a enfoncé une bouteille dans l'œil ou quelque chose comme ça.
 - Autre chose ?
 - Il y a un pervers chez les première année.
- Les lèvres de Louise frémissent ; un presque sourire.
- T'as un scooter, toi, Ben ?
 - J'ai mieux.

Ben déboutonne son joli veston et l'ouvre dans une parodie de discrétion. D'une poche intérieure déborde une boîte à bonbons. J'en ai entendu parler, des bonbons de Ben. On raconte que tout paraît fade après y avoir goûté. Un paradis facile, certes, mais un paradis tout de même.

Il en pose un sur le bout de sa langue. Il sourit. Il attend. Louise décolle de sa chaise et engloutit le bonbon. Elle n'a pas hésité une seconde à mélanger sa salive à la sienne. Je me pince la cuisse. La tentation de la détestation. Louise fait craquer le

bonbon sous ses dents ; ses yeux roulent, s'évadent au loin.

– J'en veux un autre.

– Une prochaine fois, peut-être. Si tu es gentille.

Ben se détourne de Louise et louche sur ce trop-plein de moi que je cache comme je peux sous mes pulls les plus amples.

Il pose un autre bonbon sur sa langue. Sourit. Attend.

Je pense à la plume, au rêve du 31 août, à la voix dans mon oreille gauche et je me sens sombrer. Autour de nous, la salle de perm reproduit à l'infini ses enfantillages obscènes ; mon corps se tient assis, coudes sur la table, jambes sous la chaise, mais derrière l'immobilité, je m'abîme. Ils m'abîment, tous. Ce qu'ils font. Ce qu'ils ne sont pas. Où est l'échappatoire ? Comment me sauver ? Comment être sauvée ? Et si depuis le début, il était déjà trop tard ? Si ce n'était vraiment qu'un pigeon ?

Je me lève. Quelque chose se lève à travers moi. Quelque chose scrute Ben à travers moi. Et à travers moi, quelque chose parle ; murmure puissant. Majusculeux.

– Touche-La Et Tu Toucheras Le Vide. Il Existe Au-Dedans De Tout Une Vastitude Plus Noire Que La Plus Ténébreuse Des Obscurités. Touche-La Et Tu Tomberas Dans Les Abysses Où S'affaissent Les Offenses, Où Se Percent Les Mœurs, Et Tu Y Tomberas Ta Mère, Et Tu Y Tomberas Ton Père. Touche-La, Benjamin : Jamais Plus Tu Ne Connaîtras Ni Le Doux Ni Le Tiède.

Je me tais. C'est terminé, mais ça continue de me brûler les lèvres, de m'exalter le cœur. Je tremble d'une joie terrible. Je peux presque sentir la plume pulser dans le cahier. Ce n'était définitivement pas un pigeon.

Ben a ravalé sa langue, et son bonbon. Je confisque la boîte de sa poche. Il ne m'en empêche pas. Il ne me regarde pas. Il reboutonne son veston, se racle la gorge et s'en va.

Louise me dévisage intensément sous sa coupe au carré.

– Ta voix... C'était...

Plus d'ennui du tout entre ses cils. Presque de l'envie. Je me sens toute-puissante. À moi, le paradis ! J'avale une poignée

entière des bonbons de Ben. Je me retiens de les recracher. Je croque sans comprendre.

Le paradis n'a aucun goût.

OceanofPDF.com

IRIS

Je ris. Ni trop fort, ni trop aigu, ni trop en avance, ni trop en retard. Ma voix se fond dans celles des autres filles de la classe. Chrono nickel. J'ai même pas écouté la blague. Pas besoin : je sais d'instinct quand il faut l'ouvrir et quand il faut la boucler. On revient du gymnase. Deux heures que ma culotte me rentre dans les fesses ; suffirait d'une seconde pour la dégager, un doigt vite glissé sous le short, mais je le ferai pas. Jamais devant les autres.

On a eu volley cet aprèm et je m'en suis bien tirée. Les sports d'équipe, c'est les plus traîtres. Tenir son poste discrétos, renvoyer la balle là où on l'attend, jouer aussi prévisible que possible, marquer sans se faire remarquer, pas trop souvent, mais un peu quand même. Le pire, c'est le service. Toute cette attention en attente. Tous ces globes oculaires qui m'engluent. La semaine dernière, y en a une qui nous les a foirés en beauté, les services, un à un, sans exception ; plus personne lui parle depuis.

Ouais, je m'en suis bien tirée, même avec un élastique dans les fesses.

On prend l'escalier, dégueulassé par le passage des pompes trempées par la pluie. Les blagues et les rires cessent. Émile. On monte, il descend. Mes yeux se détournent, comme chaque fois qu'on se croise, comme le jour où j'ai essayé de surtout pas regarder ce que j'essaie de surtout pas me rappeler.

– Pervers.

C'est ce que lui disent les filles de ma classe, l'une après l'autre, quand elles lui passent à côté. C'est ce que je lui dis aussi. Je baisse la tête pour éviter la sienne. Les jambes qui lui sortent des chaussettes me choquent. Elles ont toujours été si maigres ? Je continue de monter avec ma classe, il continue de descendre avec sa classe. Bientôt, y aura beaucoup plus d'un escalier entre lui et moi. Une fille sort une blague cracra, rapport à Émile, à laquelle je ris ni trop fort, ni trop aigu, ni trop en avance, ni trop en retard. Je fixe mes baskets, les mêmes que toute la clique, à demi délacées comme il convient de les porter Ici. C'est qu'une fois dans notre salle que je relève enfin la tête, p'têt parce que je sais que là-dedans, entre ces quatre murs, y a pas d'Émile.

Je vois l'impossible.

Nos fenêtres ont toutes des tailles différentes. Certaines sont si étroites qu'un doigt y passerait pas. Les tables ont plus rien de rectangulaire : ce sont des losanges tordus, écrasés, suspendus sur des pieds absurdes, soit trop serrés, soit trop écartés. Le tableau, et tout ce qui y est écrit, a été compressé jusqu'à former un ruban illisible. Et il y a les taches. Des taches en mouvement, un méli-mélo affreux de profils et de faces, de dents et de peaux ; je mets un moment à piger que ces taches, ce sont mes camarades. Je peux pas les rejoindre. Je peux pas avancer. Y a plus aucun espace devant, derrière, dedans, autour. Le monde a perdu toute profondeur. Non. C'est moi qui ai perdu toute perspective.

Je ne vois plus qu'en deux dimensions.

Je ferme les yeux. Les rouvre. Je vois en trois à nouveau.

Je m'assois à ma chaise. Je ris avec les autres. Personne a capté ma panique. La pluie cogne aussi fort que mon cœur. Du calme. Quoi qu'il se soit passé, c'est passé et bien passé. N'empêche, j'ai eu peur, vraiment peur ; pas d'avoir vu ce que j'aurais jamais dû voir ; pas d'avoir viré quasi aveugle ; non, j'ai eu peur, vraiment peur que quelqu'un le remarque, peur qu'un prof en parle à ma mère, peur qu'on me prenne rendez-vous chez l'ophtalmo et

peur, vraiment peur de devenir la seule fille de la classe à devoir porter des lunettes. Ça, ça aurait été pire que les jambes maigres d'Émile.

OceanofPDF.com

PIERRE

Il est là. À ma place.

Je m'avance dans la salle de classe, sans coups aux couilles ni claques au cul, jusqu'à parvenir tout au fond du fond, derrière la dernière rangée, là où le regard des profs ne va jamais. À ma table.

Il m'observe. Assis à ma chaise.

– C'est marrant, il me dit. Ça n'a pas arrêté de reculer.

Il me parle. À moi. J'en titube. Qu'est-ce qui s'est produit Ici, pendant mon absence ?

Il tire la chaise à côté de lui, une chaise qu'y avait pas avant. Je cède à l'invitation, malgré moi. Il est large de front, de mâchoire, de sourcils, de sourire. Une peau élastique et presque pas de pores. Je le découvre de face. De dos, je le connais déjà : très droit, très large, moitié gras, moitié muscle, des chemises blanches au col impec et une nuque tondue comme du gazon. Il fait partie des vingt-six et il s'appelle Vincent.

– Maintenant que t'es là, il demande, ça ne reculera plus ?

Et là, je percute. Je suis devenu un vingt-six, moi aussi. Je cherche le dos de Jérémie dans la classe tout en sachant que je le trouverai pas. Même sa table a disparu.

– Sa famille le rescolariserà pas, dit Vincent. Pas après le coup de la bouteille dans l'œil.

Il retrousse les manches de sa chemise avec soin, juste le temps de m'exhiber ses bras. Bleus, bubons, bobos, brûlures, boursouflures. La totale. Ses ongles, eux, sont super propres.

– Ils ont pas chômé, hein ? il rigole. J'ai été l'impair pendant ton expulsion. Forcément, avant, j'étais assis à côté de Jérémie, mais je vais pas mentir : il me manquera pas. Bon retour parmi nous, Pierre. Te dénoncer comme ça, pour la classe, fallait en avoir.

Pierre. J'essaie de déglutir, mais ça me fait tout sec dans le gosier. Je suis un vingt-six. J'ai un nom à nouveau. Je pourrai pisser aux toilettes communes, finies les chiottes de l'enfer. Je vais partager ma table avec un autre.

Pas seulement la table. La journée passe et Vincent partage tout : les cours que j'ai manqués, le compas que j'ai oublié, ses frites à la cantine, le banc à la récré, la BD porno, plus comique qu'excitante, qu'il a piquée à un oncle et même son parapluie, un vrai pépin classieux d'adulte, pour qu'on traverse la cour sous le déluge. Et moi, ni un merde ni un merci ; je suis sous le choc. Même mes parents, ils partagent plus rien depuis un bail : rien entre eux, rien avec moi. Quand ils ont été convoqués Ici, suite à l'incident, et que le principal leur a expliqué que ce serait l'expulsion provisoire, ils ont pas partagé un soupir non plus. Personne était dupe. Ils avaient tous compris que c'était pas vraiment moi, la bouteille dans l'œil de Jérémie, et que d'ailleurs on l'avait jamais retrouvée, cette bouteille, mais bon, hein, voilà, pour sauver les apparences, dix jours à l'ombre et un p'tit chèque en douce.

– Qu'est-ce que c'est ?

Il m'en a fallu, du grattage de gorge, pour enfin cracher le morceau. C'est la fin des cours ; tout le monde ramasse son bazar, Vincent inclus. Je signale sa p'tite mallette noire. Il se la trimballe toujours partout, en plus de son sac, mais il l'ouvre jamais. Je l'avais déjà remarquée, la mallette, du temps où Vincent n'était pour moi qu'un dos. Le truc, c'est que de mes vingt-six

camarades, il est celui qui m'a inspiré le moins de curiosité. Trop placide, trop passif, trop à part. Pas le genre à me baffer avec les autres excités. Bref, ce qu'il nous cache, dans sa mallette, au fond, j'en ai rien à secouer. J'ai juste vaguement conscience qu'après tout ce qu'il a partagé avec moi aujourd'hui, de la table au parapluie, je peux pas juste partir comme ça, sans un mot, et recommencer tout pareil demain.

Je dois aller au bout de quelque chose avant de décider autre chose, sauf que je sais pas encore quoi.

Vincent a l'air surpris par ma question, dans le bon sens. Jérémie a jamais dû la lui poser.

– T'as pas un bus à prendre de suite ?

Je secoue la tête mi-oui-mi-non. Y en a tous les quarts d'heure. Je l'ai jamais vu dans un bus, Vincent, tiens.

– OK, amène-toi.

Je suis Vincent à travers les couloirs du collège. On marche à contre-courant de celles et ceux qui se cassent et je la ressens aussi dans mon bide, cette urgence qui m'ordonne de faire demi-tour, qui me prévient que traîner Ici après la dernière sonnerie, c'est risquer d'être pris au piège à jamais. Vincent nous cherche un coin calme. Il m'entraîne dans le local de ménage et là, au milieu des chariots et des placards, il se tait. Je me tais aussi. Ça pue l'eau de Javel. On attend que le boucan des pieds soit plus un boucan. Que les voix soient plus des voix. Qu'il y ait beaucoup d'espace, beaucoup de silence entre les autres et nous.

Vincent ouvre sa mallette. Dedans, du velours. Sur le velours, un bric-à-brac de bois et de métal qu'il assemble comme des pièces de puzzle.

– Une clarinette ?

– Un hautbois.

Il me montre de drôles de lamelles.

– Double anche. Pas la même embouchure. Pas la même sonorité.

Il l'humecte des lèvres, sa double anche, et je peux pas

m'empêcher de me sentir gêné, comme si j'assistais à un truc très intime. Il écarte les épaules, souffle dans le hautbois, secoue ses doigts de haut en bas, puis de bas en haut ; chauffe l'instrument.

Puis il joue.

Les fesses sur un seau renversé, je me tiens voûté comme jamais. Ma toute première pensée est : *pourvu que ce soit pas long*. Le son est bizarre. Un peu nasal. Je suis trop près, ça m'appuie sur les tympans. C'est pas la musique que j'ai l'habitude d'écouter. C'est pas un mur derrière lequel je peux m'oublier. Non, ce son-là, il me fêle, il me rentre de partout, dans les oreilles, dans les yeux, dans la gorge, jusque dans la colonne vertébrale, et d'abord c'est laid, et ensuite c'est beau. À la seconde où je me dis que je veux plus que ça s'arrête, ça s'arrête.

Vincent m'observe. Encore. Ses yeux farfouillent ma frange, je les fuis de mon mieux.

– J'ai joué. Tu m'as écouté. On est potes.

Je me retiens. Quand il déboîte son hautbois, je me retiens. Quand on file avant la fermeture du portail, je me retiens. Quand on se sépare sur le trottoir, je me retiens. C'est une fois au fond du bus, le dos tourné à la foule de la fin d'après-midi, que je me lâche et chiale. Parce que Vincent a raison. Parce qu'il est mon premier pote. Et parce que je vais devoir m'en débarrasser.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et personne peut me reprendre ça. Pas même lui.

GUY

– Faut qu'on se cause de la collecte.

L'étrangère me regarde par-dessus son manuel et par-dessous son sourcil. J'ai flanqué une baffe à son plateau – carapatés, les p'tits pois – et comme d'hab, zéro frousse, zéro sursaut, et qu'elle nous passe pépère de son bouquin à mon visage, comme si j'étais la suite logique de la lecture.

– Tu t'es réchappée de la première parce que voilà, hein, t'es nouvelle et les nouveaux, on se les taxe pas direct. Mais c'est fini, ça. Demain, c'est la deuxième collecte et tu paieras comme les autres : des billets, des bijoux, c'que tu veux tant que ça brille. Cette fois, tu vas pas te m'la faire à l'envers. On est dacodac ?

L'étrangère a une de ces foutues façons de me fixer de face. En privé, entre deux couloirs, ça va que je m'y suis fait, mais là, en pleine cantine, devant la totale des classes, devant le prince en personne (même s'il s'en branle), ça me les cuit. Elle s'est pas assise à la table des Bas, elle s'est servie trois fois du pain, elle a pris la dernière mousse au choco qui restait, la dernière ! et qu'elle nous révisé je sais pas trop quoi, là, devant tout le bahut, entre deux coups de fourchette. Elle a aucune tenue. Elle vient quasi jamais à la cantine, mais quand elle s'amène, j'ai tous les Hauts de ma table qui me charrient méchamment.

Faut que je la mate une bonne fois.

– Assieds-toi, qu'elle me fait.

Elle me présente la chaise d'à côté. Je reste debout.

– T'es ma Basse. Je suis ton Haut. La seule table qu'on se partage, c'est celle de la classe.

– À ta guise.

Elle parle si calme que j'ai du mal à l'entendre. À la cantine, ça gueule et ça dégueule tout le temps partout. L'étrangère pose son sac sur ses genoux et me file les derniers exos. La table des Hauts est loin, celle du prince encore plus : j'espère très fort qu'ils croient que c'est moi qui lui rackette ses devoirs, pas que c'est elle qui me corrige les miens.

Elle a mis du rouge sur toute ma copie, des belles ratures et du double souligné. Je me sens humilié.

– Je suis soûlé, j'arrête.

Elle me regarde.

– Sans déconade, je lui dis. Ça me gonfle. J'arrête.

Elle me regarde. Elle me regardait tout pareil le premier jour, quand elle nous a foutu du signe « égal » entre mon nom à moi et son nom à elle – un nom que j'ai jamais prononcé encore –, et je réalise avec un choc que je commence à m'y habituer, à son sourcil.

– D'toute façon, j'ai jamais compris.

– Tu n'as surtout jamais écouté. Pourquoi ?

Vachement sérieuse sa question. Presque... comment on dit déjà ? *concernée*. Je vais pour lui rétorquer de s'occuper de ses fesses, de faire mes devoirs à ma place et de préparer mes antisèches, comme tous les autres Bas le font pour tous les autres Hauts.

Mais je dis :

– Parce que ça sert à rien.

Je sais pas d'où ça m'est sorti, je savais même pas que je pensais ça, mais maintenant, ça me crève les yeux. Les cours, les profs, les exos, les notes, c'est du vent. La réalité vraie, c'est mon père sur la route jour et nuit, c'est ma mère qui nettoie les chiures

chez les riches, l'épuisement pour perpète, alors, ouais, si Ici je peux avoir la chance d'être quasi quelqu'un parce que c'est écrit sur un tableau du quatrième étage, même si je sais pas par qui, je vais pas me priver d'en profiter.

Parce que ça durera pas. Parce que rien dure jamais.

– Toi, moi, ça. J'arrête. Je veux pas de soutien scolaire. Je veux ce qui m'est dû.

Y a un de ces silences soudain dans la cantine. Le prince vient de se lever. Plus personne qui beugle, plus personne qui bouffe. Quand le prince a fini, tout le monde a fini, peu importe en quelle classe on est. C'est la règle. On pose les couverts, on crache ce qu'on a en bouche, tant pis si on a encore la dalle.

Le prince s'en va.

On baisse bien tous les yeux. Même le mec qui lui débarrasse son plateau, je suis sûr qu'il rase le sol. Les baskets neuves du prince couinent. Interdiction de le regarder en face. Il a le pas lent. Encore plus lent lorsqu'il passe dans mon dos. Je reste planté debout, je louche sur les p'tits pois de l'étrangère que j'ai répandus par terre, je rapetisse ce que je peux de mon corps, mais c'est comme si je continuais ma croissance en direct, là, dans mon survêt, dans cette cantine, et je suis beaucoup trop grand et le prince est beaucoup trop lent.

Il s'arrête. Pile derrière moi. Non. Pile devant l'étrangère.

J'ose un coup d'œil. Pas pour le prince ; pour elle. Elle le regarde pas. C'est pire. Elle s'enfile sa mousse au choco, comme si de rien n'était. Les clics de la cuillère contre ses dents me font l'effet d'un fracas.

Les baskets du prince couinent à nouveau. Elles s'éloignent. Elles sont parties.

Tout le monde débarrasse son plateau, et le plancher, tout le monde sauf l'étrangère qui racle le fond de son pot et qui se paie le luxe d'une moustache. Ça me fait une évidence. Demain, elle paiera pas sa part à la collecte. Et comme tous ceux qui paient pas, elle finira la semaine avec les doigts pétés, un par cuillerée de

mousse au choco. Je lèverai pas le plus petit des miens pour l'aider.

– Trop bon, trop con, je lâche.

– Guy.

Aucune fille du collège m'a jamais appelé par mon nom. Aucun gars non plus. Y a quelque chose dans les yeux de l'étrangère, un truc qui me perturbe et c'est pas une question de sourcil.

– Tu n'es pas con. Et tu n'as pas besoin de soutien scolaire. Si tu changes d'avis, je t'apprendrai à écouter.

Du vide dans ma tête. Du vide tout l'aprèm. Du vide en chimie. Du vide en histoire. Du vide en géométrie. Du vide dans le taxi de mon père, du vide sous la ceinture de sécurité, du vide sur ma chaise au dîner. Du vide dans mon lit toute la nuit.

Je suis levé bien avant le réveil. J'ai ressorti ma copie sous ma lampe de chevet. Je les regarde mieux : toutes mes erreurs barrées en rouge et, dans la marge, une écriture compacte qui m'explique où, comment et pourquoi je me suis gouré.

C'est quoi, ce truc, dans ses yeux ?

Mon père me dépose au portail avec du retard. Je sais pas s'il m'a senti bizarre ou si c'est lui qu'est crevé, mais pour une fois, son rétro m'a foutu la paix. Je grimpe les escaliers des quatre étages. Je suis à la ramasse, mais je prends tout mon temps. C'est en moi-même que j'ai l'impression de monter.

J'arrive devant ma classe. Le binôme de la collecte est là. Le prof aussi, mais il fait genre qu'il cherche des papiers dans sa sacoche pour pas voir nos magouilles.

– Eh, dugland, on a un problème.

Je me ramène. Ce qu'ils vont me dire, ces deux Hauts de la collecte, je peux me le réciter à l'avance.

– Ta Basse, là, l'étrangère.

– Elle a pas payé sa part.

– Elle nous a dit « non merci ».

– T'étais censé la briefer.

– C'est emmerdant. On va devoir te l'abîmer.

– Viens pas chouiner quand elle sera hors service.

Le prof fouille si profond dans son sac qu'il s'étouffe.

Je regarde à travers la porte entrouverte de la classe. Elle est là, installée à notre table, rangée de droite, près de la fenêtre. Elle gratte déjà comme une dingue dans son cahier, alors que le cours a même pas débuté.

Je fourre tout mon argent de poche dans le panier de la collecte.

– Voilà sa part, je dis. C'est plus une étrangère, maintenant.

Je rentre en classe. Je me mets à ma place. À côté d'elle. Elle me regarde. Ce truc, dans ses yeux, je sais toujours pas ce que c'est ; mais j'ai envie de le savoir.

– Salut Sofie.

LE CLUB ULTRA-SECRET

Numéro Un. – Je déclare la séance ouverte. La récréation n'étant pas extensible, essayons d'être efficaces et mettons vite en commun nos observations. Numéro Deux ?

Numéro Deux. – Du schmoïlle est toujours expulsé le jeudi, toujours à 14 h 28, toujours dans le caniveau arrière du collège.

Numéro Un. – Et ?

Numéro Deux. – Et ça fait toujours le même effet. J'en ai prélevé un échantillon avant que ce soit évacué dans les égouts. Je me suis tapé une barre de rire tout seul comme un con jusqu'à en avoir mal au bide.

Numéro Un. – À chaque fois ?

Numéro Deux. – À chaque fois, bordel de merde.

Numéro Un. – Parfait. Merci, Numéro Deux. Nous avons donc la confirmation que ce jour et cette heure sont d'une importance primordiale. Il se produit Ici chaque jeudi, à 14 h 28, une *distorsion du champ de réalité intra-muros*. La question est : d'autres phénomènes sont-ils observables ailleurs à ce moment exact de la semaine ? Numéro Quatre ?

Numéro Trois. – Allez-y, zappez-moi. Pas comme si j'avais pas l'habitude.

Numéro Quatre. – Rien à signaler au labo de sciences, au gymnase et en salle de techno.

Numéro Un. – L'enregistreur ?

Numéro Quatre. – Que des bruits habituels. Pas d'anomalie.

Numéro Un. – Bon. Numéro cinq ?

Numéro Trois. – Bande de trouduc.

Numéro Cinq. – Rien à signaler en atelier d'arts plastiques, en perm et en salle de musique. Rien sur l'enregistreur.

Numéro Un. – Bon. Numéro Six ?

Numéro Trois. – Je vous emmerde.

Numéro Six. – Rien à signaler en salle 3-C.

Numéro Un. – Et c'est tout ? Uniquement la salle 3-C ? Pourquoi la salle 3-C ?

Numéro Six. – Parce que c'est là que j'ai cours. C'est bien joli, hein, vos missions d'observation, votre *distorsion du champ de réalité*, votre fin du monde, tout ça, mais moi, le jeudi, à 14 h 28, je suis en classe. Je peux pas sécher.

Numéro Un. – Nous avons tous cours, Numéro Six. Je sais que ce n'est pas simple, mais tu dois trouver un prétexte pour t'absenter. Il y a beaucoup d'endroits à investiguer Ici, et une seule fourchette de temps par semaine pour le faire. Nous ne sommes déjà pas nombreux, et encore moins depuis le départ de Numéro Trois...

Numéro Trois. – Allez chier.

Numéro Un. – ... alors il est essentiel que nous nous mobilisions tous. Prétexte un saignement de nez, un besoin pressant : la cause importe plus que notre dignité.

Numéro Six. – C'est facile à dire pour toi, ton père est prof, ils t'ont tous à la bonne. Et puis d'abord, t'as observé quoi, de ton côté ?

Numéro Un. – Les toilettes du quatrième étage, puis le bureau du principal la semaine suivante, puis la salle de colle la semaine d'après. Parce que vois-tu, Numéro Six, quand on est pris là où on ne doit pas être, père prof ou pas, on a une retenue et deux cents lignes de maths. Et avant que vous me posiez la question : je n'ai rien observé ni rien enregistré de mon côté non plus. Mais

je suis fidèle à la cause et je recommencerai jeudi prochain à 14 h 28. Et le jeudi suivant. Jusqu'à ce que je trouve une nouvelle manifestation de *distorsion du champ de réalité intra-muros* et la solution à la fin du monde.

Numéro Deux. – Moi aussi.

Numéro Quatre. – Moi aussi.

Numéro Cinq. – Moi aussi.

Numéro Six. – Bon, bon, moi aussi.

Numéro Un. – Ça sonne. Je déclare la séance terminée.

Numéro Trois. – C'est ça, allez, cassez-vous. Retournez à vos caméras, à vos mouchards, à vos échantillons, à vos microscopes. Vous observez tout, mais vous voyez rien. Et plus c'est sous votre pif, moins vous voyez. Rien à signaler, hein ? Moi, des trucmuches à signaler, j'en ai des tas. Des trucmuches à venir. Des trucmuches en devenir. Une disparition. Un assassinat. Une naissance. Une révolution. Mais bon, hein, snifer du schmoïlle, c'est bien aussi. Glandus.

Deuxième trimestre

OceanofPDF.com

IRIS

Je suis écrasée. Mes frangins chahutent, et chantent, et chialent, et chouinent. L'arrière de la bagnole est trop riquiqui pour eux et moi (pas pour nous, y a jamais eu de nous). Demi-sœur : je me sens même pas la moitié de ça en ce moment. Les vitres sont pleines de buée, le chauffage va trop fort, mon sac me pèse sur les genoux. Tout le monde crie, personne parle. De maman, je ne vois qu'une épaule affaissée, une mèche qu'elle a renoncé depuis des années à ranger derrière l'oreille et une main lâche sur le volant, comme si elle le tenait pas vraiment, mais qui parfois s'abat en poing sur le klaxon avec une violence qui me fait virevolter le ventre.

Ingrid est assise à l'avant. Droit d'aînesse. J'ai beau me grouiller de grandir, y a ce trou qui se remplit pas entre elle et moi (pas de nous non plus), le trou dans les phrases de plus en plus courtes, de moins en moins achevées qu'on se lance du bout de la bouche, le trou entre nos mains depuis qu'elle a lâché la mienne, un trou qui datait déjà d'avant la rentrée (merci, papa) et que ma frangine remplit de son pire avec son trop-plein de potes et de pitreries, avec ses bulles de chewing-gum qui lui éclatent au visage et ce rire insupportable qui s'entend à l'autre bout de la ville. J'ai la trouille de devenir aussi tape-à-l'œil qu'elle, alors je me ratatine au bout de la banquette arrière, comme je me

ratatine sur mon tabouret à chaque repas, comme je me ratatine dans le canapé qui me sert de lit, le soir, quand le beau-père éteint enfin la télé, rejoint maman à côté, et s'affaire à me cuisiner de nouveaux demi-frères. Je me ratatine et j'attends.

Le portail, enfin.

Maman freine, à peine le temps qu'on sorte, la frangine et moi, qu'on claque nos portières, avant et arrière, puis elle repart sans un mot larguer le reste de sa marmaille là-bas, dans mon ancienne école, paradis perdu où tout semblait brillant.

Certaines choses brillent aussi Ici. Les cartons d'invitation, par exemple.

Quand j'entre dans la classe, un escalier caillant plus tard, toutes les filles en ont un. Elles se sont tassées devant le radiateur pour se réchauffer les fesses. Ça pouffe, ça pépie. Je leur jette un vague « salut ! » qu'on me rend tout aussi vaguement. Je me la joue décontractée en dézipant ma doudoune ; même marque, même couleur que celles des autres. Au-dedans, j'en mène pas large. C'est quoi cette invitation ? Pourquoi chacune en a eu et pas moi ? Je fais ce que je fais de mieux. Je regarde, j'écoute et je pige. Samedi, c'est l'annif de Coralie. Elle a organisé une fête. Elle a fait imprimer les cartes, par un pro s'il vous plaît : papier satiné, dorures en relief, y a même écrit VIP en grandes majuscules. Du sophistiqué en toc, quoi.

Sonnerie.

Pourquoi pas moi ? Je tourne en boucle sur cette question pendant le cours. J'observe ma voisine qui a placé son carton d'invitation en évidence entre nous, sur la table, et que ça empiète bien sur mon territoire. Provoc ? Pourquoi elle et pas moi ? Elle est pas plus fine, pas mieux foutue. J'ai tout fait, absolument tout, pour être l'une des leurs. Je me suis fondue dans la masse, salie jusqu'à l'os. J'ai trahi Émile pour elles. Je me suis même mise à la clope. Il est où, il est quand, mon pas de travers ? Je réfléchis. C'est pas la première fois. Maintenant que j'y pense, en sport, on me fait de moins en moins la passe. Et

l'autre jour, dans les chiottes, lorsqu'on a tiré au sort pour choisir celle qui avalerait le chewing-gum craché par le prince du quatrième étage, j'avais gagné et c'est une autre qui l'a eu. Je me suis écrasée, car je voulais pas faire ma chieuse et qu'en vrai, je trouvais ça dégueu, déjà que ma frangine répand les siens partout à l'appart, mais voilà, le chewing-gum du prince, c'était censé être moi.

Je pige. C'est ça. J'aurais dû protester. J'ai perdu leur respect.

On est jeudi ; l'annif est samedi. Tout n'est pas encore perdu. À la récré, après la cantine, j'y tiens plus. J'accoste Coralie, qui vapote sous le préau, dans le dos des pions.

– T'as du feu ?

Elle a des cils XXL, Coralie. Elle les agite longtemps vers moi, étonnée, comme si elle me cherchait partout sauf là où je suis. Elle allume quand même son briquet, je trempe ma clope dans la flamme. Je tremble, j'espère qu'elle croit que c'est de froid.

– Merci.

Je fais semblant. Pour la cigarette. Pour le sourire. Mais cette fois, pas question de m'écraser.

– Bon annif.

– Hein ?

Une belle face d'ahurie, Coralie. On est habillées pareil, et je me demande soudain si moi aussi, j'ai l'air d'être une gosse déguisée en femme.

– Je te le souhaite tant que je peux, je dis. Je penserai à toi samedi. À vous.

– Je t'ai pas filé d'invite ?

– Non.

– Merde, attends. Tiens. Excuse.

Elle bafouille, mais je la sens plus embrouillée qu'embêtée et moi qui pige tout, là, je pige pas. Entre mes doigts, les lettres VIP étincellent. C'est un peu trop facile. Je me suis trompée, c'est pas leur respect que j'ai perdu, mais si c'est pas ça, alors quoi ? Aucune importance. L'essentiel, je l'ai : le même rectangle doré

que les autres et que je vais pouvoir exhiber à mon tour sur la table. Aller à cet annif me fait pas tellement envie, mais c'est pas ça qui compte. C'est de faire partie du décor.

On retourne en classe. Nos nez dégoulinent. On répand une odeur de mégot froid, on a du retard, 14 h 27 à l'horloge ; le prof sourcille sous ses lunettes, mais il dit rien. Ils disent jamais rien.

On se rassied. Chacun à sa place, moi à la mienne.

14 h 28.

Le prof fait l'appel de l'après-midi. Voix molles. Il saute mon nom. D'abord, je m'en fiche – j'ai mon carton d'invitation, c'est bon, je vais pas me faire remarquer maintenant – puis je me dis que si je suis signalée absente, on va appeler mes parents et ça fera des histoires.

Je lève la main.

Le prof a commencé le cours, il écrit au tableau. Il me voit pas.

– Monsieur.

Il se retourne pas.

– Vous m'avez oubliée. Pour l'appel.

Il se retourne pas.

– Monsieur ?

Il se retourne. Sauf qu'il me voit pas. Je baisse la main. Je regarde les autres ; je regarde Coralie ; je regarde ma voisine.

Et je pige. Plus personne me voit.

PIERRE

– Tu ne voudrais pas jouer ?

Les lèvres de Vincent ont lâché son hautbois pour me retourner un sourire. Presque trop grand pour son visage, le sourire, et pourtant, il a de la mâchoire à revendre.

– Avec le tien ?

– Non, pas le mien.

– J’ai pas de hautbois.

– Pas forcément du hautbois. N’importe quel instrument. Juste jouer.

– J’sais pas. J’crois pas. Pourquoi ?

– On pourrait former un duo, toi et moi.

Je sens mes oreilles me brûler, et c’est pas la faute à la chaudière. On est planqués dans le local (on a encore jamais croisé aucune femme de ménage – aucun homme de ménage non plus (est-ce qu’ils nettoient Ici parfois ?)) : en tout cas, le local, ils le chauffent pas.

Je me gratte la gorge.

– Je suis pas comme toi.

– Comme moi comment ?

– Doué.

Vincent étire son sourire comme un élastique, à se demander s’il va pas finir par lui péter à la gueule. Il démonte déjà son

hautbois.

– L'acoustique n'est vraiment pas fameuse. Trop de béton. Souffler là-dedans me file des vertiges.

Je hausse les épaules, comme si je m'en fichais, sauf que je m'en fiche pas du tout. Vincent joue dix minutes par jour, après la fin des cours et avant la fermeture du portail. Il joue que pour moi. Pendant ces dix minutes, tout est en arrêt dans ma tête, dans mes tripes, dans les os de mon dos. Je suis plus qu'un son qui monte dans les aigus et qui descend dans les graves. Dix minutes où je me sens en tort de rien.

On se quitte sur le trottoir, comme d'hab, et, comme d'hab, je m'enfonce dans le bus en essayant d'écrabouiller le moins de pieds possibles. Vincent le prend pas avec moi, le bus, vu qu'il va au conservatoire d'à côté. Je savais même pas qu'on avait un conservatoire à côté. Vincent me tanne pour que je vienne y jeter une oreille et j'ai bien failli dire oui ; je me suis rattrapé pile à temps.

Je dois pas.

Je dois pas l'écouter, le hautbois de Vincent, parce qu'à chaque fois que je l'écoute, je me dis « pas aujourd'hui » et des « pas aujourd'hui » y en a déjà beaucoup trop eu.

Je me vouête.

Je descends. Je change de bus à l'hôtel de ville. Le soir tombe de plus en plus vite, de plus en plus sombre ; les vitres deviennent d'obscurs miroirs que j'évite autant que je peux. Je loupe presque mon arrêt. Je me traîne à travers le quartier résidentiel. Je snobe des clébards tout aussi snobs qui jappent derrière les grilles en fer forgé. J'arrive à la villa de mes vieux. Deux fenêtres sont éclairées derrière les stores : chambre de droite (ma mère), chambre de gauche (mon père). Le séjour est plongé dans le noir quand je pousse la porte d'entrée. J'allume pas. J'entends une voix au téléphone quelque part à droite, un bruit de télévision quelque part à gauche. Je me prépare un énorme bol de céréales à la lueur bleue du frigo, je me claquemure dans ma chambre, quelque part

au milieu.

Je me voûte.

Surtout pas penser. Surtout pas anticiper.

Je pense et j'anticipe toute la nuit.

– Tu sais ce qui va bien avec le hautbois ?

Vincent me balance direct sa question dès que je le retrouve au fin fond de la classe. C'est le matin, il fait tôt, il fait vif, à peine un début de soleil, y a presque personne encore.

– Le piano, il répond. Et le violon. Et le basson. Et la flûte. J'ai plein de partitions, t'as l'embarras du choix.

Je me gratte la gorge.

– La musique, c'est ton truc.

– C'est le truc de tout le monde.

Vincent a de tout p'tits yeux, mais qu'est-ce qu'ils envoient ! J'ai l'impression de me prendre des phares plein la tronche. Il a envie, vraiment envie de m'embarquer dans son monde et j'ai envie, vraiment envie de lui céder. Mes vieux me signent des chèques à la demande et le conservatoire, eh ben, c'est franchement dans leurs moyens. Ce serait comme un autre Ici ? Avec d'autres impairs ? D'autres chiottes de l'enfer ?

Je me voûte.

– On en reparle après, je dis.

Les autres arrivent. Les vingt-quatre autres. Et avec eux, le chaos. Ils s'insultent, s'empoignent, se cherchent, se trouvent. Ça démarre de plus en plus raide. Les profs passent leurs cours à séparer les corps ; ils se prennent un poing parfois. Personne peut plus piffrer personne. De l'hostilité à l'hosto, y a qu'un pas. Ils ont tous oublié Jérémie et je m'attends chaque jour à ce qu'une nouvelle bouteille apparaisse pour se crasher sur une nouvelle tête. De la cohésion, on en a jamais tellement eu, d'accord, mais quelque chose faisait que ça explosait pas dans tous les sens comme ça.

Et ce quelque chose, c'était moi.

Je me voûte.

Vincent fredonne pendant toute la trigo. La haine qui embourbe la classe n'a aucune prise sur lui. C'est une île, Vincent, ça l'a toujours été ; du pacifisme en chair et en os, mais surtout en chair. Séparément, on est des impairs. Ensemble, on est rien. Je suis rien.

Je décide : aujourd'hui. J'attends la dernière sonnerie. Je me gratte la gorge.

– Par rapport à ce que tu me disais hier. Ton acoustique. Je connais une meilleure planque.

Les sourcils de Vincent bondissent, joyeux.

– Je te suis.

Il me suit : là où j'ai pas été depuis le jour de la bouteille, aux confins du collège, derrière les terrains de sport ; là où aucun élève, aucun prof ne s'aventure sans y avoir été intérieurement invité ; là où Vincent a compris que je l'entraîne, mais il me suit toujours, sourire aux lèvres, mallette à la main. Je suis envahi de puanteur avant même de voir les chiottes de l'enfer. P'tite bicoque taguée au milieu des ronces. Vincent entre après moi. Ses pompes cirées jurent sur la crasse du carrelage. Il est trop bien sapé pour un endroit pareil.

Je me voûte.

Que deux portes aux chiottes de l'enfer et sur l'une d'elles, un panneau hors service. J'ai jamais vérifié ce qu'il y a derrière cette porte. Pas besoin. Je sais – tout le monde sait – ce qui s'y trouve. La condensation du pire.

Je l'ouvre.

À la place de la cuvette, un trou dans le sol. Un puits putride. Plus noir que le séjour de mes vieux. Plus noir que les pupilles dilatées de Vincent. Il fuit pas. Il dit rien. Il sourit. Sa main tremble autour de sa mallette.

Pas un mot quand je le pousse dans le puits.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et personne peut me reprendre ça.

OceanofPDF.com

MADELEINE

Quelques petits coups discrets. Je ne dis rien, je n'invite pas. La porte finit toujours par s'entrebâiller sur un regard hésitant, entre attente et tentation, espérance et appréhension, paupières plissées par la pénombre, jusqu'à s'immobiliser sur moi et, immanquablement, s'élargir : pas tant pour saisir davantage d'espace que pour absorber le trop-plein de détails qui constituent le sanctuaire. Je suis assise au milieu d'un amas de manteaux multicolores, de la fausse fourrure au faux cuir, et il n'y a pas un centimètre qui ne soit orné d'un badge, d'une broche, d'un patch, d'une vignette, d'un pin's, d'une perle en plastoc, d'une pince à linge ou d'une chaîne de trombones. Arc-en-ciel à l'état solide. Rosace multidimensionnelle. Mon sanctuaire.

Ce matin, le regard élargi me vient de Marwan. Il referme derrière lui, presque malgré lui, et c'est mal à son aise qu'il s'agenouille face à moi sur les manteaux, à l'endroit le plus froissé, là où ont précédé tous les autres genoux.

– Je voudrais...

– La couleur d'abord.

– Ah ouais. Pardon. Voilà.

Il farfouille une poche et pique dans une manche de blouson, quelque part entre lui et moi, une barrette à cheveux jaune

canari. Pas à lui, manifestement.

– Ça te suffit ?

– Ce n'est pas pour moi. C'est pour Ça.

Je ne bouge pas d'un pouce, mais le regard de Marwan s'élargit de lui-même jusqu'à la plume attachée autour de mon cou.

– Je voudrais...

– Jette l'impur.

Le regard de Marwan se fait de plus en plus élargi.

– Comment tu sais...

– Jette-le.

Je lui signale à sa gauche la poubelle qui déborde de paquets de cigarettes à moitié pleins et de canettes de bière intactes. Il farfouille une autre poche. De la colle à bois. Probablement subtilisée en cours de technologie. Tandis qu'il la met à la poubelle, j'ai pitié de ce qu'il reste des cellules de son cerveau.

– T'es fortiche.

– Pas moi. Ça. Que veux-tu ?

Le regard de Marwan se rétrécit d'un coup et s'enfuit, à la recherche d'un objet à fixer ailleurs. Il n'en trouvera pas. La salle n° 1 n'a pas toujours été un sanctuaire. Avant, on l'appelait « la cave ». Accessible uniquement à l'arrière de l'établissement, au-delà des parkings à vélos et à scooters. Des champignons sur les murs. Une seule fenêtre qui tousse une lumière poussiéreuse. De la terre battue sous les chaises et les tables. On n'y donne plus cours depuis des décennies.

– Je voudrais une peau normale.

Je m'en doutais. Les joues de Marwan sont ravagées. Des cratères et des crêtes : on se croirait sur la lune.

– C'est ta requête ?

– Je me disais... comme tous tes boutons à toi, ils sont partis...

Je m'abstiens de dire qu'il n'y a pas qu'eux qui sont partis. Les règles aussi. Et la sueur. Et les caries. Et d'autres choses auxquelles j'ai dû renoncer. À la place, j'ai droit à un ricanement ironique de la part de Louise à chaque fois que je mets les récréations à profit

pour me recueillir au sanctuaire. En classe, nous ne nous parlons pratiquement plus. Parce que j'ai été Choisie et pas elle.

– Tu vas m'aider, hein ? T'as aidé les autres.

– Ce n'est pas moi qui aide. C'est Ça.

Marwan frissonne. Je me demande si c'est de peur. Ma peau ne me transmet plus le froid. J'ignore si les manteaux sous nos corps sont confortables ou s'ils en donnent l'illusion, mais bon, ce n'est pas essentiel.

J'ôte le collier autour de mon cou.

– Tu t'es lavé les mains ?

– Trois fois.

Je tends la plume à Marwan qui s'en empare du bout des ongles (bien propres, je dois l'admettre) par crainte de l'abîmer. Et d'en subir les conséquences.

– Je dois faire quoi ?

– Rien. C'est Ça qui va faire.

– Il faut prier ?

– Aucune importance.

– Je vais prier dans ma tête. Au cas où.

Il ferme les yeux à s'en embrouiller les cils. Sa figure se contracte, ses lèvres balbutient. Il se précipite trop. Il pense trop. À la récré qui lui passe sous le nez ; à la sonnerie en approche ; à la trouille d'arriver en retard ; aux boutons ; à sa vie ; à la mort. Et comme toutes celles et tous ceux qui viennent me consulter au sanctuaire, il se met à ralentir, à ramollir. Il ne prie plus. Je vois sa peau tout entière se détendre. Je contemple les pustules, certaines sur le point d'éclater spontanément, qui lui bourgeonnent dessus. J'en avais un semblable moi aussi : un corps contraignant et contrariant. C'était avant la Voix. Cette même Voix qui me remonte dans la gorge :

– Dans La Cour. Sous L'Horloge. Au Pied Du Mur. Là Où Le Goudron Se Casse. Mange La Terre.

Marwan rouvre les yeux. Me rend la plume.

– D'acc.

Il se lève. Bientôt, son acné sera guérie. Comme l'ont été la gastro de Clara, l'herpès de Ben, l'entorse de Sylvie ou la mélancolie de Julien. Et tandis que Marwan referme la porte, que je me replonge dans ma méditation, je suis traversée par une pensée – ce que je suis, ce que je deviens, moi sans Louise, ce pour quoi j'ai été Choisie, avec la majuscule, grâce à Ça... – que j'annule aussitôt d'un fervent pincement de cuisse, même si je ne ressens plus la douleur.

Merde, ça ne peut pas être que ça.

OceanofPDF.com

GUY

Je me parade dans les couloirs, je fends du morveux. Poings aux poches, les cils croûteux de froid, mon col roulé déroulé jusqu'au nez, mais les oreilles bien à l'air. J'ai mis mon bonnet par-derrière, qu'il me les décolle encore plus.

Apprendre à écouter.

J'écoute. Les pisseux, les péteux, les poseurs, les ploucs, les pions, les profs, partout où ça gigote de la langue. Je m'étais jamais fait gaffe à combien ça pouvait causer au collège. Sur les bancs, sous le préau, dans les chiottes, entre deux escaliers, même en cours, surtout en cours, ça s'arrête jamais. Toutes ces années, j'ai pensé qu'à ce que je devais dire pour pas passer pour un débile auprès des autres Hauts ; même que je me suis foiré à chaque fois. Écouter, ça me pompe presque plus. Comme si je me remplissais des pensées de tout le monde, sauf des miennes. Depuis que j'écoute, j'entends un peu de tout, beaucoup de rien, et ça me fait me sentir de plus en plus plein, et de moins en moins moi, et je suis pas bien certain d'aimer ça.

Mais bon, hein, voilà : Sofie.

Je traînasse devant le bureau du principal. La porte est mal fermée et ça papote ferme là-dedans. Des types posent des questions. Des flics. Le principal leur donne du sourire en tendant un papier.

– La feuille de présence. Voyez ? Son nom a été coché jusqu'à la dernière heure. Il est sorti avec les autres après la classe. S'il s'est passé... quelque chose... c'est bien regrettable, évidemment, mais ce n'est pas chez nous. Vous vous êtes renseignés auprès du conservatoire ?

Le principal m'a repéré devant sa porte. Il sourit plus du tout.

– Vous n'avez pas cours, jeune homme ?

Je hausse une épaule ; mon sac me plombe l'autre.

– Le prof il est pas là, m'sieur. Il a la grippe. Un machin comme ça.

Ma voix est aspirée par mon col.

– Pas une raison pour flâner dans les couloirs. Allez en...

Le principal termine pas sa phrase. Il s'est rappelé que je suis un Haut, pas un Haut hyper populaire, dacodac, mais un Haut quand même, et les Hauts, eh ben, ça s'envoie pas en perm. Il me fait vaguement signe de me casser, histoire de. Les flics me matent, le matent, me rematent.

Je m'arrache.

À peine trois pas et je pile net, juste à temps pour pas percuter le prince qui m'arrive d'en face. Je pose mon regard bien à plat par terre, sur les carreaux noirs et blancs (noirs et gris) du couloir. Le prince me frôle, il sent la beuh.

– Salut, je dis.

Pour lui, j'ai baissé mon col. Il répond pas, il répond jamais, mais son nez fait un bruit que je reconnais, le même que font tous les nez des Hauts à chaque collecte, quand je paie de ma poche la part de Sofie, un bruit que je déteste écouter, mais que j'écoute quand même, une très brève expulsion d'air, comme s'ils voulaient surtout pas respirer le mien. Mais moi, moi, je respire son air, au prince, et ça me fait comme un sursaut intérieur.

Je relève les yeux.

Pas bien haut, hein, les yeux, pas jusqu'à ceux du prince, mais j'attrape quand même ses jambes qui s'éloignent, ses pompes toujours neuves, ses bijoux à chaque lacet, son jean déchiré sous

une fesse, comme tous les jeans doivent l'être Ici, même quand on se les pèle, sa main baguée d'argent qui tient le joint fumant, sans même essayer de se le cacher, et rien à foutre si y a des flics à côté. Toute la récolte des collectes : sur le prince.

J'ai le cœur qui pétouille. De frime, de trouille ou de honte, je sais pas trop.

Je rentre dans la bibli. Ce qu'ils appellent la bibli. Des bouquins bousillés, des tables bancales, du pathos en posters et un percolateur en panne, bref, le dépotoir où qu'on met ce que personne veut ailleurs. Jamais vu dans le coin aucun surveillant, aucun élève. À part Sofie évidemment.

Elle a décalé la chaise à côté de la sienne. Invitation ; je m'affale. Elle attend. Elle m'attend.

Je préfère qu'elle le sache pas, Sofie, que je paie pour elle aux collectes. Comme je préfère qu'elle sache pas toutes les saloperies qui se racontent sur nous deux. C'est p'têt la seule chose qui me fait pas perdre la face aux yeux des autres Hauts : ce qu'ils croient que je lui fais de dégueulasse, à Sofie, dès qu'on est rien qu'elle et moi. Je me gratte la gorge.

– Une remplaçante va remplacer un remplaçant. Les piercings sont plus à la mode, sauf ceux au nombril. Un navet au cinoche à voir absolument. Fête d'annif nunuche samedi dernier. Chez les troisième année, ils ont maintenant une gourou qui squatte la salle n° 1 ; paraît qu'elle peut presque tout. Ah, et y a des flics chez le principal. Je crois que c'est rapport au garçon qu'a fugué.

Sofie m'a écouté avec... comment on dit déjà ? *intensité*. On dirait qu'elle touche mes mots de toute sa peau et qu'elle capte quelque chose par-dessous, un genre de sens caché qui moi m'échappe complet. J'écoute vraiment pas comme elle.

– Tu progresses.

Je me mouche dans ma manche.

– OK. Je t'ai déçue.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est ce que je fais toujours.

Quand elle fronce son sourcil, Sofie, ça fait l'oiseau en piqué. Et encore ce truc dans ses yeux... Elle porte des moufles moutarde que je parie qu'elle se les tricote elle-même. Si je lui payais pas sa part, aux collectes, on les lui aurait fait bouffer de force, des grand-merdises pareilles.

Je joue du balancier sur ma chaise. Tiens. Sur le plafond de la bibli aussi, y a la trace des pas de l'élève à l'envers. Comment qu'ils l'appellent tous, déjà ? Théodore ? Non. Théophile. Un nom pareil, tu parles qu'il existe pour de vrai.

– Le prince. Je l'ai regardé.

Sofie en lâche presque un sourire.

– Qu'est-ce que ça t'a appris ?

– Rien.

– Alors, c'est que tu ne l'as pas bien regardé.

– Hein ?

– Si tu l'avais bien regardé en face, tu aurais compris.

– J'aurais compris quoi ?

– Pourquoi c'est interdit.

Je me balance de plus en plus fort, de plus en plus vite. Merde. Je suis passé à côté de l'important ; je passe toujours à côté. Les leçons des profs, c'est pareil. J'ai beau me curer les oreilles, c'est comme si j'entendais rien. Et les leçons de mon père, dans le taxi, je passe tellement loin que je cherche même plus à écouter.

Sofie, elle, l'important, elle fonce direct dessus. Elle fouille mon sac ; une drôle de manie qu'elle a. Elle dégote les lunettes de plongée.

– Vous avez piscine.

C'est pas une question qu'elle pose. Elle tire sur l'élastique de mon bonnet de bain ; l'invention la plus humiliante de tous les temps. Déjà pas besoin de ça pour avoir une tête de gland.

– Cet aprèm, ouais.

– Ça te plaît.

Là encore, c'est pas tellement une question.

– Je me suis jamais demandé.

À Sofie non plus, j'ai jamais demandé. J'ose trop pas. Les filles qui manquent le sport, en général, c'est à cause des ragnagnas, mais Sofie, elle, elle a pas venu une seule fois depuis la rentrée. C'est pas possible d'avoir ses ragnagnas tout le temps, non ?

Je lui confisque mon sac avant qu'elle nous sorte un slip. Et d'un coup, sans prévenir, j'ai les flics qui me reviennent en pleine tête.

– Là, maintenant, dit Sofie avec ses paupières super plissées. Tu viens d'en faire.

– D'en faire ?

– Un lien. À quoi tu viens de penser ? À l'instant.

– Au début de l'année.

– Oui.

– Y avait ce garçon en sport. Celui qu'a reçu une bouteille dans sa face.

– Oui.

– J crois que c'est la même classe que le garçon qu'a fugué.

– Oui.

– Et c'est tout. Juste... je trouve ça bizarre. Un peu.

– Pourquoi tu paies ma part à la collecte ?

Je tombe presque avec ma chaise. Le visage de Sofie s'est pas remué d'un cil, mais ses doigts tripotent son stylo.

– Que je me fasse bien comprendre, elle ajoute. Je ne paierai jamais rien. Ni à eux, ni à toi. Je ne rentre pas dans ce jeu. Mais pourquoi, toi, tu paies ma part ?

Je trouve rien à répondre. C'est que j'y ai jamais réfléchi. J'ai pas voulu y réfléchir. Pourquoi que je lui paie sa part, à Sofie, hein ? Pourquoi je lui risque ma totale réputation, à cette fille qui me fait même pas mes devoirs ? Et comment j'ai pu me croire qu'elle verrait rien, Sofie, elle qui remarque tout ?

Je suis trop con.

– Tu attends quelque chose en échange ? elle demande. Quelque chose en retour ?

Son stylo gigote de plus en plus entre ses doigts, mais ses yeux,

eux, ils dévient pas.

– J’attends rien. Je paie, c’est tout.

Je me sens très, très con. Je suis très, très con. Et celui qui nous écrit les paires, sur le tableau du quatrième étage, il est aussi très, très con d’avoir fait de moi un Haut, de Sofie une Basse, car admettons-le-nous une bonne fois, hein, ça aurait dû être l’inverse, même que c’est p’têt pour ça que je paie pour elle aux collectes, en fait, et je vois bien, à son sourcil qui se fronce toujours plus profond, que Sofie est en train de piger qu’elle perd son temps avec moi et ça, ça me fout une trouille plus grande que le prince.

Au lieu de quoi, elle me balance :

– Je t’aime.

OceanofPDF.com

LA REMPLAÇANTE

J'ai essayé. De les embarquer. De les faire rire. De les faire frémir. Toute la journée, j'ai essayé. Les seules mains levées : toilettes, m'dame. J'ai les doigts gelés. Chauffage en rade dans la classe, une fenêtre qui ferme mal et ce thé imbuvable qu'on m'a poliment proposé en salle des profs... Bref, mon premier jour. Le deuxième, dès que les élèves commenceront à prendre leurs aises et à tester mes limites, oh oui, le deuxième sera pire. Et pourtant, demain, j'essaierai encore.

Les voilà tous partis ; je ferme la salle derrière moi.

Je ne prends pas l'ascenseur. Je préfère les escaliers, un palier après l'autre, retour de plongée, un accident de décompression est vite arrivé. Quelques élèves à la traîne me contournent. Pas de contact surtout ! Une prof, une remplaçante qui plus est, ça ne se touche qu'à distance, à coups de gommes dans le dos, quand ça écrit au tableau. C'est la règle. L'une de leurs nombreuses règles. Les miennes autrefois, dans une autre vie.

Court arrêt au deuxième étage. Sont-elles toujours là ? Elles y sont. Les traces de chaussures au plafond me paraissent toutes petites, si lointaines... L'élève à l'envers.

Sourire. Souvenir.

Je fais des photocopies. Le principal quitte son bureau à l'instant où je quitte la salle des profs. Face-à-face gêné. Pour lui

plus que pour moi.

– Alors, ce premier jour ? Ça a bien été ?

Il se veut jovial, mais ses pieds, déjà tournés vers la sortie, ne mentent pas. Les pieds ne mentent jamais. Je vois bien qu'il essaie de revenir sur mon nom.

Je lui viens en aide.

– Thérèse.

– Thérèse, oui. Évidemment. Ça fait plaisir de vous ravoir parmi nous. De l'autre côté de la barrière.

Il change son attaché-case de main.

– Je ne voulais pas insinuer... L'expression n'est pas très...

– Elle est tout à fait appropriée, je dis. J'étais l'enseignée. Aujourd'hui, je suis l'enseignante.

Il regarde sa montre ; une très belle montre.

– Eh bien, eh bien, à demain ?

– À demain.

Je me faufile entre les voitures des collègues. Je ne conduis pas. C'est comme pour l'ascenseur, un besoin de lenteur. Et puis, je n'ai pas loin à aller. Je traverse quelques rues, je monte quelques étages. Odeur d'eucalyptus, ça vous dégage les bronches en hiver et les moustiques en été. Depuis les balcons de la résidence, on peut apercevoir le collège. Trop de soir : ses façades sont plus grises que jaunes. Ça me terrifiait avant. Je crois que ça me terrifie encore un peu.

Je n'allume pas l'appart. Pas tout de suite. Trop de soir et trop de moi. D'abord l'odeur de vieux papier toilette, d'abord les flatulences de la tuyauterie. Je laisse tomber mon sac par terre, tous mes classeurs cliquettent. La cuisine, je la connais avec mes mains. Je sais l'évier, je sais la gazinière, je sais chaque placard. Je vide la cafetière du matin pour mieux la remplir. Elle a besoin d'être détartrée, elle nous cracherait ses poumons.

Téléphone. Lui aussi, je le décroche sans le chercher.

– Alors, ce grand retour ?

L'effet de sa voix est immédiat. Je n'ai plus du tout froid.

- Retournant.
- Raconte-moi.
- Attends.

J'allume. Je me débarrasse de mes escarpins, de mes bas, de ma jupe, de mon chignon. Je termine en culotte sur le canapé, café dans une main, combiné dans l'autre.

- C'était comme rentrer à l'intérieur d'une très vieille peau.
- Aïe. Ça doit faire mal.

J'entortille mes orteils dans le long câble du téléphone. Mon vernis brille. Mes poils de jambes aussi.

– C'est surtout que rien n'a changé. La cour, les salles, les couloirs, les élèves.

- Ah ben oui. Surtout les élèves.

Je ris, et ça me détend tout le corps. Le canapé sent mamie.

– Bien sûr, ce ne sont pas les mêmes noms, pas les mêmes visages, mais oui, ce sont bien les mêmes élèves. Les classes impaires, par exemple : ça se finit toujours avec un pouilleux. Et cette gamine cloîtrée dans la salle n° 1 comme si, vraiment, c'était la première à faire une crise mystique. Au quatrième étage, ils ont un prince. Nous, on avait une reine.

- Je parie que c'était toi.

Sa voix. Même là-bas, même loin, elle me chatouille.

- T'es bête. Ah ! Ils ont refait un Club Ultra-Secret.

– Marrant. Chez nous aussi, on en avait un.

- Un gosse a disparu.

– Moins marrant, ça. Une fugue ?

– Ils ne savent pas. C'était juste avant mon arrivée. Il était attendu au conservatoire après ses cours, sauf qu'il n'est jamais arrivé. La police est venue. A posé quelques questions. Est repartie. J'ai un mauvais pressentiment. J'arrête pas de penser à ses parents. L'atrocité de l'incertitude.

J'avale une gorgée de café, déjà tiède. Sa voix se tait avec moi. Attend.

- Et les traces de pas au plafond, tu sais ? je reprends. Toujours

là. Rien n'a changé depuis mon époque. Rien ne change jamais, Ici. Même l'appart de mamie n'a pas changé. Tout pareil qu'avant, mamie en moins.

– Elle va bien ?

– Je lui rends visite dimanche. C'est le minimum.

– C'est la famille.

Je pense à mes parents qui m'ont donné la clé de l'appart quand ils sont venus me chercher à la gare. *C'est encore le plus simple*. Plus simple pour moi ou pour eux ? Je repose ma tasse sur la table basse. Il y traîne encore une grille de mots croisés inachevée où tremblote une écriture de vieille dame.

– Et toi ? je demande.

– Tu me manques. Ça aussi, tu vois, ça ne change pas.

Je souris. Pas bien longtemps.

– En fait, le problème Ici, ce n'est pas tant que ça ne change pas. C'est plutôt que tout recommence. Et j'ai peur.

– Toi ? qui as bravé tous les Ici du pays ? qui prends la relève de celles et ceux qui cèdent ? qui colmates les fissures ? qui recommences sans cesse à zéro ? De quoi, toi, tu pourrais avoir peur ?

Je soupire.

– Que ça se termine comme la dernière fois.

IRIS

Je slurpe mon bol à mon coin de table. Je me le suis préparé toute seule : le lait a débordé de la casserole. Pas un reproche. Maman a nettoyé en pilote automatique, entre deux toasts et trois beuglantes. Mes moitiés de frangins me tourbillonnent autour sans me toucher. Ingrid n'en finit plus de glousser sous sa tignasse *avant-gardiste*, comme elle le répète entre chaque bouchée de céréales, assise face à moi, pendant que son regard me passe au travers. Le beau-père a perdu sa sale manie d'ébouriffer, d'une paume grasse et compacte, ce que j'ai mis plus d'une heure à coiffer.

Invisible.

À l'arrière de la bagnole, invisible. Dans les couloirs du collège, invisible. Au milieu de la classe, en cours, à la récré, aux chiottes, partout, tout le temps, depuis jeudi après-midi : je suis invisible. Les yeux des profs et des élèves me frôlent sans jamais me saisir. On remarque ni ma présence, ni mon absence, je vois sans être vue, je vois et je vis, j'ai trouvé ce que je cherchais depuis toujours. L'angle mort.

Je ne ressors plus affamée de la cantine, après m'être retenue de manger tout ce qui aurait pu se loger entre mes dents ou m'humilier le menton. Je ne vérifie plus dans le miroir de poche caché au fond de ma trousse, obsessionnellement, si la

démangeaison qui me dévore la lèvre ne se mue pas en une monstruosité purulente. Je ne suis plus hantée par les jours de sang, à attendre la sonnerie, cuisses serrées, ventre crampé, terrorisée à l'idée de gagner trop tard les toilettes et de découvrir sur ma chaise, sur ma jupe, ce que j'ai moi-même moqué tant de fois avec les autres, lorsque l'accident arrive à l'une d'entre nous.

Je suis enfin déchargée du fardeau de ma propre présence. Transparente ! Transparente, oui, mais prudente.

Cette invisibilité, si durement acquise, peut m'exploser à la face à chaque instant. Pas acquise. Offerte. Ce sont les murs d'Ici, leur force sourde : ils m'ont dotée d'un camouflage. Est-ce un test ? Je sais pas quoi, je sais pas pourquoi, et je m'en fous, je veux juste que ça continue. Ne pas tousser, ne pas parler, vaguement remuer en sport. Je fais même mes devoirs, le soir, devant la télé trop forte du beau-père. Je regarde, et j'écoute, et je pige que je dois surtout pas dévier du mimétisme quotidien, alors je reproduis scrupuleusement, méthodiquement, jour après jour, les mêmes gestes que les autres et, soir après soir, j'ignore autant ma famille qu'elle m'ignore de son côté.

Jusqu'à ce matin.

Je lâche en chimie un rot qui fend l'air comme un tonnerre. Personne moufte. J'hésite un peu, à peine, puis je quitte la classe en douce pour me griller une clope dans la cour. À mon retour, je constate que le prof a fermé la porte. Je la rouvre. Le prof la referme derrière moi sans cesser son cours.

C'est aussi simple, aussi léger que ça.

L'heure suivante, c'est direct dans la classe que je fume ma clope. L'heure d'après, je fais la roue. Et comme je finis par m'emmerder, l'après-midi, je pars espionner les autres classes, clac, porte ouverte, clac, porte fermée, un étage après l'autre. Je traîne chez une prof un chouïa moins chiant que les nôtres ; une remplaçante, je crois. Je me tape l'incruste jusque dans la classe du prince pour la jouissance de transgresser un nouvel interdit. Je regarde le prince en face. Et je pige. Et je me marre. Je me marre

comme je me suis plus marrée depuis mon ancienne cour, la toute première, au temps des jeux décomplexés, de mon papa encore vivant et de la main d'Émile avant. Je ne me marre plus. J'ai fait toutes les classes sauf la sienne, à Émile, parce que lui, invisibilité ou pas, je veux mes yeux très loin des siens.

Ça sonne. Bon, allez, s'agirait pas de louper maman.

Je me grouille de récupérer mon sac dans ma classe, au premier. Trop tard, déjà fermée à clé, tant pis. Je me colle aux corps des couloirs, je cherche celui de ma frangine, si voyant, ce corps-là ! Ingrid pique des bises à ses copines dans la cour. Je sais même plus comment c'était, autrefois, ses lèvres sur ma joue ; probablement bruyant.

Elle passe le portail. Moi j'y arrive pas.

J'ai beau foncer, je fais du surplace. Comme si le portail était ouvert pour Ingrid et fermé pour moi. Tout le monde sort sauf moi, tout le monde jusqu'au dernier retardataire, jusqu'au dernier prof, jusqu'au dernier pion, jusqu'à mes dernières potes. Au-delà du portail, je vois le trottoir, la route, les bagnoles. La bagnole de maman. Elle s'arrête. Ingrid monte. Et sur la portière qui claque – si proche la portière ! je la toucherais presque ! – tout se reflète à part moi.

PIERRE

Vingt-quatre dos. Une enfilade somnolente de survêts à capuche, à la queue leu leu devant le cheval d'arçons. Que de la marque. Moi pareil, que de la marque, exprès la marque, histoire de bien me la faire chourer tout à l'heure, après le sport, entre deux portes de vestiaire et quelques baffes, jusqu'à ce qu'il ne me reste sur le cul qu'un calbar et des bleus ; mes vieux sortiront le portefeuille ce soir sans demander qui, comment et pourquoi. Tout est rentré dans l'ordre depuis... Bref, tout est rentré dans l'ordre. Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et ma table recule chaque nuit.

Pour le moment, c'est moi qui recule. Dans le gymnase, on se les pèle encore plus que dans la cour. Des nuages plein les vitres et comme une bouillie froide de lumière à travers la crasse des ampoules. Un temps de jeudi, quoi.

La prof nous gueule dessus à coups de sifflet ; j'aime pas ce sifflet.

– Allez, allez, on se bouge les miches, là !

Les corps s'élancent, raides et mal grandis, les uns après les autres, vers le cheval d'arçons. Sifflet. Ça bondit à peine, ça saute de justesse. Sifflet. Les filles tirent les sweats sur leurs fesses avant de passer. Sifflet. Les garçons exhibent tout. Sifflet. Et moi, en retrait, à l'affût, recourbé, je guette ce qui finit toujours par

arriver à l'un d'entre eux : la belle bûche bien balourde.

Et voilà. Un raté, des rires et de la rage.

Les injures jaillissent déjà. Il n'en faudrait pas plus pour qu'il nous sorte de nulle part une nouvelle bouteille et, avec elle, un nouveau Jérémie, même si tout le monde l'a zappé, Jérémie, comme tout le monde a zappé... Bref, lui aussi, tout le monde l'a zappé. Même les flics.

Je cours comme un con, j'attends pas le coup de sifflet, je bourrine bien le tremplin, je saute aussi mal et je me vautre aussi bien que je peux. Je me pète presque le pif. Je prends toutes les huées, toute la honte, je n'en cède pas une miette à celles et ceux qui se sont loupés avant moi et surtout, non, surtout, je laisse rien transparaître de ma satisfaction, ça gâcherait trop la leur. Tout serait parfait à cet instant s'il n'y avait pas le sifflet de la prof. Il me fait penser à un couac de hautbois, dans le local de ménage, après les cours ; j'aime pas ce sifflet.

Sonnerie.

Je me fais éplucher bien comme il faut après les douches, on m'a même pas laissé les baskets. J'ai prévu des affaires de rechange, comme d'hab, spécialement sélectionnées par mes soins : pantalon à bretelles, chaussettes à carreaux et gilet à coudières. Manque plus que la pancarte « cognez dur ».

Comme j'ai pas plus droit aux W-C du gymnase qu'à ceux du collège, je m'en vais vite me vider la vessie dans les buissons pendant la récré de midi. Les chiottes de l'enfer, j'y suis pas retourné depuis... Bref, j'y vais plus. Tant que j'y vais pas, c'est comme si ce qui s'était passé devant ce puits, et tout ce qui a précédé, ça comptait pas vraiment. Tant que j'y vais pas, il n'a jamais existé, ni lui, ni son sourire, même pincé sur le hautbois, le sourire, tout en soufflant du baroque, le sourire, et même l'absence à ma table, quand je retourne en cours, entre le mur et les dos, oui, même cette absence-là n'existe pas.

Au tableau défilent des polygones, des équations, des graphiques, des abscisses, des ordonnées et je me remplis de

chiffres pour pas penser au puits, et quand les chiffres du tableau ne suffisent plus, j'y ajoute ceux de ma montre.

14 h 12.

14 h 17.

14 h 23.

14 h 28.

Sur ma gauche, une chaise. Sur la chaise, un profil. Sur le profil, un sourire. Vincent est là. Assis placidement à sa place, à croire qu'il l'a jamais quittée, il est là. Ses mains épaisses, lisses et solides, se tiennent bien à plat sur sa mallette de hautbois. Il sent ni la pisse, ni le purin, ni le puits. Il sent rien du tout ; je me noie dans ma propre sueur.

Je ne suis pas l'impair. Je ne suis pas le valet de pique. Je ne suis pas le pouilleux. Parce que si Vincent est vraiment vrai, si je ne l'ai pas tué, alors c'est peut-être moi qui n'ai jamais existé.

GUY

Les fenêtres chouinent, la porte chuinte, une branche de chais-pas-quoi toque contre une vitre, *chtac, chtac*, et je sens me passer au ras des chaussettes un air à m'arracher les poils. Y a un vent de ouf, aujourd'hui, et qu'il nous branle bien tout le bahut. Ça claque, ça craque, du bruit partout ; partout sauf entre nous. Dans la classe, personne qui pète. Pas à cause de l'interro surprise, hein, les interros, ça nous a jamais empêchés de foutre le bordel : non, ce silence-là est pas naturel et plus je me l'écoute, plus j'entends rien. Devant moi, derrière, tout autour, les Bas grattent leurs copies – et celles des Hauts – comme que s'ils voulaient s'y gluer la face. Ils puent la peur, une peur que je pige que dalle, ou plutôt que je veux pas piger, et ma copie à moi se remplit pas. Impossible de m'agiter du stylo dans une gadoue pareille.

Merde.

Sofie, à côté de moi, elle a déjà rendu sa copie. Les bras croisés sur la table, très calme, elle a son regard à la fois tout en dehors et tout en dedans. Elle écoute le vent ou elle écoute le vide, qu'est ce j'en sais ? j'y ai pas demandé, je lui cause plus trop rien, en fait, à part le mini du minimum, salut, ça va, sans déc, ciao. Entre Sofie et moi, y a plus tellement de bruit non plus, mais ce silence-là, faut pas chercher loin, il vient de moi.

Je lorgne Ariane, table voisine, qui fait bien gaffe à pas me lorgner en retour. Même les Hauts, ils sont hyper malaisés.

Merde, merde, merde.

Ils savent pourtant pas. Ils peuvent pas savoir. Ce qui s'est passé à la bibli est resté à la bibli, et même Sofie, ouais, même elle qui se la joue rien comme tout le monde, je crois pas une 'tain de seconde qu'elle a eu la connerie de répéter – et puis à qui, allez, d'abord ? – ce qu'elle m'a dit.

Ce qu'elle aurait jamais dû me dire.

Y a beaucoup de règles ici. Tellement que même nous, on s'y retrouve pas toujours. Et presque chaque semaine, une nouvelle règle nous vient d'un coup comme ça d'on sait pas trop qui et d'on sait pas trop pourquoi, mais une règle, c'est une règle, on se l'adopte direct. Bref, des règles, ici, dacodac, y en a des tonnes, mais parmi elles, y en a une qui est tout en haut du haut de la liste, plus haut que les Hauts eux-mêmes, plus haut encore que celle de pas chialer.

Et cette règle, Sofie l'a baffée. Pas comme ça qu'on dit. *Bafouée*, voilà.

Ici, tu branches, t'allumes, tu couches, t'enfiles, tu pelotes, tu cochonnes, tu branles, tu baisses, tu pécho tout ce que tu veux, mais tu dis pas, jamais, sous aucun prétexte, ce que Sofie a dit. Mon stylo bouge pas sur ma feuille. J'ai comme un machin coincé dans la gorge depuis des jours, des nuits, un machin qui veut pas s'avaler. C'est que les mots de Sofie, là, j'y ai pas répondu. Qu'est-ce que j'aurais dû y répondre, d'abord ? On y répond quoi, hein, à ce qui doit surtout pas se dire ?

– Tu connais la solution.

Sofie me souffle ça quasi sans bouger des lèvres, ses bras toujours croisés sur la table, son regard toujours aussi vague et bizarrement toujours aussi fixe, et ça me les soulage sévère qu'elle le tient loin de moi pour le moment. La solution à l'interro, ouais, je la connais. On a vu cet exo de maths ensemble trouze mille fois avant qu'elle... avant, quoi. C'est le stylo qu'il veut pas.

Et c'est mon père qu'il va être encore déçu ; encore et encore ; encore au carré ; encore².

Quelqu'un quelque part tapote sur sa table. Bruit de bagues. Le prince.

Je percute d'un coup. Le silence, la pétoche, la gadoue, tout ça, tout ça : c'est lui. Il se la trône royal au milieu de la classe, mais il dégage quelque chose de pas habituel, d' impatient, de crispé et de crispant ; le prince, on se le regarde qu'en coin et moi que je l'ai presque – presque – regardé en face, l'autre jour, le prince, j'ose plus le regarder du tout. Le prof pareil. C'est lui qui lui remplit sa copie, au prince. Et le vent, ouais, le vent aussi, il nous ébouriffe la salle entière sauf le prince. Bref, si tout est si tendu du slip, ce matin, c'est forcément le prince.

Une punition va tomber à la récré. Elles sont terribles, les punitions du prince.

Lundi, il faisait beau et on s'était tous fini la cantine plus tôt, on a décidé de se faire des matchs éclair entre classes dans la cour. Avec Karim, qu'est notre meilleur gardien, on menait deux à zéro. Karim, c'est le Haut parfait. L'est beau, l'est stylé, il en impose et quand il tient une cage de but, il laisse rien entrer. Presque rien. L'autre camp lui a envoyé un ballon bien vicelard, même que c'était pas sa faute totale à lui, on avait merdé notre défense et puis, bon, on s'est quand même gagné le match.

Mais voilà. Karim a perdu la face. Pire, il a perdu la face de toute la classe.

Le prince, qu'observait tout depuis sa chaise, une chaise qu'on lui installe exprès à la meilleure place, bref, le prince a rien dit. Il s'est levé. On a tous baissé nos yeux pour pas le regarder en face. Deux heures après, en cours d'histoire-géo, Karim s'est reçu un papier. Un papier du prince. Dessus, y avait juste écrit : « Frappe-toi. » Alors Karim s'est frappé. Comme ça, en plein histoire-géo. Le prof s'est failli intervenir avant de flancher. Karim s'est frappé. Il s'est frappé jusqu'à avoir la gueule en sang. Il s'est frappé jusqu'à tourner de l'œil. Parce que le papier du prince lui a

demandé de le faire.

Voilà. C'est ce qui arrive quand on perd la face de toute la classe.

C'est ce qui va arriver aujourd'hui à l'un d'entre nous.

Ça sonne, toute la classe s'évacue. L'un de nous va douiller. Et c'est moi. Ou Sofie. Ou les deux. En tout cas, ça va douiller. Je me répète que ça peut pas être la faute à ce que Sofie aurait pas dû me dire, mais si c'est pas ça...

– C'est quoi le problème ?

Je louche sur le sourcil de Sofie pour éviter ce qui se passe en dessous. J'ai rendu copie blanche et je me suis tenté de filer en douce, mais elle m'a rattrapé ni une ni deux. Pour quelqu'un qui sèche sans cesse le sport, elle sprinte sec. Zéro reproche dans sa question et pourtant, je me la serais préférée à cette 'tain de curiosité que je sais sincère.

– Je vais cager.

Je mens qu'à demi. J'ai le projet de me planquer aux chiottes du quatrième aussi longtemps qu'il faudra, toute la journée si besoin, et allez, p'têt même les suivantes, pour être oublié du prince, des profs, de mon père. Et tant qu'à faire de Sofie.

J'ai beau tracer dans le couloir, elle trotte à reculons pour me faire face. Ça va qu'il y a plus personne à l'étage, à part le vent qui nous agite toutes les affichettes des murs.

– C'est à cause de l'autre jour ? Quand je t'ai dit que je t'aimais ?

Le machin coincé dans ma gorge, même si je pige pas c'est quoi, je m'étouffe presque avec. C'est comme ce truc dans les yeux de Sofie : quelque chose de pas fait pour moi.

– Tu me casses les couilles.

Sofie pile net ; moi pareil. Je m'enfonce de tout mon poids dans mes poches, mes baskets, ma capuche. Pitié, qu'elle arrête de me regarder, de me suivre, de me parler, je veux juste plus être là, plus être nulle part.

– Guy.

Elle est pas colère, Sofie. Si stable, sa voix, si solide ; on s'y assoirait. Je déçois mes parents sans avoir à remuer le petit doigt. Qu'est-ce que je dois faire, bordel de chiure, pour la décevoir, elle ?

– Pas de malentendu, elle me fait. Ce que je ressens m'appartient. Je n'attends aucune réciprocité. Et si ça t'a mis mal à l'aise, je m'en excuse, je n'y ferai plus allusion. Je te laisse déféquer tranquille.

Je reste raide, tandis que son p'tit pas pépère s'éloigne dans le couloir, s'attarde devant le tableau des paires, devant les noms de la classe, nos deux noms à nous, son signe « égal » à elle, avant de descendre l'escalier et me laisser seul avec le vent.

Je fonce aux chiottes, je pousse le verrou. J'ai fermé ma gueule comme un gros lâche. Je l'ai pas avertie de pas aller dans la cour, surtout pas aujourd'hui, surtout pas avec la punition du prince, mais je dois d'abord penser à moi, foutre, même si j'arrive plus à me supporter, foutre de merde, même si Sofie s'est excusée, foutre de merde de bordel de cul, de m'avoir dit ce que personne jamais m'a dit.

Je tire le verrou, sors des chiottes.

Le prince est là. À peine le temps de reconnaître sa dégaine que je me baisse bien la tête.

Il m'attendait.

– Ah, que je dis. C'est pour moi, la punition.

Je suis surpris de constater à quel point ça me soulage. Je ferme les yeux pour pas regarder le prince en face, déjà, mais aussi pour anticiper les coups que je vais devoir me flanquer à moi-même dès qu'il m'en donnera l'ordre. J'aurais juste bien voulu savoir pourquoi.

– Plutôt un marché.

La voix du prince. Je sais plus à quand remonte la fois où que je l'ai entendue, mais j'en reviens pas qu'elle a si peu mué depuis. Et pourtant plus solide que celle de Sofie, cette voix-là. Incassable, une voix pareille.

Je garde les yeux très fermés et les oreilles très ouvertes.

– Je veux qu'on échange.

– Hein ?

J'entends le souffle du prince. Je sens son haleine de beuh. Il se tient tout près. Tellement si près.

– Toi et moi. Sur le tableau. En classe. Je veux qu'on échange nos places.

OceanofPDF.com

MADELEINE

Je contemple mon coton-tige. Immaculé. Je me l'enfonce à nouveau dans chaque oreille, bien en profondeur, je tournicote dans un sens, puis dans l'autre. Plus blanc que blanc.

C'est bizarre. Cela fait des semaines que j'ai banni de ma salle de bain les serviettes hygiéniques, les lotions anti-acnéiques, les patchs désincrustants, le déodorant, l'épilateur, le shampoing, le savon, le dentifrice, jusqu'au papier toilette, et ça ne m'a fait ni chaud ni froid. Littéralement. J'ai considéré chaque étape de ma métamorphose comme le processus logique, libérateur même, d'une mécanique miraculeuse. La fin du poids. Légère à nouveau, comme à l'âge d'or de ma prénatalité, avant que ma mère me rejette d'abord de son ventre, ensuite de sa vie.

Je me suis sentie flotter tout le week-end, rien qu'une peau lisse sans rien dedans ni autour.

Alors pourquoi maintenant, lundi matin, ce coton-tige me perturbe-t-il à ce point ? Je me pince la cuisse, une habitude dont je ne parviens pas à me défaire et qui, pourtant, exacerbe la frustration. La douleur avait ceci de bon qu'elle compensait les petites choses ; sans elle, je me dois d'être digne de Ça. Indéfectiblement.

Dans le miroir, j'évite de m'attarder sur la plume qui pend entre ce qu'il me reste de seins. Quelle couleur dois-je mettre ? Je ne

me pose jamais la question, d'habitude. Ça sait et Ça me dit. Ça aime les couleurs, mais Ça a ses préférences.

Ce matin, Ça ne me réclame rien. Est-ce que j'ai trop hésité ? J'enfile un pull framboise et j'espère que ce choix me rachètera.

– Tu sens bon, dis donc.

Pépé me guette en bas de l'escalier avec une corbeille de croissants et ce sourire, coincé entre des lèvres maladroites, dont il me régale chaque matin. Je le crois sur parole ; je ne sens plus ma propre odeur (de sainteté ?), pas davantage que je ne sens celle de son après-rasage ni celle de notre maison, mélange propre de javel, de lessive et de cire. Mais je me souviens.

Les murs de la salle à manger croulent sous mes dessins, encadrés par pépé, accrochés par mémé, de mon premier collage en maternelle à ma dernière rosace, en passant par une ribambelle de chevaux de profil. J'attrape le bol qu'on m'a préparé, bouillant ou refroidi, je ne saurais dire, puis je croque dans un croissant que je devine croustillant à la surface, que je suppose moelleux à l'intérieur, et je mastique pour le spectacle, pour l'illusion, avant de tout restituer dans les toilettes. Mes grands-parents font aussi semblant que moi ; les regards qu'ils me décochent en biais sont de moins en moins attendris, de plus en plus intimidés. L'époque des feutres et des pastels leur manque. Ils m'ont offert un coffret à aquarelle, dimanche, comme si ça pouvait raviver la flamme, mais le problème ne vient pas des couleurs. Il vient du blanc trop blanc du papier.

Du blanc trop blanc du coton-tige.

– Les autres t'attendent.

Mémé soulève délicatement le rideau de la fenêtre. Le matin illumine le vernis de ses ongles, la poudre sur ses joues, ses sourcils blancs, beaucoup trop blancs. *Les autres*, pour elle, ce sont toutes celles et tous ceux qui n'ont pas le privilège d'être moi.

– Ils t'embêtent pas, au moins, ces gus ?

– Non, pépé.

– Tu veux qu’on t’accompagne ?

– Non, mémé.

Sur le trottoir, le troupeau trépigne. J’habite dans le quartier du collège. J’ignore comment cela s’est su, mais je ne peux plus sortir sans que des mains jaillissent vers moi, vers ma plume, dans un concert de « steuplé ! ». Je fends la foule des fidèles. On me suit, on me colle, on me prie, on me presse, mais on ne me touche pas, moins par égard pour moi que par crainte de Ça. À peine lundi et chacun veut déjà son miracle. Moins gras, plus grand, moins plats, plus petite, un nouveau nez, de nouvelles dents, une autre famille, davantage de vacances et des dépucelages à la pelle, sans la douleur, bien sûr, avec l’expérience, de préférence.

En général, j’en désigne deux ou trois du doigt, au hasard, plouf, plouf, et je leur donne rendez-vous au sanctuaire pour la prochaine récré. Pas ce matin. Je marche droit devant moi, yeux au sol, je compte les crottes de chien jusqu’Ici. Je franchis le portail. Je fuis le peuple et les steuplé. J’essaie de ne pas penser au coton-tige, mais j’y pense tout de même.

Pourquoi ai-je tout appelé, tout accepté, tout assumé sauf lui ?

La sonnerie ne suffit pas à disperser les solliciteurs. Ils me harcèlent entre les vélos et les scooters du parking. Aide-moi, zyva, t’abuses, fais pas ta diva, prends ma couleur et file ton miracle ! Les voix cessent d’être implorantes, se font impérieuses, mais la Voix en moi reste muette. Ça se tait ; Ça a senti mon doute ; Ça m’abandonne. Je regrette de ne plus pouvoir transpirer, j’en aurais bien besoin.

Je m’engouffre dans la salle n° 1 et verrouille la porte.

– La rançon du succès.

Louise. Elle est assise sur une table, jambes croisées, absorbée par la pénombre. Entre ses doigts, un mégot crachote de la fumée. Elle ne jette pas l’impur, Louise, elle le prend direct dans la poubelle. Première fois qu’elle vient au sanctuaire. Elle a évidemment dédaigné le tapis de manteaux multicolores au cœur

de la pièce ; elle a dédaigné aussi les chaises. Une table branlante, c'est le déséquilibre dont elle a besoin.

– Ça a sonné. Tu ne devrais pas sécher.

J'ai failli dire « pas être là ». Louise, c'est la dernière personne que je veux voir – dont je veux être vue – maintenant. Elle est aussi la seule de notre classe à ne m'avoir jamais demandé aucun miracle et la voilà qui me surprend en flagrant délit de faiblesse.

– Ça va, la prof de physique m'a à la bonne, dit-elle. Avec les notes que j'ai, je peux me permettre un retard. Mais toi aussi, tu sèches. Tu te caches ?

Pourquoi n'est-elle pas venue vendredi, Louise, avant le coton-tige, avant les cogitations ? Pourquoi n'est-elle pas venue quand, enfin, j'aurais pu lui montrer qu'il existait un domaine où j'étais plus excellente qu'elle ?

Elle sourit ; je crois qu'elle sourit, il fait si sombre. En tout cas, elle suinte l'ironie.

– Les profs tolèrent tes petites consultations, car ils en profitent aussi, mais fais gaffe. Tes notes à toi sont en chute libre. Faut croire que les miracles ne font pas tout.

– T'es là pour quoi ? Pour consulter aussi ? Aujourd'hui, Ça ne reçoit pas.

– Je m'en fous de Ça.

Louise n'a pas un regard pour la plume à mon cou. Pour moi non plus, d'ailleurs. Ses yeux volent partout sans jamais se poser nulle part.

– Je parie que t'as encore passé le week-end chez pépé-mémé. Moi, j'ai traîné avec des lycéens. Et des lycéennes. Ils m'ont dit que je faisais bien plus mûre que mon âge. Ils m'ont laissée conduire une bécane. Et faire d'autres choses encore. Tu peux pas savoir comme ça m'a coûté de revenir ce matin. Non, toi, tu peux pas savoir.

Louise, c'est ailleurs qu'elle se sent être. Moi, c'est Ici. Ici avec Ça et sans les autres.

Elle aspire de la fumée par la bouche, la recrache par les narines

et ajoute :

– Tu sens super bon.

Le soleil pénètre la crasse des fenêtres. Choc. Le velouté, le soyeux, la souplesse de Louise n'existent plus. Ce qui me fait face, gauchement assis sur cette table, c'est une peau grêle tendue sur des os grossiers, avalée par des cheveux gras. Toute cette épaisseur, cette insupportable et salissante densité dont je me suis petit à petit délivrée : c'est Louise qui se les coltine à présent. Transformée en l'espace d'un seul week-end. Et le plus dérangeant, peut-être, c'est l'indifférence évidente que lui inspire son propre enlaidissement.

Je repense au coton-tige plus blanc que blanc. Non. Je ne regrette rien. Je suis ce que je veux être.

– Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Ma question tremble. Où est passée la Voix ? où sont passées les majuscules ?

– Ce que j'attends, dit Louise, ça a rien à voir avec toi. Avec personne. Mais y a personne d'autre que toi à qui j'ai envie de le dire.

Louise jette son mégot par terre et se laisse lourdement tomber dessus.

– Je me suis frottée à beaucoup de corps, tu sais, mais j'ai jamais... je suis pucelle, quoi.

Elle sourit. Des dents déviées, mais toujours blanches, beaucoup trop blanches. Je ne comprends pas. Je ne veux pas comprendre. Je pense au coton-tige. Je ne veux pas écouter la suite, non, je ne veux pas, mais c'est moi que j'entends dire :

– Tu Vas Donner Naissance.

IRIS

J'entre dans la cantine. Je me prends pas de plateau ; les règles, c'est pour les visibles. Je passe devant tout le monde, devant le prince. Au menu du jour : taboulé, œufs, yaourt, épinards, sauce tomate et cuisses de poulet. Je me prends de tout (sauf des épinards), avec des doigts que j'ai pas lavés depuis des jours. Je m'essuie vite fait dans le foulard de Vanessa ; elle gueulera plus tard, trop tard, quand la sauce aura bien croûté. Je rafle tous les sachets de sucre, pas pour moi, juste comme ça. Je vole un paquet de chips dans une poche, pour moi cette fois, pour ce soir, pour ma planque, quand la cantine sera vide et que j'aurai un creux. Ne pas penser à la nuit ; pas déjà, pas encore.

Je repars comme je suis venue. Invisible, d'accord, mais pas intangible. Faudra que je passe à l'infirmerie, tant qu'elle est ouverte, faire le plein de tampons. Ici, tout, ou presque, est sous clé après 18 heures et je passe pas à travers les portes.

Je croise ma frangine dans le couloir, flanquée de ses copines. Son rire me débecte. J'ai craqué une fois. Je me suis accrochée à sa main, cette main qui m'a larguée Ici dès le premier jour, et j'ai crié, crié, crié jusqu'à me crever en deux. Ingrid a pas bronché. Pareil pour maman. Chaque fois que sa bagnole, où gigotent joyeusement mes demi-frères, stoppe devant le collège pour déposer et récupérer ma frangine, et que j'appelle, que j'implore,

que j'implose, incapable de passer cette saloperie de portail : elle bronche pas. Je vois tout d'elle, je vois son profil, je vois sa mèche rebelle, je vois ses mains ramollies sur le volant et elle, qui plus que quiconque au monde devrait me voir en retour, neuf mois quand même que je lui ai squatté le bide, elle me voit que dalle. P'têt parce qu'elle m'a jamais vraiment regardée.

D'accord. Je suis plus rien pour ma famille ; ma famille est plus rien pour moi. C'est Ici ma piaule, maintenant. Mon piège.

Les cours ont repris pour l'aprèm. Je vais de classe en classe, je bouscule des élèves qui réagissent pas, je vole dans leurs sacs, y compris ceux des profs, tout ce qui pourra m'aider à tenir la prochaine nuit. Mes chapardages passent moins inaperçus que moi. Mardi, le principal a rassemblé tout le bahut sous le préau, par zéro degré, et a bavé pendant une heure tout un bla-bla sur le « respect de la propriété d'autrui ». Je lui ai piqué sa montre pour rire, sauf que ça l'a pas fait rire du tout quand il s'en est aperçu ; et moi pas tellement non plus. Bref, pour le moment, je procède à ma cueillette quotidienne. À part de la musique, des fringues et des clopes, je dégote pas grand-chose. J'aurais besoin d'un truc qui me fasse dormir.

Pendant la récré suivante, je vais à la bibli chercher un bouquin bien pénible. Ça marche quelquefois, pas toujours, tout dépend si je me laisse attraper par les mots plutôt que par le sommeil. Je me demande si la fille qui s'épile pas l'entre-sourcils y sera, à la bibli. Je me suis assise deux, trois fois à côté. Elle lit, elle écrit, elle lit encore et parfois, sans prévenir, elle lève les yeux en plein sur moi, pas des yeux comme les autres, pas des yeux de bigleux, et je crois chaque fois que ça y est, que c'est bon, que le sort est levé, jusqu'à ce qu'elle replonge dans sa lecture et que je sois invisible à nouveau.

Je pousse la porte de la bibli. La fille y est pas. À la place, je tombe en pleine séance du Club Ultra-Secret. Des ados acnéiques cachés sous une table, penchés les uns vers les autres. Ça chuchote ferme, ça envoie du phrasé, ça se veut important tout

en croquant des bonbecs. Ils parlent de « distorsion » et de « chimiole » (« chmouille » ? « shmoyle » ?).

Je me prends un livre au pif et je m'arrache. Je m'attarde jamais à la bibli, ça ressemble trop à chez papa, avant qu'il décide de nous décéder en douce et que maman nous déménage chez le beau-père. Pas de bibli chez le beau-père. Pas de mots.

Je suis assommée par le manque de sommeil. Je pourrais gagner ma planque, le local à côté du labo de techno, là où sont entreposés les fers à souder, les bobines d'étain et les circuits imprimés, ce qui en reste du moins, vu que le loquet est pété. Je pourrais, oui, sauf qu'en fait, je peux pas. Tant qu'il y aura un seul cours dans ce collège, même les options facultatives, même les langues mortes, j'y assisterai. Tant pis si les autres me voient plus, j'ai besoin de voir les autres, car dès que je suis seule Ici, dans les ombres froides du soir, et que je me retrouve face à un miroir, une vitre, une flaque qui refusent de me refléter, c'est comme si je me perdais, et en effet, je me perds un peu chaque nuit, puisque j'en arrive au point de ne plus avoir peur. La trouille, c'est tout ce qu'il me reste.

Ce sont les murs. Ça a toujours été eux. Ils cherchent à m'avaler. J'ai essayé de grimper par-dessus ceux de la cour et des terrains de sport, quitte à me saigner sur les barbelés, et ça m'a fait comme pour le portail : j'arrive pas à les franchir, alors que je vois la rue. Quelque chose me bloque. Je suis bonne pour dégringoler en arrière à chaque fois.

J'ai même tenté d'approcher la nana aux miracles, en salle n° 1, avec sa plume de piaf autour du cou, mais ça n'a rien miraculé du tout et, de toute façon, je crois que maintenant elle a arrêté.

Et voilà.

La sonnerie.

La der des ders.

On est vendredi et s'il y a une chose pire que la nuit Ici, c'est le week-end. Je regarde les élèves et les profs se casser avec la même impatience. Je marche à contre-courant pour le plaisir physique

de sentir des épaules percuter les miennes. Mon errance me pousse devant la seule classe où j'entre jamais, où je chaparde rien ; question de principe.

La classe d'Émile.

Il est là. Seul. Debout au milieu des tables vides. Nu. Ils (elles ?) lui ont mis son propre slip sur la tête avec écrit dessus, au feutre noir, au niveau du front : « pervers ». Il est si maigre que ses côtes accrochent le crépuscule.

Je détourne vite les yeux. Je peux tout voir, tout regarder, sauf ça. La solitude d'Émile me fait me sentir plus seule encore.

Je m'apprête à tracer quand il se met à bouger. Il retire pas le slip, il se cogne aux chaises, il cherche quelque chose. La fenêtre. Je le regarde du coin de l'œil, depuis l'entrouverture de la porte, sans franchir le seuil de sa classe, comme si ça comptait qu'à moitié. Il reste planté comme un piquet devant la fenêtre, les fesses à l'air. Il doit cailler, mais il semble attendre. Attendre quoi ?

Numéro Trois. – Sautera ? Sautera pas ?

Je regarde, en entier cette fois. Y a un autre élève dans la classe que j'avais pas capté jusque-là. Un drôle d'oiseau. Il s'est collé au radiateur du fond et lorgne Émile avec curiosité. C'est lui, le coup du slip ?

– Sale con.

Ma voix est toute cassée. L'autre lâche Émile. Il me regarde depuis le radiateur. Je le regarde depuis la porte. Nos yeux se percutent comme des météorites.

Numéro Trois. – Tu me vois ?

– Tu me vois aussi ?

Si stupéfaite que j'en zappe presque Émile, tout paumé devant sa fenêtre. Lui, en tout cas, il ne nous voit pas, ne nous entend pas.

J'entre. L'autre m'examine avec attention, tandis que je m'approche. Ça me fait bizarre. Agréablement bizarre. Comme si je réexistais. Mais attention : même si j'ai enfreint beaucoup,

beaucoup de règles depuis mon invisibilité, ça non, je chialerai pas.

Numéro Trois. – Alors, c'est toi, la disparition.

Je devrais me réjouir qu'il y ait au moins quelqu'un pour avoir remarqué mon absence, mais j'sais pas, la façon dont il dit ça me met mal à l'aise. Comme si c'était moi, mais que ça aurait pu être aussi bien n'importe qui.

– Je m'appelle Iris. Et toi ?

Il se tait. Paraît cogiter très sérieusement à la question. Il a des lèvres un peu tordues, avec cette cicatrice caractéristique de ceux qui naissent avec un bec-de-lièvre.

Numéro Trois. – Une disparition aussi. Celle de l'année dernière. C'est con, j'en ai oublié mon nom.

Il me reluque avec une attention encore plus grande. Et de l'amusement.

Numéro Trois. – Tu devrais te laver.

Je frotte sur mon jean mes doigts pleins de sauce séchée.

Émile a pas bougé. Il observe le ciel, une immensité rouge, gelée et sans nuage, entre les mailles de son slip. Ou alors, il observe le goudron de la cour tout en bas, mais je préfère penser que c'est le ciel.

Numéro Trois. – Sautera pas. Pas pour cette fois, en tout cas.

Comme de juste, Émile finit par se rhabiller. Lentement. Ranger ses affaires. Lentement. Partir. Lentement.

Je me retrouve seule avec l'autre, mais moins seule qu'avant. Moins seule qu'Émile. Il y avait autrefois, je crois bien – c'est si loin ! – une époque où lui et moi on partageait tout, billes, bonbons, bics, ballons, bisous. Il avait déjà du mal à sauter à l'élastique, Émile, alors d'une fenêtre... L'autre raconte n'importe quoi.

– Comment on sort d'Ici ?

Numéro Trois. – On sort pas.

– On fait quoi alors ?

Numéro Trois. – On regarde.

– On regarde quoi ?
L'autre tord un sourire. Le soir nous tombe dessus.
Numéro Trois. – La prochaine fin du monde.

OceanofPDF.com

PIERRE

Fin des consultations.

C'est ce qu'il y a d'écrit sur la porte de la salle n° 1. L'encre a bavé à cause de la pluie. Je toque au cas où. Pas de réponse. Quatre fois déjà que je me rends à l'arrière du bahut et c'est toujours silence radio. Je suis pas le seul. Hier, j'étais en planque dans le parking pendant la récré : j'en ai vu, des élèves, des profs aussi parfois, défiler sous la flotte et tenter leur chance chez la gourou. Ils se sont tous cassé le nez.

Même moi, que tout le monde tape, mais à qui personne parle, ouais, même moi, j'ai entendu plein de potins. Des chairs changées. Des vies déviées. Enfin, pour ce que j'en ai compris, surtout des problèmes de peau, de poids et de popol.

Pas sûr qu'elle puisse m'aider, la gourou, mais bon, qui tente rien...

Je retourne à la cour de récré, les épaules rentrées, ma capuche au ras des yeux. Je veux surtout pas voir ce que je sais trop bien que je verrais si je tournais la tête, rien qu'un peu. Me suit partout, l'enfoiré.

Toute la plèbe se presse sous le préau. La gourou doit être quelque part dans le tas. C'était une élève comme les autres, avant, moins que les autres, même, vu qu'en vrai, personne sait en quelle classe elle est ; et ça inclut ceux de sa classe.

Je la cherche sans savoir comment la reconnaître. Je la trouve. P'têt parce que Vincent s'est planté pile à côté d'elle sur un banc et qu'il me fait de grands signes. Me précède, maintenant, l'enfoiré.

– Euh. Salut.

La gourou me répond pas. Elle a de la brioche plein la bouche, qu'elle avale boulimiquement. Il fait pluvieux et pelant, mais elle porte d'énormes lunettes de soleil, comme une starlette en quête d'anonymat. Par contre, je vois pas sa plume. Paraît que c'est la plume qui fait tout.

– Euh. Ce serait pour un p'tit service.

Je pourrais desserrer ma capuche, mais ça m'arrange assez, cette vision rétrécie du monde. Tant que j'ai la gourou bien en face, je vois pas Vincent à côté d'elle, Vincent et ses doigts qui pianotent patiemment sur sa mallette de hautbois, Vincent et son insupportable sourire élastique. Il se tient toujours aussi droit. Enfoiré.

En attendant, la gourou, elle bouffe toujours sa brioche sans broncher.

– Euh. Si c'est une question de fric...

Je lui tends un billet, un gros de gros, tout droit sorti du portefeuille parental, de ceux que je réserve en général à mes racketteurs. Je me tiens pas droit comme Vincent, moi. Je me plie à ne presque plus pouvoir respirer.

– Peut mieux faire.

C'est ce qu'elle me sort, la gourou, la bouche encore pleine. Y a quelque chose de dérangeant sous ses lunettes noires. C'est p'têt sa peau sans poils ou quoi, mais elle ressemble à une poupée. Non. À un poupon. Un gros poupon boudeur, d'acc, mais un poupon qui sent super bon.

Elle ajoute, sans vraiment me regarder (difficile à dire avec les lunettes) :

– C'est ce que les profs me répètent depuis le primaire. Peut mieux faire. Je bûchais trois fois plus que Louise. Peut mieux

faire. À la course, en cours, au découpage, au coloriage, à la couture, à la dictée. Louise : première. Moi : peut mieux faire. Et pour une fois, pour une fois que je fais mieux, pour une fois que je suis enfin spéciale dans quelque chose, eh bien non, Louise, elle fait encore plus mieux. Pour moi, la merde des médiocres. Pour elle, un miracle, un vrai de vrai.

Je sais pas quoi lui dire. Alors, je redemande :

– Rapport au p’tit service, t’es OK ? C’est genre urgent. Euh. Je dois me débarrasser d’un indésirable.

Vincent pouffe à l’autre bout du banc. Enfoiré. Je tire sur les cordons de ma capuche pour le garder dans mon angle mort. Je me reçois de temps en temps une baffe sur la nuque ou sur le cul, toujours par-derrière, toujours en traître, et ça devrait me soulager de voir que ça, au moins, ça n’a pas changé, que je reste l’impair, le valet de pique, le pouilleux, que Vincent est mort de chez mort pour tout le monde – sauf pour moi – mais non, ça me suffit pas, ça me suffit plus.

Si la gourou est pas cap de le capter non plus, Vincent, eh ben, ça promet.

– Euh. Alors, t’es OK pour m’aider ?

– Demande à Louise.

– Euh. C’est qui, Louise ?

– Celle qui a été encore plus Choisie que moi. La chouchoute de Ça. L’Immaculée Conception. Qu’ils fassent affaire ensemble, moi, j’arrête les frais et je vais juste continuer de pouvoir mieux faire.

Sonnerie. Fin de la récré. Reprise des cours. Mais perso, j’ai rien envie de reprendre du tout.

– Allez, steuplé. Vire-le-moi, l’indésirable. J’té paierai ce que tu veux.

La gourou se lève du banc, presque l’impression d’un envol, un poupon en apesanteur, comme si elle pesait plus rien, malgré toute sa brioche engloutie, et je suis envahi d’un parfum de fleur, d’herbe coupée, de début d’été qui, ouais, me fait un effet bœuf.

Si près de moi, la gourou, que je devine ses yeux sous les lunettes, des yeux sans sourcils et sans cils.

– Hanté Soit Le Fratricide.

Foutre, c'était quoi cette voix ? La gourou a un hoquet de dégoût, puis se vide cul sec un soda, comme si elle voulait vite ravalier ces derniers mots.

– Le pire, elle me fait, d'une voix normale cette fois, c'est que j'ai beau bouffer, j'ai beau boire, y a rien qui ressort.

La gourou est loin quand je reprends ma respiration. Je m'éloigne aussi. Du banc, de Vincent, de son sourire. Je m'éloigne et je cours, je cours comme un con, je retourne pas en classe avec les autres, car je sais, ouais, je sais qu'il m'y suivra, où que j'aille, dans les couloirs, la cour, les coins, il me suit partout Ici, de la première à la dernière sonnerie, il me suit, sans un mot, il me suit, et plus je le fuis, plus il me suit.

Je veux pas. Pas le regarder pour de bon. Pas voir ce que j'ai fait de lui, depuis que je l'ai poussé dans les chiottes de l'enfer ; un enfoiré de fantôme.

Y a une brèche dans le mur, derrière le terrain de sport, cachée par un figuier. Je grimpe, je sèche, je m'évade. Sur le trottoir, sous la flotte, je cours encore. Je monte dans le premier bus qui passe, je me cache sous ma capuche, j'ai de la pluie plein les yeux, plein le nez, mais c'est pas elle qui me noie. Je descends à un arrêt au hasard, un terrain vague, des HLM, je sais pas où je suis et je m'en fous, tant que c'est pas Ici.

J'étouffe. Je renverse ma capuche, et ma tête, et mes épaules, et mon dos, je bois toute l'eau du ciel. Un peu de mon eau à moi aussi.

Je me retourne. Vincent est là, mallette à la main ; il sourit. Je suis même pas si surpris que ça. Juste très fatigué de le fuir, de me fuir, moi.

– Qu'est-ce que tu me veux ?

Le sourire s'élargit. Vincent ouvre sa mallette. L'instrument est bien à sa place, en pièces détachées. Ça existe, un fantôme de

hautbois ?

– Je pige pas.

Vincent regarde son hautbois, puis moi, puis son hautbois, puis moi, jusqu'à ce que je pige.

– Enfoiré.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux, mais c'est surtout moi, l'enfoiré.

OceanofPDF.com

GUY

Une longueur de bassin. Et une autre. Et une en plus, allez. Je crawle comme un crack. Sofie a raison (elle a toujours raison, Sofie, à un point que c'en est gonflant) : je kiffe la piscine. Au sol, je me traîne sous le poids de mes os. Dans l'eau, je retrouve quelque chose d'oublié, d'imblasable, un p'tit reste de qui que j'étais avant de virer balourd.

Sifflet.

Je remonte mes lunettes de natation sur mon front. J'attrape l'échelle, je sors du bassin, je me dégouline de partout. Retour au ridicule.

– Attrape.

Ariane me jette une serviette. Pas la mienne, de serviette, mais je m'essuie.

– T'es balèse en natation.

J'essaie de pas trop mater son maillot, à Ariane, même si elle se prive pas, elle, de me reluquer le slip ; ce qu'elle faisait jamais *avant*. Une goutte d'eau lui pendouille à la lèvre. On sent le chlore.

– Ça a été, la rédac ? elle me fait.

– Un peu, ouais.

Un peu trop beaucoup, même. Quand mes parents ont vu ma note, j'ai eu droit à double dose de dessert au dîner. Je les ai

même surpris à travers la porte de la cuisine, à trois heures du mat', alors que je m'allais de la chambre aux chiottes, en train de se refaire toute ma copie à voix basse. Et de s'arrêter au milieu d'une phrase particulièrement épatante, et de se serrer la main sur la table en silence.

Ça m'a coupé direct l'envie de pisser.

Ariane claque sa langue. L'ex-pouilleuse ramène aussitôt ses fesses, toute trempée, que je comprends que la serviette, c'était la sienne.

– Je te refile encore ma Basse quand tu veux. Sciences nat. Histoire-géo. Trigonométrie. Elle se débrouille à peu près partout. T'as qu'à demander, fais-toi plaisir !

Toute proche, Ariane, quand elle m'ajoute :

– Dans la classe en face de la nôtre, tu vois ? Ils ont eu des tickets pour des concerts. Je suis sûre qu'à toi, ils t'en fileront gratos.

Je lui fais « ouais », à Ariane, mais c'est le prince que je regarde en coin. Il est assis sur les gradins de la piscine, sapé des pieds à la tête, jamais vu en slip, le prince. C'est surtout lui qui me regarde, les mains croisées devant cette face que personne n'a le droit de se farcir. Elle lui en demandait aussi, des tickets gratos, Ariane ?

Sous les douches, tous les Hauts de la classe me tapent les épaules.

– Viens chez moi, qu'on se joue une partie.

– Le porno que j't'ai passé, alors, ça t'a plu ?

– Demain on sèche, rejoins-nous au ciné.

Je lâche des « ouais » à chacun. Je fais genre que voilà, mais au-dedans de moi, ça gigote ferme. Ils me proposaient jamais rien *avant*. Je m'en chialerais presque ; presque, hein, y a une limite que même moi, moi que tout le monde me les frotte et me les astique, des jours qu'on me cajole, bref, même moi je peux pas la dépasser, cette limite-là.

Dans le car, on me balance une bière que je me bois avec les

autres. Je sors des blagues bien bof. Ils se marrent tous, sauf le prince. La banquette du fond pour lui tout seul, la tête enfouie sous sa capuche, il me regarde.

On arrive au collège pile pour la cantine. Même ceux des autres classes, là, ils me donnent du « salut » et ils me laissent passer devant. À la table des Hauts, j'ai droit à la meilleure place, une chaise sans chewing-gum, sans mollards, sans sauce dessus, une chaise qui titube pas, sans déc, je savais même pas qu'il y en avait encore, des comme ça. Et quand je me suis fini les miennes, ils m'ont tous offert leurs frites.

– Tu as décidé quoi ? demande Sofie.

À peine que je me vautre à côté d'elle, le ventre plein à craquer, qu'elle me prend déjà le chou. Fait soleil, aujourd'hui. Un vrai soleil qui chauffe, des pissenlits qui poussent dans les fissures du goudron ; comme un faux départ de printemps. Sofie s'est déballé son fatras dehors, dans l'escalier entre la cour et le parking, un journal étalé sur une marche, un vrai journal pour adultes, avec des graphiques casse-tête, sans horoscope, sans chiens écrasés, et dans les marges de son journal, Sofie, qu'elle nous gribouille comme sur tous ses bouquins et toutes ses photocopies : des tonnes de notes. Ou plutôt, des tonnes de questions. Elle s'en pose sans cesse, Sofie, des questions, à propos d'absolument tout. Des questions à la con comme « tu as décidé quoi ? », et de me la resservir chaque jour, sa question, depuis que le prince m'a proposé son marché.

En parlant de prince, il est là. Dans le parking, sous sa capuche, assis sur le capot de la bagnole du principal, un joint à la main. Il me regarde.

– Je lui ai dit que j'allais réfléchir. Ben voilà, j'ai réfléchi.

Je parle pas fort, même si le prince est trop loin pour entendre.

Sofie souligne un mot dans son journal, et y plante un gros... comment qu'on dit déjà ? un point d'interrogation.

– Il va finir par décider pour toi. Il l'a même déjà fait.

Elle a un regard pour les bagues qui brillent à mes doigts. En

général, à la collecte, je récolte des clopinettes. C'te fois, j'ai été gâté. Et quand que j'ai voulu payer sa part, à Sofie, comme je me le fais chaque mois depuis la rentrée, tous les Hauts ont refusé et qu'ils ont payé de leur poche (de la poche de leurs Bas, quoi) et même que Sofie a soupiré.

– J'serais fou de pas accepter. Être prince à la place du prince... J'y gagne tout.

Sofie fait oui, pas oui à moi, hein, oui à autre chose qui lui passe soudain par la tête. Elle l'a capté aussi, le prince, là-bas, sur le capot du principal.

– Et lui ?

– Lui quoi ?

– D'échanger sa place avec toi. Qu'est-ce que lui, il y gagne ?

Elle me lourde, là, Sofie, avec ses questions.

– Qu'est-ce j'en sais, moi. Pas mon affaire.

Je suis fort pour ça ; les coups de balai. C'est comme mes parents, avec leurs mains toutes serrées devant cette rédac que j'ai rien écrite. Coup de balai. Comme Sofie, à la bibli, où qu'elle m'a dit ce qu'elle aurait jamais dû me dire. Coup de balai. Cette façon qu'elle a maintenant de fixer mes cheveux ébouriffés par la piscine et la marque du bonnet à mon front, rien à voir avec le regard d'Ariane pour mon slip, ces yeux-là, parce que ça me voit, moi, pour de vrai, et parce que ça me fout un peu la trouille aussi. Coup de balai. Et tout ce que je lui ai jamais demandé, à Sofie, pourquoi qu'elle vient jamais en sport, pourquoi qu'elle a changé de collègue, c'est quoi sa vie de l'autre côté du portail. Coup de balai.

Sous le tapis, le pathos. Je garde que ce qui m'arrange.

– Bon, fait Sofie. Et après ?

– Quoi après ?

– Tu acceptes de prendre la place du prince. Et après ? Les profs te surnotent, les autres te surpayent, le diplôme te tombe tout cuit dans le bec. Et après ? Après Ici, tu feras quoi ? Tu seras qui ?

Je suis debout. Bien vénère, ça y est.

– Tu sais quoi ? J’ai décidé. J’accepte. Et tu sais quoi ? J’accepte à cause de toi. Tu m’as dit que t’allais m’apprendre à écouter. J’ai écouté et tu sais quoi ? ça m’a zéro appris. Je suis pas toi et tu sais quoi ? je veux pas être toi. Si prendre la place du prince, c’est plus me coltiner tes conneries, alors tu sais quoi ? moi ça me va.

Je plante Sofie et je fonce. Pas vers le parking, pas vers le prince, non, en sens inverse, besoin d’être seul, je rase les murs pour m’éviter les lèche-cul, je sais même pas où que je vais, je fais des tours de cour, même quand ça sonne, je m’en fais encore pour me calmer, tant pis si j’arrive trop tard en classe, je suis le prochain prince après tout, alors faites pas chier. Tout tourne dans la cour avec moi : les mains de mes parents, la goutte sur la lèvre d’Ariane, les tapes sur mes épaules, les points d’interrogation de Sofie, le regard du prince.

Pourquoi ça m’a mis les nerfs comme ça ?

Je me grimpe les escaliers jusqu’au quatrième étage. Je passe à la va-vite devant le tableau du couloir. Rien qu’a changé pour l’instant. Mon nom est écrit à la craie au-dessus de celui de Sofie et toujours ce signe « égal », là, entre nous.

J’entre en classe. Le prof s’est déjà commencé son cours ; me fait signe de m’asseoir, trop hyper poli. Tous les yeux sont sur moi. Les yeux des Hauts, les yeux des Bas. Au milieu de la salle, la table du prince est libre ; elle attend plus que moi et je sais, ouais, je sais qu’à la seconde où je poserai mes fesses à cette place, au lieu de mon nom, sur le tableau du couloir, eh ben, ce sera celui du prince, son vrai nom d’avant qu’il devienne prince.

Il est assis sur ma chaise. À côté de Sofie.

Il me regarde plus ; c’est vers elle que sa capuche est tournée ; et je pige enfin ce qu’il y gagne.

Et Sofie, ‘tain, Sofie, elle chiale. Sans se cacher, sans se moucher, devant toute la classe, les yeux écarquillés, le sourcil froncé féroce, le nez rouge et gonflé, elle chiale. Pas à cause du prince qu’elle chiale, Sofie ; à cause de moi, de mes mots, de ma merde.

Je me plante devant le prince. Devant ma place à moi. J’arrache

toutes mes bagues, et quasi mes doigts avec.

– Je refuse.

La capuche du prince bouge pas, gros silence, et puis sa main se lève, si gros le silence, et puis il claque des doigts. Fin du silence. Tout le monde me hue et me siffle et m'insulte, le prof proteste, Sofie s'est levée d'un coup sans plus pleurer (ouf), je crois qu'elle me parle, d'toute façon j'entends rien, ça gueule de partout, même les Bas beuglent, et quand les cris suffisent plus, les coups suivent.

OceanofPDF.com

LA REMPLAÇANTE

La friction des feutres sur les feuilles. J'aime ce bruit. Ça signifie qu'ils ont matière à écrire. Ce sera moins cocasse ce week-end, quand il faudra corriger les copies. Les notes, ce n'est ni trop mon truc, ni trop le truc des élèves, mais c'est le truc du ministre, du principal et des parents. Alors voilà.

J'observe la classe. Pas *ma* classe, *la* classe. Quand on remplace, rien ne vous appartient jamais tout à fait ; et ça me convient. Je suis un être de transition, un petit trait d'union.

J'observe, donc. Il y en a deux au fond qui n'écrivent plus. Madeleine et Louise. Elles terminent toujours tout avant les autres, comme si elles se livraient à une course contre la montre, pressées d'en finir. Assises côte à côte ; je peux presque-voir le mur entre elles. Un mur ancien. Plus ancien, en tout cas, que la crise de foi de Madeleine. Depuis qu'elle a abandonné ses obscures célébrations et son besoin d'absolu, à l'autre bout du bâtiment, elle boude. Constamment. La reine des miracles ramenée à l'anonymat. Difficile pourtant de ne pas la remarquer, Madeleine. Je ne l'ai pas connue avant, elle passait déjà les récrés dans sa cave quand j'ai été affectée Ici, mais on la croirait sous chimio.

J'observe Louise aussi. Elle croise les bras sur sa copie, que je devine excellente, mais il y a du remous sous sa mollesse. Je

presque-vois quelque chose de caché en elle. Quelque chose de secrètement contenu, mais qui voudra tôt ou tard en sortir. Qu'est-ce que c'est ?

– Louise.

J'ai attendu la fin de l'interro et la fuite des autres (ruée du week-end) pour la retenir.

– Madame.

– Ton devoir maison m'a impressionnée. Tu serais d'accord pour le lire devant la classe, lundi ?

Louise réfléchit.

– Je vous autorise à le lire pour moi.

Madeleine s'est attardée près de la porte. Son regard est indéchiffrable, mais ses pieds, serrés fort l'un contre l'autre, ne mentent pas. Les pieds ne mentent jamais ; c'est peut-être pour ça que je ne les aime pas. J'espère que je n'ai rien aggravé.

Vivement le téléphone ce soir.

Je rassemble les copies, je ferme la classe, je descends les escaliers. Entre le deuxième et le premier étage, des mioches chahutent un autre mioche, l'impair de la tribu. C'est la classe du porté disparu. Je les chasse. L'impair ne me remercie pas ; ses yeux sont mangés par sa frange, il se tient exagérément voûté. L'espace d'un instant, je presque-vois quelqu'un collé contre lui dans l'escalier. Quelqu'un avec une mallette ? J'espère que ce n'est pas qui je crois que c'est.

Vivement le téléphone.

Je marche lentement. Tout le monde a vite évacué les lieux. La salle des profs est vide, ou presque. Anatole fait – encore – la morale à son ado.

– Tu me prends vraiment pour une bille. Chaque jeudi, bordel. Je vais devoir te punir combien de fois ? Sécher chaque semaine le même cours. Le même cours. Chaque semaine. Il va penser quoi, franchement, mon collègue ? Ils penseront quoi, franchement, tous mes collègues ? Et ta mère ? Elle pensera quoi, franchement, ta mère ?

Numéro Un. – Tout ceci dépasse nos intérêts personnels, papa. Punis-moi et n'en parlons plus.

Les épaules d'Anatole retombent. Dépassé, il l'est depuis le début. Il est peut-être la seule personne Ici à ignorer l'existence du Club Ultra-Secret. Plutôt bon, du reste. S'ils ont déjà compris pour le jeudi-14 h 28, ces petits jeunes, ils sont forts.

Anatole m'avise près de mon casier. Embarras. Il pousse l'ado hors de la salle des profs, moins rudement qu'il le voudrait (ça aussi, je le presque-vois).

– Désolé... Thérèse, c'est ça ? Journée difficile.

Il vide le fond de la cafetière dans un gobelet. Hésite. Me l'offre. Très élégant. J'ai hâte de rentrer, de décrocher le téléphone, d'entendre la voix, mais je ne crache jamais sur du café.

Et Anatole a besoin de déposer son trop-plein.

– Un grand dadais a failli se faire lyncher pendant mon cours. Il a atterri à l'infirmerie. La classe du prince. Quelle horreur, cette classe.

De la peur dans ses mots. Et de la peine. Et du repentir. Je contemple ses pieds rentrés en dedans.

Il a un sourire de pitié.

– Je ne devrais pas vous dire ça. Pas à vous. Vous avez été élève dans cet établissement. On m'a raconté que... bref, ça n'a pas dû être rose non plus. Mais vraiment, ils sont épouvantables, cette année. Même mes gosses... ils étaient si sérieux, avant. Et maintenant, connerie sur connerie. S'ils devenaient des leurs ? Des lyncheurs. Des menteurs. Des abuseurs. Des bourreaux, tous, toutes, même les victimes ! C'est de pire en pire.

– Non, je réponds.

– Non ?

De plus en plus perdu, Anatole. Je m'en veux presque d'avoir sifflé la fin du café.

Je souris.

– Ce n'est pas de pire en pire. C'est cyclique. Vous avez aussi été des leurs, dans cet Ici ou dans un autre. Vous avez oublié, c'est

tout.

Plus de peur, pour Anatole, zou, partie. Place à l'indignation. Il part en claquant bien du pied. Je n'ai jamais été douée pour me faire des amis, surtout Ici. Ça me rappelle mon jeudi-14 h 28 à moi.

J'ai vidé mon casier, déposé ma clé. Vivement le téléphone.

– Excusez-moi.

Une femme me cueille dans le couloir, alors que je suis sur le départ. Une maman d'élève. En dépit de ce qu'elle vient de dire, elle n'a pas la tête de quelqu'un qui s'excuse.

– Faut qu'on parle de ma fille.

– Votre fille ?

– Ingrid.

Elle me tend un carnet de correspondance. Ah oui, je reconnais la photo. Dernière année Ici, j'ai sa classe le mardi. Des notes potables, des copines et des potes. Une forte personnalité, Ingrid, mais pas précisément ce que nous appelons un profil à problème.

– Quel est le souci ?

– À vous de me le dire, s'agace la maman.

Je ne sais vraiment pas quoi répondre à ça. Et là-bas, à l'appartement, mon téléphone va bientôt sonner.

– Voyez avec le professeur principal ?

Mais c'est moi que la maman poursuit jusque dans la cour de récréation, ses pieds collés aux miens. Plus que furieuse, elle a l'air fatigué. Extrêmement fatigué.

– Je suis pressée, moi aussi. Ils m'attendent dans la voiture. Tous.

Tiens. Un manque de conviction sur ce dernier mot. Je ne devrais pas, mais tant pis, le téléphone attendra. Appelons ça une intuition.

– Que pensez-vous que j'aurais dû vous dire ?

Elle se pose sur un banc de la cour, fouille son sac ; cherche ses clés, je crois. Ses gestes sont désordonnés.

– Je sens bien que ça ne va pas.

– C’est Ingrid qui ne va pas ?

– Non. Enfin, si. Je ne sais pas, moi. Ça ne s’explique pas. Ce n’est plus comme avant.

Elle se passe une main sur la bouche, une bouche qui ne sourit pas beaucoup. Et à en juger par sa voix rauque, une bouche qui ne parle pas beaucoup non plus.

– Ça ne va pas. Ma fille... ça ne va pas.

Peut-être à cause des souvenirs, de mon propre jeudi-14 h 28, mon intuition se confirme. Une intuition terrible.

Je m’assois à côté d’elle sur le banc où elle a répandu toutes ses affaires. Je regarde plus attentivement le carnet de correspondance d’Ingrid au milieu des mouchoirs froissés, des gourdes au sirop de grenadine et des cartes de fidélité éparpillées.

– Est-ce que nous sommes bien en train de parler de votre fille ? De cette fille-là ?

– De qui d’autre ?

La maman a frémi. J’ai compris.

Elle remonte la bretelle de son sac, puis une mèche qui s’échappe de sa broche à cheveux, puis sa manche pour découvrir la montre à son poignet.

– Je dois y aller. Ils m’attendent dans la voiture. Tous.

Encore cette indécision sur le *tous*.

– Je prendrai rendez-vous avec le professeur principal.

Elle s’en va. Me voilà seule sur le banc, dans cette cour de récréation qui s’est vidée comme l’eau d’une baignoire. Seule ? Vraiment ? Je fronce les sourcils, serre les paupières. Je ne vois ni ne presque-vois rien autour de moi, mais je ne peux m’empêcher de penser à cette maman. À sa fille. À cette autre fille qui, j’en suis sûre à présent, n’est pas Ingrid.

Je me lève. Je ne dois pas m’en mêler, pas interférer ; à chacun son histoire, la mienne est terminée. Je voudrais que mes pieds m’entraînent loin d’Ici, mais ils restent. Ma mémoire s’agite, les souvenirs m’étouffent.

Ça pourrait être moi. Ça a déjà été moi.

Je parle tout haut :

– Bon. Je ne te vois pas, mais je pense que toi oui. Si tu es là, alors écoute bien, car je ne le répéterai pas. Te le dire une fois, c'est déjà tricher. Tu écoutes ? Ceux qui disparaissent sont souvent d'excellents observateurs. Mais – écoute bien, surtout – il suffit d'une chose, d'une seule chose à ne pas avoir été vue. Vraiment vue. Une chose qu'il va falloir regarder. Voilà.

Mes pieds consentent enfin à partir. Je fonce vers le portail, peut-être par peur de ne plus pouvoir le franchir. Une fois dans la rue, je me sens bête. Je le savais, pourtant, que mon histoire à moi était terminée.

Vivement le téléphone.

OceanofPDF.com

Troisième trimestre

OceanofPDF.com

LE CLUB ULTRA-SECRET

Numéro Deux. – Ça schlingue, bordel de merde.

Numéro Un. – En même temps, nous sommes dans les sous-sols. Les eaux usées du collège transitent par là. Sans compter tout ce que nos camarades jettent d'inapproprié dans les toilettes. Approche la lampe, je dois faire un point.

Numéro Deux. – T'es où ? Ah, t'es là.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – Et les autres lâcheurs, bordel de merde. « On a mieux à foutre, gnagnagna... Pas assez de résultats, gnignigni... Ça nous rapporte que des emmerdes, gnégnégné... » Y a pas à dire, hein, il est classieux, notre club.

Numéro Un. – Deux, c'est toujours plus que un. Bon. D'après le plan, nous devons prendre le prochain tunnel de gauche.

Numéro Deux. – Et toi ?

Numéro Un. – Quoi moi ?

Numéro Deux. – Ben. Y a pas des fois où tu te dis... chais pas... qu'on s'est un peu monté la tête, quoi ? Que ces histoires de *distorsion du champ de réalité intra-muros*, là, ben, c'est du flan ? Qu'en gros, y a jamais eu de fin du monde à empêcher ?

Numéro Un. – Jamais.

Numéro Deux. – OK.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – Et toi ?

Numéro Deux. – Moi, chais pas. Je te lâche pas. Je te lâcherai jamais. Mes godasses sont foutues, bordel de merde.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – T'as pas l'impression qu'on nous suit depuis t'à l'heure ?

Numéro Un. – Tu as entendu quelqu'un ?

Numéro Deux. – Non.

Numéro Un. – Tu as vu quelque chose ?

Numéro Deux. – Non, non. C'est juste... comme si... chais pas.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – Voilà. On y est. On devrait y être, en tout cas, si le plan est conforme. Approche la lampe, on ne voit rien.

Numéro Deux. – C'est surtout qu'y a rien à voir. Des murs. Des tuyaux. De la pisse. Encore des tuyaux. Tu l'as eu d'où, ton plan ?

Numéro Un. – Les archives du collège. J'ai croché quelques serrures. Quelle heure à ta montre ?

Numéro Deux. – 14 h 21.

Numéro Un. – Tu as envie de rire ?

Numéro Deux. – Pas tellement.

Numéro Un. – Moi non plus. C'est peut-être encore un peu tôt. Attendons.

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – 14 h 25.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – Voilà. 14 h 28. Et on se marre pas franchement.

Numéro Un. – Nous sommes au bon endroit au bon moment. C'est nécessairement, mathématiquement par ici qu'arrive le schmoïlle avant de se déverser dans le caniveau dehors. On est vraiment tout près, on aurait dû en sentir les effets. Ah tiens.

Numéro Deux. – Quoi ?

Numéro Un. – Regarde le plan. Ces lignes, ce sont les canalisations. Nous nous trouvons à cet emplacement. Tu vois cette ligne, là, qui arrive directement jusqu'Ici, très précisément ? Tu as vu d'où elle provient ?

Numéro Deux. – De loin. C'est pas les terrains de sport, là-bas ?

Numéro Un. – Presque. Les chiottes de l'enfer.

Numéro Deux. – Bordel de merde. Tu veux dire que le schmoïlle, ça nous vient de là ?

Numéro Un. – Aide-moi.

Numéro Deux. – À quoi faire ?

Numéro Un. – Il y a une valve ici. Aide-moi à la tourner.

Numéro Deux. – Ce grand machin ? C'est tout rouillé ! On va se chopper le tétatruc.

Numéro Un. – Il n'y a pas de grandes avancées sans petits sacrifices.

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – Bon, on est au max, là, on peut pas tourner plus. Ça va faire quoi ?

Numéro Un. – Je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être rien. Peut-être tout.

Numéro Deux. – Et maintenant ?

Numéro Un. – Maintenant, on remonte. On remonte et on attend. On attend et on observe.

Numéro Deux. – Bordel de merde.

IRIS

Numéro Trois. – C'est trop des nazes.

Je regarde les deux ombres qui s'éloignent et s'étiolent dans le tunnel, mais Bidule et moi, nous sommes plus ombres encore.

– Les nazes avaient une lampe et un plan.

Le noir des sous-sols nous colle à la peau. Un noir nauséabond. Je veux remonter à la surface ; je veux de l'air, et de la lumière, et du béton ; je veux une main à laquelle me tenir. Bidule garde toujours les siennes dans ses poches.

Numéro Trois. – Pas besoin de ces conneries pour voir. Juste des yeux. Alors sers-t'en. Et boucle-la.

Toujours la même rengaine. J'y ai droit chaque nuit, quand il me force à éteindre la lumière de notre planque, chaque week-end, quand il m'enferme dans les armoires des vestiaires – sers-toi de tes yeux ! – et moi de hurler, pas par pététoche, non, par principe, car ma voix, quand je peux plus rien voir de moi, c'est ma dernière preuve d'existence Ici.

Cette fois, je me tais. J'ouvre les yeux en grand, parce qu'on est descendus dans les sous-sols exprès, parce que Bidule m'a entraînée pour ça, même s'il m'a pas encore dit pourquoi. Je suis pas sûre de l'aimer, mais je me fie à lui. Il est invisible depuis longtemps.

Une chose qu'il va falloir regarder, hein ?

Je regarde, donc. Je regarde l'obscurité. Et derrière elle, je regarde encore plus d'obscurité. Je regarde les odeurs sales. Je regarde les bruits mouillés. Je regarde, et je me tais, et enfin, je vois. Je vois Bidule à côté de moi. Je vois sa cicatrice sur la lèvre, l'ironie en coin. Je vois même ses mains au-dedans des poches, je vois la peau fondue et grumeleuse de ses doigts, les ongles tombés qui ont jamais repoussé, je vois la boîte de chimie, le mélange de trop, l'accident débile. Je vois son passé ?

Je vois ses yeux qui voient mes yeux.

Numéro Trois. – C'est bon. T'es prête.

– À quoi ?

Numéro Trois. – Au futur.

Je le suis. Un tunnel après l'autre, des tonnes de ténèbres. On marche longtemps. Tout ce vide, sous le collègue, tout ce rien... je trouve ça curieusement consolant.

Numéro Trois. – On y est.

Une impasse. Bas-fond et fin fond du bahut. Je pige pas. Je plisse les paupières. Non, pas comme ça. Juste voir. Je relâche tous les muscles de mon visage, de mon corps. Face au mur, je m'efface.

Des mots jaillissent, en gros tags fluo.

Disparition.

Assassinat.

Révolution.

Naissance.

Les mêmes mots, tagués et retagués, débordent au-delà des limites réelles du mur.

Disparition. Assassinat. Révolution. Naissance. Disparition.
Assassinat. Révolution. Naissance. Disparition. Assassinat.
Révolution. Naissance. Disparition. Assassinat. Révolution. Naissance.
Disparition. Assassinat. Révolution. Naissance.

Et je pige.

– C'est une boucle. Une saloperie de boucle.

Numéro Trois. – La disparition et l'assassinat, on est bon. La

révolution et la naissance, c'est pour bientôt. Si tout roule, le cycle sera complet avant les grandes vacances. C'est pas chaque année qu'on fait un foutu sans-faute.

Il s'allume une clope – recette maison : Bidule se les roule avec des cochonneries, chapardées au labo de chimie, qui lui pètent à la gueule une fois sur deux. Le briquet fait une brève bulle de brillance entre nous.

– Et après ? je demande. Si les quatre prédictions se réalisent cette année ? Il se passe quoi ?

Numéro Trois. – Une fin du monde. Et pis, hop, c'est reparti pour un tour. Jusqu'à la fin du monde suivante. Et cetera, et cetera.

– T'en as vu beaucoup, toi, des fins du monde ?

Numéro Trois. – Zéro. Mais je connais quelqu'un qu'en a vécu une. Paraît que c'était pas jojo.

J'ai la tremblote. *Disparition*. Je touche le tag devant moi. Il est plus fluo que les autres, plus neuf. C'est tout ce que je suis ? Onze lettres parmi des milliers d'autres sur un vieux mur moisi des sous-sols ? Le rôle d'un scénar écrit de longue date ? Combien y en a eu avant moi, avant Bidule, des disparitions ? Combien y en aura après ? Combien de mondes se sont finis Ici avant de recommencer ? Et pourquoi je pense à Émile, d'un coup, à son cul défroqué, à cette façon qu'il a depuis de flirter avec les fenêtres chaque fois que je l'observe en coin ?

Une chose qu'il va falloir regarder.

– Ce quelqu'un, c'est qui ?

Numéro Trois. – Un autre disparu. Bien plus ancien que moi. Théophile.

– L'élève à l'envers ? Il existe pas. Je l'ai jamais vu.

Numéro Trois. – Parce qu'il veut pas l'être. Mais Théophile, il voit tout.

– Bon. S'il existe, je dois le rencontrer.

Numéro Trois. – Pour quoi faire ? Il est d'un chiant.

– Faut que tout ça s'arrête.

Il ricane. Il rit jamais, Bidule : toujours il ricane.

Numéro Trois. – Si t'espères encore, c'est que t'es plus couillonne que t'en as l'air.

Sa clope clignote dans l'obscurité dès qu'il tire dessus. Non, je l'aime pas, et c'est à peine parfois si on se supporte. Souvent, en semaine, on se sépare pendant des heures, chacun hante son p'tit coin de cour et tout ce qu'on chipe de bouffe, de bières et de babioles, on se le partage pas. Mais quand tout le bahut se barre, on revient l'un vers l'autre. J'ai besoin de son regard comme lui a besoin du mien.

– L'autre jour, ma mère est venue Ici...

Numéro Trois. – Pour ta frangine. Pour Ingrid.

– Pour moi. On disparaît pas totalement. On laisse des traces. Et ce que cette prof a dit après...

Numéro Trois. – À personne.

– À moi. *Une chose qui n'a pas été vraiment vue. Une chose qu'il va falloir regarder.* C'est ce que je vais faire. Tu disais que Théophile, il voit tout, hein ? Arrange-nous un rendez-vous.

Le mégot tombe, traînée rouge dans le noir.

Numéro Trois. – Tu fais chier. Je t'ai montré le futur, Iris, ça te suffit pas ? Qu'est-ce qu'y te faut de plus ?

– Réapparaître.

PIERRE

Le conservatoire d'à côté. Première fois que j'y mets les pieds. De la pelouse partout dehors, du parquet partout dedans. De la musique dans chaque coin. Des accords aux claviers, des couacs de clarinette, des cordes ici, des cuivres là, des chants qui vont crescendo et qui soudain se cassent : un boucan bizarrement beau.

Je suis moite. Ma mallette glisse dans ma main. Je monte un escalier ; en parquet aussi, l'escalier. On dirait la villa de mes vieux. Je me sens pas à ma place.

Devant moi, Vincent ouvre la voie. Pas un pli à son pantalon, une nuque rasée à la règle, souple et épais, il marche plus, lui, non : il nage. Son vrai Ici à lui.

Il me signale une porte en souriant. J'entre.

Des têtes pivotent vers moi. Des très jeunes et des moins jeunes ; aucune de mon âge. Pas nombreuses, les têtes, une dizaine, mais déjà trop pour moi. Je préfère les dos. Le prof est pas encore là. Je m'installe direct au fond. Ils se tournent tous vers moi sans un mot, l'air de se demander c'est qui ce gus. Sont tous sapés comme Vincent.

Ça ressemble à une classe sans l'être tout à fait. Y a des portées prédessinées sur le tableau, un piano à la place du bureau du prof, une odeur de bois ciré et surtout, surtout, une seule table

par élève. Pas de tandem. Pas d'impair, donc.

Cet endroit, ça n'a rien d'un autre Ici. C'est un *ailleurs*. Je suis trop tellement pas à ma place.

Vincent me sourit dans le contre-jour d'une fenêtre. Le soleil fait tout briller dans la salle – les bois vernis, les touches du piano, le métal des pupitres – sauf lui.

– Pardon, je suis en retard.

Un p'tit mec referme la porte derrière lui, ouvre toutes les fenêtres, desserre son nœud papillon (un nœud papillon, sérieux) et distribue des feuilles. Un prof qui s'excuse ? Ça aussi, c'est une première.

Il pile un peu en me voyant, puis paraît se rappeler.

– Pierre, c'est ça ? Tu as des notions de solfège ?

Je bafouille une phrase que même moi je sais pas ce que j'essaie de dire. Vincent sourit encore plus ; salopard.

Le p'tit mec me remet une partition. Parfum de photocopieuse. À part ça, rien de familier sur ce papier. On dirait une autre langue.

– Tu nous rejoins un peu tard. Je ne promets pas de te faire attraper le train en marche, mais bon, tes parents ont payé.

Ouais. Ils ont eu l'air vaguement surpris quand je leur ai demandé de m'inscrire au conservatoire. D'habitude, c'est une console ou des chaussures. Ça m'apprendra à jeter des gens dans des puits, tiens.

– Tu n'en auras pas besoin, dit le p'tit mec en me voyant ouvrir ma mallette. Dans ce cours, on travaille le déchiffrage, pas la pratique instrumentale. Observe et écoute. Participe si tu veux.

Le p'tit mec papote et pianote à la fois. Il regarde même pas ses doigts sur le clavier. Il me paraît plus p'tit du tout. Les crayons-gommes tambourinent sur les tables. Les voix s'élèvent. Noire-blanche-triolet-croche-ronde-noire pointée-do-mi bémol-la dièse-clé de sol-clé de fa-clé d'ut.

J'observe. J'écoute. Je participe pas. Je comprends rien.

Vincent sourit ; pas à moi, pour lui. Sa semelle tape sans un

bruit, au rythme du métronome.

Pas de sonnerie au conservatoire. Juste le p'tit mec qui nous balance « à la semaine prochaine ! » et des tas d'exercices à se farcir à la maison. Comme si j'avais pas assez de devoirs, allez.

– Voilà. Je suis venu. J'ai essayé. C'est pas ma came. Tu vas me lâcher, maintenant, OK ?

Je m'étale dans la pelouse ; Vincent s'assoit à côté de moi, tout droit, sa mallette sur les cuisses. Un refrain de fanfare filtre par les fenêtres. Le soleil est déjà en train de se barrer, je suis tenté de faire pareil. J'ai un autre cours dans quinze minutes. Un cours particulier. Le pire du pire pour un impair.

– Bon, je dis. J'y retourne une dernière fois. Une dernière, t'entends ?

Vincent a l'air content. Le con.

Il rejoue les guides dans les couloirs du conservatoire. À travers les portes entrouvertes, des mains pirouettent sur une harpe, les archets vont et viennent, les épaules s'écartent, les cous se gonflent, et toutes ces fesses sur les tabourets, ces colonnes vertébrales qui ont grandi sans dossier, tout est trop droit pour moi ; ou je suis trop tordu pour ça. Aucune règle, que du codifié. C'est comme dans les concerts classiques, là : tout est calculé au poil de cul, applaudissements inclus.

La classe de hautbois est vide. Je poireaute avec Vincent. De plus en plus d'ombres. J'ose pas allumer. J'ose à peine être.

– Ah. L'élève surprise.

La prof arrive avec trois plombs de retard. Elle, elle s'excuse pas. Ses yeux riquiquis sont enfouis sous trois couches de khôl.

– Tu te l'es payé ?

– Euh. Ouais, madame.

Elle ouvre ma mallette, monte mon hautbois. Je me sens dépossédé. Vincent sourit.

– T'as eu tort. Un débutant, ça loue. Acheter, c'est s'engager. T'as la tête de quelqu'un qui regrette déjà.

La prof étale sur une table une série d'anches. En choisit une. La

gratte. L'essaie. La raccorde au hautbois.

– Première leçon, tu souffles là-dedans. Menton rentré. Lèvres pincées. Bouche en cul de poule. Sans gonfler les joues. Respiration ventrale. Cale bien ton pouce en dessous. Plus hauts, les coudes. Et ton dos, là, ça va pas être possible, va falloir vite redresser tout ça. Mais avant : souffle.

Je souffle. Comme j'ai si souvent regardé souffler Vincent, dans notre local de ménage, après les cours, avant le portail, dix minutes où je me perdais à travers lui. Je souffle. Je me vide les poumons, que je savais pas qu'ils étaient pleins à ce point. Si comprimés aussi. Je souffle. Comme si tout ce temps j'étais en apnée, des années sans respirer, une vie entière sans air. Je souffle. Quelque chose derrière se redresse, mon dos est douloureux. Je ressuscite mon premier cri. J'arrête de souffler. J'ai pris dix centimètres.

Les yeux de la prof se sont amplifiés.

– C'était... pas si mal. Mieux que ça, même. T'as un de ces coffres.

Vincent sourit. Et moi, même si je le veux pas, même si j'ai pas le droit de le vouloir, je souris aussi.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux et l'assassin de votre élève, madame.

GUY

Les secondes se succèdent. Pas un de ces modèles tic-tac avec les aiguilles, ma montre à moi, que je m'embrouille toujours dans l'heure, non : un cadran bien carré, des chiffres affichés en gros et gras.

J'attends. Ça a sonné. Faut le temps qu'ils bourlinguent jusqu'au quatrième, qu'ils se bousculent, se bisoutent, se blablatent, se baratinent, se bâfrent de bonbecs et de beuh. Que chaque Haut épluche chaque Bas : devoir de biochimie, antisèches et – pour ceux à qui la collecte suffit pas – argent de poche. Bref, que toutes les p'tites affaires soient faites avant que le prof débarque.

Doivent être assis maintenant. Le prince aussi.

À mon tour.

Je décolle de mon coin de couloir, entre l'issue de secours et le placard des balais-serpillières. J'entre en classe. Tout le monde qu'il se tait d'un coup, puis tout le monde qu'il se reparle, mais en plus fort qu'avant. Je baisse la tête. Je voudrais me la rentrer tout au-dedans.

Je trace entre les tables.

C'est quasi comme avant. Les Hauts à côté de leurs Bas. Le prince, qu'est resté prince, se la trône en solo au milieu, emmerdé par personne, servi par tous. Et Sofie. Sofie à sa place,

rangée de droite, près de la fenêtre, Sofie dans le soleil du matin, en jean et baskets sous sa robe, Sofie qui me regarde, la seule à me regarder, en fait, avec des yeux tellement si ouverts, Sofie, que ses cils s'accrochent à son sourcil.

Elle a recommencé. Elle a remis ma chaise à côté d'elle. Rah, là, là. Elle pige tout, Sofie, sauf ce qu'elle veut pas piger.

Je sens ses yeux sur moi, pendant que je re-re-reprends ma chaise en louchant bien lâchement sur mes chaussures et que je me la traîne jusqu'au fond de la classe, loin derrière les dernières tables, là où plus personne aura à faire semblant de pas me voir, à part Sofie qui se dévisse la tête, qui me scrute pas discrétos, et qui me pose en silence une question que j'ai pas la réponse.

Je m'assois. Je m'assieds ? Je m'asseye ? Saloperie, comment qu'on le dit ce verbe ?

En tout cas, j'attends. Dos au mur. Le prof soupire quand il arrive et me voit là, mais il dit rien, ils disent jamais rien, les profs, pas en présence du prince. Il fait l'appel. Je lève une moitié de main quand c'est mon nom et que toute la classe tousse en même temps. Le prof commence son cours et puis voilà, c'est parti pour une nouvelle journée le cul sur ma chaise, le nez sur ma montre et les yeux de Sofie sur moi.

Ceux d'Ariane, des autres, ils sont très, très loin.

Mon nom a été barré. Un grand coup de craie au tableau du couloir. Depuis le jugement, j'suis plus un Haut, j'suis pas un Bas, j'suis pas devenu prince à la place du prince, j'suis même pas à peu près un impair. J'suis rien.

J'ai pas seulement perdu la face. J'ai perdu tout le reste aussi.

Ça repose. Faire semblant d'être quelqu'un, c'est d'un claquant, alors arrête avec tes yeux, Sofie, steuplé.

Aux récrés aussi, j'attends sur ma chaise. Le prince se lève en premier, les autres le suivent sans le regarder. Et Sofie se fait tout à contresens.

Elle se plante devant moi.

– Pourquoi tu ne viens pas te rasseoir à ta place ?

- J’y suis, à ma place.
- Tu es là où tu choisis d’être.

Quelques traînards regardent Sofie de travers. Elle a toujours dérangé et elle dérange de pire en pire. Mon nom à moi est barré sur le tableau : pas le sien. Une Basse sans Haut, une Basse qu’a chialé devant toute la classe, une Basse avec laquelle le prince s’est failli apparier, même s’il s’intéresse plus trop à Sofie depuis le jugement, bref, une Basse pareille, qui vous rentre rien dans les p’tites cases, ça la fout mal au bout d’un moment. Est-ce que ça se collecte seulement, une Basse comme ça ?

Plus mon problème. Plus ma Basse ; plus son Haut.

- Tu dois pas me parler. J’ai été rayé.

– Guy.

Si pleine, sa voix. Si pleins, ses yeux. Si pleine, tout entière, dans ses baskets. Sofie est tellement présente, quand elle me prononce, que c’est à peine supportable. Je m’en sens que plus absent.

- Tu sais où me trouver.

Elle s’en va. À la bibli, comme d’hab. Ouais, ouais, Sofie, je sais où te trouver. C’est moi que je sais plus où me chercher.

Enfin seul. Un corps vide dans une salle vide. Une chose sur une chaise.

Je sors ma bouffe du sac, histoire de me remplir un peu. Je défais l’alu. Pain de mie, un reste de jambon, du fromage qui pue. Je fréquente plus la cantine ; je tape dans le frigo de mes parents. Ils disent plus rien, mes parents, depuis le jugement. Z’ont rien dit quand j’ai prétendu que les coquards, c’était la faute aux escaliers. Z’ont rien dit non plus quand mes notes ont refait la dégringolade. Je crois qu’ils en ont leur claque, en fait.

J’attends. Va falloir beaucoup, beaucoup de secondes avant que la classe se revienne de la cantine.

- T’es d’un décevant.

Je me fige sur ma montre. La voix du prince. Il est là, dans la classe, seul avec moi. Il s’approche avec ses bagues et son bling-

bling. Je le regarde p'têt pas en face, mais vache, ce que je l'entends. Notre dernier tête-à-tête m'a coûté bonbon.

Du coin de l'œil, je le devine qui attrape la chaise de Didier, un Haut de la rangée du fond. Je crois d'abord qu'il va me la fracasser sur la tête. Au lieu de quoi, il s'assoit (s'assied ? s'asseye ? saloperie !). Pile face à ma chaise à moi.

Ça devient dur de pas le regarder. Je fixe ses mains sur ses genoux. Il a une peau hyper pure. Pas un poil.

– À ton avis, dugland. Le marché que je t'ai proposé. Pourquoi je t'ai choisi, toi ?

– T'auras pas Sofie.

Ça m'est sorti tout seul. Direct des tripes.

– Personne peut l'avoir, j'ajoute.

Pas même moi. Surtout pas moi. Sofie, c'est une... comment qu'on dit déjà ? une *insaisissable*, même que je suis sûr que ce mot-là, je le connaissais pas avant de connaître Sofie ; comme quoi, elle m'a p'têt appris à écouter en vrai.

Le prince rit d'un rire qui rigole pas.

– Je t'ai choisi parce que t'es un minable. Parce que je m'emmerde. Parce que je voulais me marrer. Sauf que t'as rien de marrant, t'es juste minable.

Là, ça me fait comme un flash.

– Ta place. Tu t'es jamais envisagé de me la refiler.

Le prince s'arrache de la chaise qu'il a piquée à Didier et crache dessus.

– Ma place, elle est partout. La tienne, tu l'as perdue. Alors, reste bien au fond, dugland. Interdiction de t'asseoir à ta vieille place d'avant. Si un jour t'es tenté de t'y remettre, à côté de ton ex-Basse, je claques des doigts et t'es mort. Je te fais saigner comme jamais t'as saigné. Et là, oui, là, peut-être que ce sera marrant.

Je regarde le mollard, pendant que le prince se casse. Mort, hein ? Je le suis déjà un peu, non ?

À la sortie des cours, mon père est là, dans son taxi, comme

d'hab. Ma mère aussi, sur le siège passager, mais ça, c'est pas comme d'hab. Je me claque vite la portière. Démarrage. Je m'écarte des vitres pour pas être vu de Sofie, que je m'évite autant que je peux, des couloirs aux trottoirs ; et encore plus depuis la p'tite parlote du prince à midi. Je rase pas les murs, à ce stade, je m'écorche dessus.

– On va où ?

Changement d'itinéraire. Mon père nous ramène pas au bercail.

– Tu verras quand on y sera, fait ma mère.

Elle nous a sorti ses boucles d'oreille et sa robe du dimanche. Merde. Trop longtemps qu'ils disent rien, mes parents. Gros interrogatoire en vue. Ou pire : visite à la conseillère d'orientation. Encore.

Mon père nous gare sur un parking, on rentre dans une pizzeria, ma mère me tend le menu.

– Prends-toi ce que tu veux.

Ça pue le piège. Je tombe dedans, évidemment. Je me commande ma pizza préférée, taille géante. Des jours à sous-bouffer des restes : je vais la payer cher, cette pizza, un reproche par bouchée, mais j'en laisse pas une croûte.

J'attends.

Les chiffres s'enchaînent sur ma montre. Mes parents mâchouillent leurs lasagnes en silence. Pas de questions, juste une p'tite remarque pour dire que, hein, ça nous change des surgelés. Mon père se fend même d'une blagounette. Ma mère pouffe – « t'es con » – et m'essuie la sauce sur le menton avec sa serviette, après l'avoir mouillée dans son verre. Quand j'étais gosse, on se faisait un resto comme ça chaque fois qu'on fêtait quelque chose. Qu'est-ce qu'on fête, là, franchement ? Y a rien à fêter. Toutes mes félicitations, monsieur, madame, votre fils est un minable. La face qu'il a perdue, il la retrouvera jamais. Et sa place tout pareil.

J'attends. J'espère presque.

On rentre. Mon père met la radio dans la voiture, ma mère

monte le volume. À l'appart, toujours pas de questions. Ils allument la télé, même que j'ai droit de regarder avec eux. Ils parlent pas de mes notes, de mes devoirs, de mon avenir. Ils parlent pas. Mais quand je lâche un « bonne nuit » du bout du bout de la bouche, ma mère a un geste étrange, comme pour me retenir encore un peu à côté d'eux, sur le canapé.

Sa main retombe sur celle de mon père, et ils me disent :

– À demain.

Je me couche. Je pense à tous les reproches qu'ils m'ont pas faits. Je pense à ma chaise où que j'attendrai un futur qui viendra jamais. Je pense aux mots que Sofie m'a dits une fois, qu'elle aurait jamais dû me dire et qu'elle me dira plus jamais. Que j'ai failli entendre ce soir. Que je mérite pas. Je pense à tout ça et je fais ce que je ferai jamais devant personne, juré, craché. Je chiale.

MADELEINE

– Sortez vos gouaches, prenez votre cercle chromatique. Des pinceaux plats uniquement. Aujourd’hui, vous allez donner naissance à une ville. C’est comment, les immeubles, dans une ville ? C’est inégal. Ça se superpose, ça rivalise. Pensez-y. De la silhouette ! Jouez sur les dimensions, sur les textures et surtout, sur les couleurs. Je veux de tout : primaires, secondaires, analogues, complémentaires, chaudes, froides. Mettez du printemps, du crépuscule, du sociétal dans votre ville ! Et on se dépêche, allez, allez, vous serez notés à la fin de l’heure.

Dans la classe, ça s’indigne haut et fort, mais ça ne se dépêche pas. Je presse furieusement les tubes sur ma palette : de la peinture professionnelle, payée sur les petites économies de pépé, que je gaspille non sans une mauvaise satisfaction. Je trempe mon pinceau, trace des lignes tremblantes, brutales, pleines de grumeaux ; je froisse ma feuille et je recommence. Encore. Et encore. Et encore.

Je ne donne naissance à rien.

À côté de moi, la ville de Louise est déjà spectaculaire. Son ventre aussi. Certes, je ne suis pas experte en la matière, la biologie n’étant pas ma préférée, mais il me semble tout de même qu’elle brûle les étapes. Après, voilà, c’est Louise. Elle faisait de la lecture silencieuse quand je peinais à déchiffrer

l'alphabet, alors neuf mois, allons donc, trop long pour elle. La prof penche un sourire appréciateur par-dessus son épaule – si molle d'ennui, l'épaule de Louise ! – et la félicite : pour sa ville, pas pour son ventre. Personne ne fait allusion au ventre de Louise. Dénî collectif de grossesse.

Je ne dénie pas, moi. Je renie. Je renie Louise, je renie son miracle miniature qui croît dans ses saintes entrailles et par-dessus tout, je renie la Voix. J'ai jeté la plume dans les toilettes. Je ne décroche plus le téléphone à la maison, et tant pis si ça fait courir mémé depuis le jardin. Je me prends des bulles en participation orale. Je ne discute plus de rien avec personne, sans exception, et Louise n'en sera certainement pas une.

Je suis fermement décidée à la boucler jusqu'à la fin du monde. Au minimum.

– Il vous reste dix minutes. N'oubliez pas le temps de séchage.

Je contemple la cacophonie de peinture sur mon coin de table. Je m'en suis mis plein les doigts ; le papier est resté blanc. Je ne supporte plus les couleurs. Elles sont loin, mes rosaces. Je conchie l'arc-en-ciel.

Ça me prend sans prévenir.

Je pique un crayon dans la trousse de Louise, et pas n'importe lequel : son 2B. Je propulse la mine sur ma feuille, à droite, à gauche, en bas, en haut, surtout pas de lignes droites, je gratte du graphite, je dégraisse, je dégorge par le dessin toute la matière que mon corps ne sécrète plus, excréments, menstruations, tout ce que j'ai cessé de ressentir à la surface et en dessous, les démangeaisons, le douloureux, le délectable. À plat, l'excorporalité !

– Ça va sonner, nettoyez les pinceaux et posez vos villes sur mon bureau. Mais ? Ce n'est pas l'exercice demandé, Madeleine ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je me pose la même question. Je dois admettre que, moi la première, je suis un peu dépassée par ce que j'ai répandu sur le papier. C'est hideusement beau. Superbement laid.

La prof prend mon dessin.

– C'est... c'est...

Le visage de la prof se disloque. Sa mâchoire se contracte, ses lèvres tremblent et il se forme une pellicule humide sur ses yeux exorbités.

– C'est de l'art.

Les épaules de Louise ne sont plus molles du tout. Sa bouche, où s'est coincée une mèche de son carré, vient de se durcir. Elle plante là sa peinture, ses pinceaux, la prof, et quitte la classe en claquant la porte. J'ai cru un instant qu'elle allait la défoncer de son ventre. Tout le monde s'esclaffe.

Je devrais me sentir victorieuse. Je ne le suis pas. Ce dessin n'est pas de moi. C'est la Voix : Ça a trouvé une autre échappatoire.

Des semaines de mutisme pour des prunes.

J'arrache le dessin des mains de la prof, encore subjuguée, et je me tire à mon tour. Sonnerie. Je me mélange aux flots d'élèves qui se déversent dans les couloirs. Je suis hors de moi. J'ai envie de hurler, mais non, non, non, je n'en ferai rien, ce serait la Voix, encore la Voix, qui crierait à travers moi, à grandes majuscules.

J'essaie de déchirer le dessin, de le froisser, de le jeter.

Ça m'en empêche.

Louise sort des toilettes du troisième en s'essuyant le menton, comme si elle avait vomi. Je tourne les talons, dévale un escalier après l'autre. C'est soit elle, soit moi ; il ne peut pas y avoir deux Choies Ici. Je cherche, tout en sachant qu'il n'existe pas, un endroit où je pourrais me soustraire à la vigilance de Ça.

Au détour d'un couloir, un élève me rentre dedans. Il pèse tellement rien que c'est lui qui finit à mes pieds. Je le reconnais : le petit pervers du premier. Il ne demande pas pardon. Moi non plus. Il fait plus pitié que peur, mais surtout, il me répugne. Peut-être parce qu'il ne se relève pas ; qu'il ne veut pas se relever. Il a le regard rampant, des yeux qui frottent le sol. Même par terre, ses mains se cramponnent aux bretelles d'un cartable qu'il a probablement conservé depuis l'école primaire.

Je sens la Voix monter en moi, spécialement pour lui. J'ignore ce que Ça veut lui dire et je ne veux pas le savoir. Je suis déjà loin. Je me réfugie dans ce que notre établissement a la prétention d'appeler « la bibliothèque ».

Je voulais la paix. Raté. Une lectrice s'arrache à sa lecture avec un tel élan, puis se rassoit avec un tel ralenti, que je devine qu'elle attend – depuis longtemps sans doute – une personne qui n'est pas moi.

Elle ne paraît pas déçue pour autant.

– Tu es la gourou de la salle n° 1.

– Ça m'étonne qu'il y ait encore quelqu'un pour s'en souvenir.

J'ai brisé mon vœu de silence. Le regard de cette fille, plus encore que l'impressionnant sourcil qui le surplombe, me perturbe. Elle n'est pas de mon étage ; probablement du quatrième.

– Débarrasse-moi vite de ça.

La fille examine le dessin que je lui tends. Ses paupières se plissent. Son regard se fait plus aigu encore.

– Je ne te demande pas ce que tu en penses. Juste de le jeter.

Ma voix vibre, rauque et rageuse, mais pour l'instant, c'est toujours la mienne. La fille se saisit du dessin. L'intensité de sa concentration me met au supplice.

– Tu vas le jeter, oui ou merde ?

– Non merci.

Il y a, dans ce refus, une acceptation que je ne comprends pas. La fille écarte la chaise à côté de la sienne ; je m'y écroule.

– Désolée.

Je n'avais pourtant pas l'intention de m'excuser. Je repense au petit pervers du premier que j'ai laissé sur le carreau. Quitte à être une méchanceté, autant l'assumer, n'est-ce pas ? Pas étonnant que mes propres grands-parents me craignent.

C'est cette fille. Par-dessous sa pilosité et sa politesse, je la sens peinée, mais pas par moi. Pour moi. Et un peu pour elle aussi, je présume.

– Il y a certaines choses qu’il faut faire seul, me dit-elle.

Elle referme le dictionnaire qu’elle était en train de consulter quand je l’ai interrompue.

– Parfois, je prends une page au hasard. Ce qui m’intéresse le plus, ce sont les mots que je ne trouve pas.

Nous regardons mon dessin à deux, sur la table de la bibliothèque, entre nous.

Je soupire.

– Ma prof prétend que c’est de l’art. C’est la première fois qu’on me le dit. Des années que je m’applique à ne jamais déborder, à tracer droit. Dix minutes de gribouillage et voilà. Ça, cette chose : c’est en moi, mais ce n’est pas moi.

– Comme un cancer ?

J’acquiesce, saisie. Exactement comme un cancer.

La fille se plonge et se perd dans ses pensées, comme si elle était personnellement impliquée. Elle ne réagit pas à la sonnerie de la reprise des cours. Son pouce et son index tirent sur sa lèvre inférieure.

– Ce n’est pas toi et c’est toi. Ça sera toujours un peu toi sans être totalement moi. De toute façon, « ça », « toi » et « moi », c’est un peu pareil au fond, non ?

Je ne sais pas si ce sont ses mots, ceux qu’elle a trouvés ou ceux qu’elle ne trouvera jamais, ni dans un dictionnaire, ni nulle part ailleurs, peu importe, mais elle m’a déclenché quelque chose. Remous intérieur. Je croise les mains sur mon ventre. J’ai mal. J’ai mal ?

– Je t’accompagne à l’infirmierie ? s’inquiète la fille.

J’ai mal et je ris.

– Plutôt aux toilettes. Je sais que tu ne me connais pas, que je ne te connais pas, mais... tu pourrais me dépanner d’un tampon ?

IRIS

La salle de perm est vide. Le bahut aussi. Juste Bidule et moi ; autant dire que ça compte pas. Fait nuit aux fenêtres, des fenêtres qui nous reflètent pas. Les néons clignotent. Des heures qu'on poireaute.

Je commence à me faire une raison.

– Théophile existe pas.

Numéro Trois. – Je t'avais prévenue. Il voit tout, mais il veut pas être vu.

Bidule saute d'une table à l'autre, mains dans les poches. Ses pieds produisent des coups de tonnerre dans la salle de perm, et sans doute bien au-delà, mais bon, hein, pas comme si on nous entendait d'habitude.

J'ai les fesses engourdies à force d'être assise. Je décolle les écailles de peinture sur le mur près de moi. Les néons jettent l'ombre de ma chaise, mais pas la mienne. J'aimais déjà pas la perm quand j'étais visible. D'après Bidule, c'est la planque préférée de Théophile. Les rares fois où il l'a rencontré, en tout cas, c'était là. Et jamais en journée.

– Il voit tout.

Numéro Trois. – Ouaip.

– Il nous voit, nous.

Numéro Trois. – Ouaip.

– En train de l’attendre.

Numéro Trois. – Ouaip.

– Tous les soirs.

Numéro Trois. – Ouaip.

– Quel connard.

Bidule se loupe entre deux tables. S’il se pète un os, on est bien, tiens. Les téléphones d’Ici, je les ai tous tentés. Composer un numéro, ça, aucun souci, mais quand mon beau-père ou ma mère ou ma frangine décrochent, chaque fois ça coupe. J’ai fait quatre-vingt-trois fois la maison, dix-huit fois la police et vingt-sept fois les urgences. Ça coupe. Chaque fois. C’est comme avec les miroirs, comme avec les néons : un refus général de reconnaître ma réalité. Donc bon, voilà, si on se casse quoi que ce soit, on est dans le caca bien profond.

Bidule ramasse la demi-clope qui est tombée avec lui.

Numéro Trois. – C’est p’têt pas Théophile, le problème. C’est p’têt toi. T’es p’têt pas aussi prête que je pensais.

– J’ai réussi à le voir, là, ton mur au sous-sol. J’ai vu le futur. Un peu de ton passé aussi.

Bidule s’accroupit devant ma chaise, sans se sortir les mains des poches. Il porte comme moi des fringues volées aux élèves, soit trop grandes, soit trop étroites, jamais assorties. On a la même coupe foirée aux ciseaux. Et la même odeur : le savon citron des W-C.

Numéro Trois. – La physique quantique, ça te parle ?

– Non.

Numéro Trois. – C’était notre grand truc, à nous, au Club Ultra-Secret. L’effet de l’observateur. En très gros, c’est parce qu’on regarde que tout ce qui existe est là. Eh ben, Théophile, c’est pareil. Faut que tu le regardes avec moi, et que tu regardes vraiment. Sinon ça sert à rien.

Je serre les paupières sans les fermer tout à fait. J’observe, donc. L’absence de mon ombre sur les murs. Le nez reniflant de Bidule. Le frisson des néons. Les bruits de la ville derrière les vitres, les

klaxons du soir, l'errance des ambulances. Le silence des étoiles.

Je lève le voile. Calibre mon regard. Je peux presque tout voir. En deux dimensions, en trois, en quatre... La cicatrice sur la lèvre de Bidule se démultiplie à l'infini. Pareil pour la perm. Elle se remplit et se désemplit, les élèves vont et viennent, les jours font marche arrière. Derrière le corps accroupi de Bidule, c'est le mouvement perpétuel. Son visage, levé fidèlement vers moi, me défie.

Numéro Trois. – T'y es presque.

Tout se fige. C'est à nouveau la nuit, c'est à nouveau une salle vide, c'est à nouveau nous.

Juste Bidule et moi.

Et Théophile.

Il se tient en plein milieu de la perm, à ceci près qu'il a les deux pieds plantés au plafond. Il a une dégaine foutrement ringarde, mais il est surtout foutrement à l'envers. Le truc, c'est qu'il m'est aussi foutrement familier. Comme si je l'avais déjà croisé Ici, version pieds au plancher.

Il sourit. D'un vrai sourire, pas le genre torsion ironique à la Bidule. Un sourire qui s'ouvre sur un :

– Yo.

On dirait qu'il est pas vraiment là. Encore moins là que Bidule et moi. Je dois me grouiller. Je grimpe sur une table pour lui faire face, lui tête en bas, moi tête en haut. On est comme les figures d'un jeu de cartes.

– Paraît que tu vois tout.

– Peut-être bien. Pourquoi ?

Toute douce, la voix de Théophile. Des manières en coton. Un sourire comme du sirop. Pas besoin de lui demander ce qui l'a invisibilisé. Devait pas être le beuglard qui bouscule du muscle.

– Parce qu'il y a quelque chose que je dois voir. Sauf que je sais pas comment.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi tu dois le voir ?

– Pour redevenir visible.

– Pourquoi ?

Numéro Trois. – Je t’avais dit qu’il était chiant.

Je le trouve surtout chieur. Peut-être un doux, Théophile, mais son regard est brutal. Les néons émettent une lumière vibrante autour de nous. La table tremble sous mes semelles ; tout est toujours bancal Ici. Moi incluse. Les fenêtres me reflètent pas, mais elles reflètent un peu trop Émile. Rien qu’aujourd’hui, il est monté au dernier étage du bahut, alors que c’est interdit, et il est resté vingt minutes là-haut, le front contre une vitre, à regarder la récré des autres.

– Pour empêcher un p’tit con de faire le plongeon.

Le sourire à l’envers de Théophile s’accroît.

– Pourquoi pour lui ? Pourquoi pas pour toi ?

Je suis à un poil de péter un plomb, puis je me pique aux yeux perçants de Théophile – j’ai déjà vu ces yeux-là, mais où ? quand ? – et je pige ses pourquoi. Quitte à être invisible, autant jouer la transparence à fond.

– Parce que c’est lié. Parce que c’est ça que je dois voir.

Théophile lève – baisse – un bras vers moi. Une main tendue. Comme ça, gratis, d’un inconnu à une inconnue.

– À un moment, Iris, tu devras faire un choix. On ne peut pas être spectateur et acteur en même temps. Moi, j’ai choisi.

– D’être spectateur ?

– Non.

La main de Théophile se referme sur la mienne. Il rit.

– D’être actrice.

Pas le temps de capter sa réponse. Je me sens tirée vers le haut, entraînée hors de mon corps et enterrée tout au fond à la fois. Il n’y a plus de main, plus de Théophile, plus de Bidule, plus de perm.

Par contre, il y a deux moi. La moi de maintenant qui mate la moi d’avant. Nous sommes dans les toilettes. Émile est là aussi. Il

se lave les mains au lavabo. Je regarde mon ancienne moi qui regarde le dos d'Émile. Je regarde mon propre dégoût.

J'écoute notre conversation.

– Je vais pas faire le guet chez les filles toute l'année.

– Ils me laissent pas... Dans les toilettes. Y a qu'avec toi que je peux... On pourrait manger ensemble, à la cantine ?

– On peut pas. On est pas dans la même classe.

– Mais on est toujours dans la même cour. Ça compte, la cour. Tu te rappelles comme on jouait dans notre cour d'avant ?

– On joue pas dans cette cour-là. On verra.

Je dévisage l'ancienne moi, trop occupée à vérifier son image dans la glace pour surveiller le couloir. Les filles approchent ; le destin d'Émile aussi. Si moche, cette moi-là. Tu m'étonnes que les miroirs me snobent.

Ça y est. Les autres débarquent. Les autres découvrent. Les autres décrètent.

– Pervers.

J'ai plus envie d'être là, dans ces chiottes, mais je reste. *Une chose qu'il va falloir regarder.* Alors, je regarde. Je regarde l'ancienne moi qui regarde les filles qui regardent Émile qui regarde l'ancienne moi.

– J'ai fait qu'utiliser le cabinet, c'est tout ! Dis-leur que j'ai fait qu'utiliser le cabinet !

Un seul mot aurait suffi. L'ancienne moi ne l'a pas prononcé.

– Ferme la porte, disent les filles.

L'ancienne moi obéit, puis détourne la vue. La moi de maintenant regarde. Ce que les filles font à Émile. Je regarde. Tellement ouverts, mes yeux, qu'ils sèchent dans mes orbites. Je regarde. Je m'interdis de ciller. Je regarde jusqu'à la fin. Peut-être pas celle du monde, mais c'est tout comme.

Voilà. C'est ça, ce que j'ai fait à Émile.

Je tombe de haut ; de loin ; de la table. Bidule me rattrape. Mal : il tombe avec moi. Une chute moins dure que je l'aurais souhaité. De retour dans la perm, dans le présent. Théophile a

disparu du plafond. Les néons m'achèvent les yeux.

Bidule se penche sur moi de toute son ironie.

Numéro Trois. – Alors. Heureuse ?

Je me tourne vers le mur où clignent toutes les ombres de la salle, sauf celle de Bidule. Et sauf la mienne.

Je suis toujours Ici et toujours pas là. Invisible. J'ai échoué.

– Lâche-moi, j'ai la migraine.

OceanofPDF.com

PIERRE

Numéro Un. – Sur une échelle de zéro à dix, zéro correspondant à « Pas du tout d'accord » et dix à « Tout à fait d'accord », as-tu constaté des variations de l'humeur chez tes camarades de classe et/ou chez toi-même depuis le début du dernier trimestre ?

– Euh. Six ? En même temps, avec tous les contrôles...

Numéro Un. – Plutôt d'accord, donc. Toujours sur une échelle de zéro à dix, as-tu constaté que lesdites variations d'humeur se produisaient majoritairement dans l'enceinte de notre établissement ?

– Euh. Huit ? Mais bon, je vois pas tellement les autres après les cou...

Numéro Un. – Plutôt très d'accord, donc. Quel jour de la semaine lesdites variations d'humeur sont-elles les plus constatables ?

– Euh. Non ?

Numéro Un. – Tu dois répondre par un jour de la semaine. Ou plusieurs, c'est à choix multiple.

– Ah. Euh. Le lundi, parce que c'est après le dimanche. Le mardi, parce qu'on a deux fois maths. Le mercredi, parce que c'est demi-journée. Le jeudi, parce que ça devient long. Et le vendredi, parce que c'est avant le samedi.

Numéro Un. – ...

– ...

Numéro Un. – Je ne veux pas influencer ta réponse, mais il n’y aurait pas un jour plus spécial qu’un autre ?

– Euh. Ouais. Peut-être.

Numéro Un. – Le jeudi ?

– Euh. Ouais. Peut-être, le jeudi.

Numéro Un. – Le jeudi après-midi ?

– Tu veux pas influencer ma réponse, là ?

Numéro Un. – Dernière question. Sur une échelle de zéro à dix, as-tu constaté ou t’a-t-on rapporté des problèmes de canalisations dans les toilettes des étages ?

– Ah ben là, zéro. Je suis un impair, j’ai pas accès aux chiottes.

Numéro Un. – Dur.

– On s’y fait.

Numéro Un. – Eh bien, merci pour ta contribution à notre sondage. Il restera anonyme et ne fera l’objet d’aucune exploitation à caractère commercial.

– Euh. OK.

L’élève s’éloigne avec son calepin et aborde deux nénettes occupées à jouer au morpion à coups de blanco sur leur banc. Ben ça. Moi qui croyais que le Club Ultra-Secret avait cessé ses activités. Je creuse mon kiwi à la cuillère, je m’en fous plein le T-shirt. Le soleil tape doux.

– T’en veux ?

Je tends ma cuillère à Vincent, assis avec moi dans notre p’tit coin de cour, à même le goudron. Il bronche pas. C’est vache de le charrier avec ça. Je crois que la bouffe lui manque plus que sa famille.

Reste cinq minutes avant la sonnerie. Ceux de ma classe font joujou avec une moitié de ballon mousse. On s’intéresse pas à moi.

Bon.

J’ouvre ma mallette, visse mon hautbois, sauf le bec. Comme ça l’allume d’un coup, le Vincent !

– Calme ta joie. C'est juste pour les doigts.

Je pianote sur les clés, je fais des gammes muettes. La prof m'a dégoté une partition pour débutant. Elle m'aurait filé des trucoglyphes que ça aurait été pareil. Le solfège, c'est trop pas mon trip : j'me suis dessiné des rangées de ronds rapport à la position des doigts (un rond plein quand je dois boucher une clé, un rond vide sinon) et pis j'ai tout appris par cœur. C'est un peu comme jouer à la console, la course au score en moins.

J'ai vraiment pas le niveau de Vincent. Quand il vous donnait de la note aiguë, lui, il vous l'enroulait dans de la laine et il vous la tenait, sa satanée note, sans chevroter, jusqu'à vous arracher la larmichette. Moi, ça me pète direct entre les doigts. Mais Vincent, voyez, même quand je lâche des canards, il agite la tête. Il parle jamais, mais il fait oui, oui, oui, tout le temps oui. Il a pas sorti une seule fois son engin de sa mallette depuis le puits. Comme s'il pouvait pas. Je pense que ça lui manque encore plus que la bouffe. Mais des fois, comme maintenant, comme Ici, dans notre p'tit coin de cour, il lève son index et redresse mon hautbois, corrige la position de mes mains, appuie entre mes omoplates pour me dévoûter. Il sait pas saisir une cuillère, mais ces contacts-là, je les sens fameusement et ça me flanque du frisson bien où il faut.

Sonnerie.

Je remballe le matos avec, ouais, comme un regret. Quand on est impair, on perd toute impatience. Pourtant, là, je vous jure, j'ai hâte d'être à ce soir ; pouvoir enfin donner du son ; vibrer avec l'instrument ; respirer à travers lui. C'est pas mon hautbois, c'est mon poumon.

Je me mange les baffes de toute la classe, tandis que je regagne ma table au fond du fond. Ils cognent en causant entre eux. J'encaisse en pensant à ma musique.

Le prof débarque avec une interro surprise. À la seconde où il se tourne au tableau pour écrire le sujet, avec des marqueurs qui marquent toujours rien, je me fais caillasser ; des graviers de la

cour ; mes camarades font le plein à chaque récré. J'encaisse ça aussi. Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux, bref, c'est mon truc de trinquer pour les traîtrises de prof.

Sursaut. J'me suis reçu un caillou plus lourd que les autres. Je pisse le sang. Je m'essuie dans mon T-shirt. C'est ma lèvre du dessus. Sur la chaise d'à côté, Vincent ne sourit plus du tout.

Je passe toute l'interro un peu choqué. Pas par le caillou ; par la peur panique qui m'a pris à l'idée de plus pouvoir jouer. Vincent fixe, furax, les vingt-quatre dos devant nous. Je l'ai jamais vu comme ça. Qu'est-ce que ça peut foutre, en fait ? J'ai rien d'un pro. Je donne pas des concerts, moi. Au conservatoire, ils m'ont dispensé d'audition. Personne m'écouterait jamais. À part Vincent.

Fin de l'interro, fin des cours, le prof est parti, je range mes affaires. Ma lèvre est toute croûtée. Ce soir, je m'entraînerai que les doigts, et puis voilà. Je me prends, en sortant de la salle, les mêmes beignes qu'en y entrant. On me fait les poches au passage. Je lutte contre la tentation, toute nouvelle, absurde, de me protéger le visage. Je sens Vincent près de moi comme jamais.

Ma mallette m'échappe des mains. Virevolte jusqu'au plafond. S'écrase contre le tableau. Retombe sur l'estrade.

Marrade générale.

Ah.

Je sais pas qui a fait ça. Aucune importance. Mon front percute un nez. Mon coude un bide. Mon genou des burnes. Vincent cogne avec moi, depuis moi. Les corps se plient sous l'impact de nos coups.

Plus personne pour rire dans la classe. Plus personne pour me frapper non plus. Un silence à faire péter les mouches.

Je ramasse ma mallette. Je me casse sans un mot.

Je suis l'impair, le valet de pique, le pouilleux, mais sans déc, les gars, touchez plus jamais à mon hautbois.

GUY

Ça m'a commencé avec le robinet. N'importe quel couillon aurait capté qu'une eau blanche qui vous tombe comme ça dans le lavabo, ben, c'est pas très normal et ça s'évite de se boire, mais moi, voyez, je suis pas n'importe quel couillon, je suis le *nique plus ultra* du couillon.

J'avais soif et j'ai bu.

J'étais pour vite retourner en classe, vite me remettre sur ma chaise, vite, tout en fond de salle, vite, près des murs, loin des autres, vite, loin du prince, vite, très loin de Sofie, vite, en finir une bonne fois avec cette journée, vite, cette semaine, vite, cette année, vite, je me disais que d'toute façon j'suis foutu, vite, rien qu'un nom barré sur le tableau.

J'ai jamais atteint la porte.

Retour aux chiottes, vite, vite, vite. Ce qui s'est passé dedans, pas besoin d'en faire un dessin, mais ça a cradement duré. Je me suis traîné jusqu'à l'infirmerie, avec un passage express aux chiottes de chaque étage. C'est un peu beaucoup la honte, mais quand la dame m'a flanqué son thermomètre, j'ai tournicoté de l'œil.

Là, trou noir. J'ai atterri chez moi chais pas trop comment.

Depuis, cent fois que je me réveille, cent fois que je me rendors.

Je dégobille, papa nettoie mon lit, maman nettoie mon corps.

Un vrai p'tit bébé. Aux biscottes et à la compote. Et le docteur de se la ramener.

– C'est l'intestin.

Puis :

– C'est la testostérone.

Puis :

– C'est dans la tête.

Je me rendors. Toujours le même rêve délirant. Je prends un couloir qui donne sur un couloir qui donne sur un couloir qui donne sur un couloir.

Je me réveille. Des fois, ça va un p'tit peu mieux. Je m'arrache de ma chambre, m'affale devant la télé tout l'aprèm, attrape faim, bouffe direct dans le frigo.

Mes parents me disent :

– C'est bien, t'es moins patraque. Demain t'y retournes ?

Je me rendors. Encore les couloirs incrustés sous mon crâne.

Je me réveille. Tête première dans les chiottes à quatre heures du mat'.

Saurais pas dire combien j'ai manqué les cours. J'ai arrêté de compter. Ce que je sais, c'est que je viens de me ren-ren-ren-rendormir et cette fois, le couloir de mon rêve donne enfin sur une salle, une vraie de vraie, avec porte et fenêtres siouplaît. Et des tables. Et des élèves, deux par deux. Sauf Sofie, assise seule, qui se retourne sans cesse pour regarder ma chaise vide, au fond. Ma classe. Ce qu'y a de drôle, c'est que je les vois tous de dos, et de face, et de gauche, et de droite ; à la fois, ouais.

Et pas seulement ma classe, en fait. Toutes les classes de tous les étages. À la fois, ouais.

J'suis plus moi. J'suis les murs.

Chaque sonnerie me fait vibrer. Les bruits des baskets, des stylos, des insultes, des rires, des portes, des cahiers, des escaliers, des leçons, des ballons, des capuchons, des sifflets, des briquets, des bécots, des chasses, des assiettes, des plateaux : ça me remplit, du portail jusqu'au gymnase. Les silences aussi. Les règles

surtout, car allez, admettons-le-nous, tout ça, tout ça, au fond, c'est un jeu. Les paires, le prince, les impairs, le principal : encore le jeu. Les modes, les notes : toujours le jeu. Le tableau, oh oui, surtout le tableau, là, rien que des noms écrits à la craie, avec les Hauts toujours en haut, les Bas toujours en bas : le jeu.

L'ex-amie de l'ex-gourou qui nous traîne son énorme ventre de salle en salle ? Le jeu. L'apprenti hautboïste qui s'exerce dans le parking avec son ectoplasme ? Le jeu. Les invisibles qui font les poches et les poubelles en permanence ? Le jeu. Le petit pervers qui se perche aux fenêtres, de plus en plus haut ? Le jeu.

C'est eux, tous, qui font le jeu. Moi, je leur offre la scène.

Et puisqu'ils tiennent tant à jouer, eh bien...

... nous allons rire.

Je me réveille. Pour de bon.

Me souviens pas des masses de mon rêve, mais je me sens comme une chaussette déformée par un pied trop grand. Je suis moi, mais avec des contours p'têt plus souples, p'têt plus amples, comme si que j'avais été squatté par autre chose pendant mon sommeil.

Ça va mieux. Ça va clair.

Un p'tit vent tiède se tape l'incruste dans ma chambre, agite l'abat-jour en papier de ma lampe, fait tourner les pages de l'agenda que je m'en suis jamais servi, se frotte comme un matou à la jambe qui déborde de mon pieu et de mon pyjama, et m'amène toutes les odeurs de l'immeuble. Quel jour qu'on est ?

Le téléphone dringue. Une fois, deux fois. Personne décroche.

Je me lève. L'appart est vide. Mes parents sont partis bosser. Ils ont collé un mot en évidence avec les numéros de tout un tas de docteurs. Et (mal) écrit en dessous : « repose-toi on revient vite ».

Je décroche, mais ça continue de dringuer.

C'est pas le téléphone. C'est l'interphone.

– Ouais ? je fais dans le combiné. C'est pour quoi ?

– Je t'apporte les cours.

Sofie.

C'est drôle. Je devrais me demander comment qu'elle sait où que j'habite, vu qu'on s'est jamais trop fréquentés après le portail, mais je me demande rien. J'suis heureux.

– Sixième étage, je lui dis.

Je l'attends sur le palier. Dans mon vieux pyjama à rayures, ouais. Je dois puer du bec. La voisine me regarde bizarrement en sortant de chez elle pour sa course.

L'ascenseur s'ouvre sur Sofie. Elle serre contre elle un 'tain de paquet de photocops. Y a, dans ses yeux ouverts en grand sur moi, presque durs, ces yeux-là, une énorme question qu'elle me pose pas.

– Entre.

Je lui tiens la porte de l'appart. La voisine, que je suis sûre qu'elle a pris son temps exprès, me regarde encore plus bizarrement. M'en fous. J'suis heureux.

Je remplis deux verres d'eau (en bouteille, hein, j'évite le robinet). Un pour moi me rincer la bouche. Un pour Sofie la recevoir comme il faut.

Elle regarde notre p'tite cuisine avec tellement d'attention que je la découvre avec elle. Le linge qui pendouille entre les volets. La nappe aux motifs ultra-kitsch. Les carreaux qui sont pas pareils d'un mur à l'autre. Le soleil qui tape en plein sur notre frigo et qui ricoche partout dès qu'on l'ouvre.

J'suis heureux.

Sofie s'est assise tout au bord de la chaise de mon père. Elle se cramponne à son paquet de photocops. Pour la première fois, je la trouve timide. Fêlée comme le verre que je viens de lui servir.

– J'ai connu beaucoup d'Ici, qu'elle me lâche enfin. Beaucoup, beaucoup.

– Pour ta santé.

Son sourcil s'envole. Pas souvent qu'elle paraît surprise, Sofie, mais sur ce coup-là, je le suis presque autant qu'elle. Des mois que je me défile, à jamais oser de questions perso, et pourtant, tout ce temps, je l'ai écoutée, Sofie. Sans les oreilles, je l'ai écoutée, et je l'ai entendue.

– À la rentrée, j'étais terrifiée. Seule. Jusqu'à ce que tu me parles.

T'es ma paire. T'es une Basse. Tu fais mes devoirs. Bonjour la conversation.

– Je n'ai pas été honnête avec toi, Guy. Les copies que je te corrigeais. Les conseils que je te donnais. Et lorsque le prince t'a fait croire qu'il te céderait sa place... et après ton refus, quand ton nom a été barré... je prétendais toujours me soucier de toi, de ton avenir. C'était de l'hypocrisie.

Quand elle passe aux aveux, Sofie, elle baisse pas les yeux. Elle vous les enfonce bien profond, assise très droite sur sa chaise (celle de mon père, bon), et ça cille pas une seule fois.

– Je l'ai fait pour moi. Je voulais que tu réussisses ton année. Que tu ailles au lycée. Avec moi. Parce qu'avant toi, Guy, je n'avais jamais eu... tu es mon premier.

Elle dit pas son premier quoi. Pas besoin.

J'suis heureux.

– Je vais redoubler, Sofie. T'iras au lycée sans moi.

Elle fait oui de la tête. Elle le savait déjà en m'apportant tous les cours que j'ai manqués. Ses paupières tremblent, et ses lèvres, et ses épaules, et toutes les photocops qu'elle écrabouille contre sa poitrine. Toutes ses heures à m'attendre à la bibli quand je boudais sur ma chaise. Quel con.

– Mais d'abord, j'ajoute, je vais finir mon année Ici.

Retourner dans le jeu, je pense sans trop savoir pourquoi.

Sofie fait encore oui. Ce qu'elle tremble ! Quel con.

– Je te l'ai dit, Sofie, j'suis pas comme toi. J'irai p'têt jamais au lycée. J'ai pas de... (comment mon père disait, déjà ?) de trajectoire. Et c'est pas grave, tu sais. Je vais déjà apprendre à être bien juste là où je suis. Comme maintenant.

Je réfléchis pas. Je lui attrape la main, à Sofie, et tant pis si tous les photocops font la cascade sur le carrelage de la cuisine.

– Ce que tu m’as dit et que t’aurais jamais dû me dire. Je te le dis aussi.

OceanofPDF.com

LE CLUB ULTRA-SECRET

Numéro Un. – C'est pour aujourd'hui.

Numéro Deux. – Tu disais ça aussi jeudi dernier.

Numéro Un. – Simple erreur de calcul. Le taux de schmoïlle était encore trop bas pour produire des effets à l'échelle du collège. Ce matin, j'ai effectué des prélèvements sur tous les robinets des étages : on a atteint le seuil critique. Je n'ai pas ri, certes, mais j'ai ressenti quelque chose.

Numéro Deux. – C'est vrai que je me suis senti hyper bizarre aussi pendant ma pissette.

Numéro Un. – Quelle heure à ta montre ?

Numéro Deux. – 14 h 11.

Numéro Un. – Bien. Dans dix-sept minutes exactement, une nouvelle arrivée massive de schmoïlle remontera dans toutes les canalisations. Je suggère que nous gardions notre position afin d'observer les événements à distance. Je t'ai pris une paire de jumelles. Et un calepin pour prendre des notes.

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – Quoi ?

Numéro Deux. – Rien. Un truc qui me trotte. Cette valve qu'on a tournée au sous-sol, là... je me demande si c'était une si bonne idée que ça.

Numéro Un. – Une idée n'est jamais ni bonne ni mauvaise.

Numéro Deux. – Ouais, ben, en attendant, une arrivée massive de schmoïlle, ça risque pas de rendre tout le monde un peu fou là-dedans ? Je veux dire, t'arrête pas de répéter qu'on doit trouver une solution à la fin du monde. Mais c'est pas nous qui sommes en train de la provoquer, là, cette foutue fin du monde ?

Numéro Un. – Pour trouver une solution à un problème, il faut déjà que le problème se pose.

Numéro Deux. – Bordel de merde.

Numéro Un. – La science est faite de paradoxes.

Numéro Deux. – La science, je sais pas, mais toi, t'en tiens une couche. File-moi les chips et les jumelles.

OceanofPDF.com

LA REMPLAÇANTE

Je n'aime pas les pieds. Les miens, déjà, parce qu'ils n'ont pas changé d'un orteil, et ce malgré tout le vernis dont je les enduis depuis l'époque où j'étais élève Ici. Ceux des autres, surtout. Les talons qui traînent, les semelles qui s'emmêlent, les jeux de jambes. Les pieds, c'est un territoire. L'espace qu'on s'attribue, celui qu'on s'interdit. Dis-moi comment tu marches, je te dirai qui tu es. C'est sans doute pour ça que je ne prends jamais ni l'ascenseur ni la voiture : pour me réaffirmer sans cesse à moi-même, un pas après l'autre.

Tiens. Comment j'en suis arrivée à penser pieds, moi ?

14 h 13. La cour de récréation est déserte à cette heure-ci. Il y rampe une chaleur lourde. Je me suis installée à l'ombre d'un platane, rescapé du goudron, décapé à coups de canifs, pour profiter de ma pause entre deux classes. Je range les copies que j'étais occupée à corriger ; j'ai perdu le fil.

Pourquoi les pieds ?

Je lève les yeux. Là-haut, une fenêtre est ouverte. Ils sont là. Des pieds nus. Ils pendent au bout de deux jambes maigrettes. Un gosse est assis au bord du vide.

Il m'a vue. Il se lève et rentre. Comme ça.

C'était qui ? J'aurais dû regarder son visage plutôt que ses pieds. Les miens me ramènent à l'intérieur. Il fait encore plus chaud

dedans que dehors. Beaucoup de traînards dans les couloirs : le relâchement de fin d'année. Par-dessus le gargouillis gluant des godasses, ça glousse et ça rigole.

En salle des profs, il flotte une bonne humeur encore plus inhabituelle. Réunion improvisée. Même le principal est venu prendre le café. Je comprends mieux pourquoi il y a si peu d'élèves en classe.

Professeur de Sciences. – Le plus dur, c'est de ne pas s'en mêler. Parfois, je vous jure, ça me démange de mettre un bon coup de boule dans toutes leurs règles à la con.

Principal. – S'ils pouvaient commencer par respecter celles de l'établissement, hein, déjà.

Professeur de Lettres. – C'est comme ça. Il y a des choses que nous ne pouvons pas leur enseigner. Que nous ne devons pas leur enseigner.

Professeur d'Histoire. – C'est un peu humiliant pour nous, mais regardons les choses en face. L'apprentissage, c'est entre les cours que ça se passe.

Professeur de Lettres. – Je ne suis pas d'accord. On sème la graine. On donne des clés. Mais voilà, pour le reste, c'est vrai, on est impuissants.

Principal. – Poil aux dents.

Je contemple leurs pompes propres et pimpantes. Je pense aux pieds pendus dans le vide. *Impuissants...*

Demi-tour. Je monte les marches des escaliers quatre à quatre (deux à deux, bon). À quel étage était ce gosse ? C'est une telle fournaise Ici que toutes les fenêtres ont été ouvertes sans que ça soulève le moindre courant d'air. Je retrouve, dans l'entrebâillement des portes, la même fausse légèreté partout. Des chairs avachies sur des chaises ; du chahut et des sourires chafouins ; les vacances avant l'heure. Ce sont les pieds qui les trahissent. Trépignants. Dans l'attente de quelque chose que je devine, saisie par un sale pressentiment, ne pas être seulement la prochaine sonnerie.

Où est le gosse ?

Je redescends bredouille. Avec ça, j'ai oublié mes copies en salle des profs.

– Ah, ah, dégueu !

Des élèves hilares pataugent dans la flotte, en plein milieu du rez-de-chaussée, quelque part entre la salle de permanence et les toilettes. Un cabinet bouché ? Cette flaque n'était pas là quand j'ai emprunté le couloir plus tôt. Elle est immense. Et blanche.

Je marche dedans, faute de pouvoir la contourner.

En salle des profs, mes collègues ne conversent plus. Ils rient. Des corps saccadés, des faces difformes : ce ne sont plus des gens ; ce sont des dents. Le principal a renversé son café sur sa cravate. Leurs pieds secouants me font horreur.

Je me réfugie dans le secrétariat déserté par le personnel. Je tremble. Je dois composer le numéro quatre fois.

– Tu n'appelles jamais en journée. Qu'est-ce qui se passe ?

Je me cramponne au cordon du combiné, comme si ça pouvait me permettre de tenir sa voix entre mes doigts.

– Ça recommence. Comme la dernière fois. En ce moment même.

– Sauve-toi.

Un drôle de verbe quand on y réfléchit. Quand on s'enfuit, est-ce qu'on se sauve vraiment ? De l'autre côté de la porte, que j'ai fermée à double tour, les rires se propagent. Dangereusement joyeux. Je suis immunisée contre ce virus-là, depuis mon jeudi-14 h 28 à moi, et pourtant...

Je fixe mes pieds, mal contenus sous la boucle de mes escarpins. Je peux sentir l'afflux de sang, l'appel de l'échappée.

– Je ne me comprends plus. Quand j'ai accepté ce poste, que je suis revenue Ici... je croyais que j'avais dépassé ça.

– Thérèse.

– J'avais peur qu'ils fassent les mêmes erreurs que moi, tout en me disant que ça leur était nécessaire, mais en fait, c'est moi qui les ai recommandées, ces erreurs.

– S’il te plaît.

– La juste distance. La sage vigilance. J’observe, j’écoute, j’enseigne, mais je n’interviens plus dans le jeu. Quelle bonne blague ! Je les ai tous pris de haut. Encore.

– Si ce n’est pas toi qui pars, c’est moi qui viens.

Je souris tout contre le téléphone. Un presque baiser.

– Alors, tu as intérêt à vite te trouver des billets. Même si ce n’est pas à moi de terminer cette partie-là, je resterai avec eux. Jusqu’à la fin.

Silence brutal au bout du fil. La ligne a été coupée. La porte résonne de rires, je n’ose pas la rouvrir.

Où est le gosse ?

IRIS

Où est Émile ?

Je cours de couloir en couloir, vérifie toutes les fenêtres. Je me suis réveillée ce matin avec l'impression – la conviction – que les murs de notre planque ricanaien.

Oui, les murs. Ils ricanaien, oui.

Cette jubilation m'a éjectée du tapis de gym qui nous fait office de lit, à Bidule et à moi. Depuis, je cours. J'ai guetté Émile à l'ouverture du portail sans parvenir à le croiser, je m'incrute dans sa classe à chaque sonnerie, les profs ont consigné son absence heure après heure, je pousse toutes les portes, je grimpe et dévale les escaliers. Je le trouve nulle part, mais je sais qu'il est Ici.

Que c'est pour aujourd'hui.

Fait crevant de chaud. Plus la journée avance, pire c'est. Je pique une bouteille en plastoc dans le sac d'un élève. J'ai cessé de boire aux robinets depuis que l'eau a viré blanche. Un autre sale coup des murs, ça. Il flotte partout un raffut euphorique qui m'inspire pas confiance.

En atelier de techno, je tombe sur Bidule. Il allume une clope de sa confection avec un fer à souder, à croire qu'il a pas les doigts assez cramés comme ça. Ses lèvres se fendent d'une telle ironie qu'elles déforment sa cicatrice.

Numéro Trois. – Sérieux, t'es encore après lui ? T'as toujours pas saisi que ça sert à rien ? Qu'on sert à rien ?

– Bouge ton cul et aide-moi à le dégoter.

Numéro Trois. – Et si tu le dégotes, ton petit pote, tu fais quoi ? Pour lui comme pour les autres, t'existes plus. Je dis ça, je dis rien.

Il a raison. J'ai essayé de réapparaître et j'ai foiré. J'ai bien regardé ce que je lui ai fait, à Émile, j'ai regardé à fond, mais ça n'a pas suffi. J'ai plus jamais tenté de consulter Théophile après ça. J'ai plus rien tenté tout court. Des jours que je me ronge rageusement les ongles. Hier, je me suis couchée dans le noir, scotchée à Bidule malgré la chaleur, et j'ai décidé de l'accepter enfin : l'irréversibilité de mon invisibilité.

Mais moi, des murs qui se marrent de bon matin, non, vraiment, je l'ai mauvaise.

Disparition.

Assassinat.

Révolution.

Naissance.

Donc quoi ? C'est ça, le plan ? Il est où Émile dans ce scénario ? Trop infime pour figurer à l'affiche ? À moins que ce soit le clou du spectacle ?

J'arrache sa clope à Bidule. J'ai envie de m'en mettre plein les poumons, surtout maintenant, mais ce besoin-là me vient des filles de ma classe. Celles qui, avec ma complicité, ont fait d'Émile le pervers de service. J'écrase la clope.

Numéro Trois. – Ah ben youpi, merci bien.

– D'une façon ou d'une autre : je vais nous tirer d'Ici, Émile et moi.

Numéro Trois. – Émile, Émile, Émile ! Te fatigue pas, va. D'toute façon, c'est trop tard, la fin du monde a commencé depuis... hmm, il est 14 h 46 ?... depuis dix-huit minutes. Voilà. Alors autant s'en griller une tranquillou, non ?

Je recule.

Numéro Trois. – Regarde le spectacle avec moi, Iris.

Je m'en vais.

Numéro Trois. – Regarde avec moi, Iris !

Je suis déjà loin.

Si Émile envisage le saut de l'ange, il voudra pas se louper. Je re-re-remonte vite au dernier étage et re-re-rebouscule les mêmes glandeurs qui engorgent l'escalier en rigolant comme des débiles. Je dérape sur une dégoulinade de lait. C'est pas du lait. C'est l'eau d'Ici qui fuite.

Où est Émile ?

C'est soûlant. Je peux voir en deux, trois, quatre dimensions, mais pas ce qui est pile sous mon nez.

Un rire me ralentit en pleine course. Tape-à-l'œil, le rire. Le rire de ma frangine. C'est vrai, sa classe à elle aussi se situe au dernier étage. Elle s'est assise fesses sur la table, pieds sur sa chaise. Elle se marre avec tous ses copains. Comme les murs, elle se marre. Y a personne pour les surveiller, ni prof ni pion. Ses cheveux énormes lui font sur le dos une carapace qui tremble chaque fois qu'elle pouffe ; et elle pouffe, Ingrid, à s'en étouffer. Son short et son top la contiennent de justesse. Son maquillage fond au soleil des fenêtres.

Ça va être la fin du monde pour elle aussi ?

Je sais que je dois me bouger, qu'Émile ne tient qu'à un fil, tout près quelque part. Je reste là ; dans cette classe ; face à Ingrid. Son rire est criard. Tellement criard. Qu'est-ce qui l'a rendue si crieuse ? Et depuis quand ? Comment j'ai pu jamais me poser ces questions jusqu'à maintenant ?

Une chose qu'il va falloir regarder.

C'était donc ça. Mon angle mort à moi. Ce qui a fini par m'effacer.

Je vois – enfin : une version plus jeune, plus discrète de ma frangine. Elle est debout dans une chambre d'hôpital. Les bras dans le dos, elle serre fort son poignet, comme pour se retenir. Sur le lit devant elle, un corps. Et quelque part dans ce corps, par-

dessous les tubes, papa. Maman n'est pas là. Trop dur de compter, non pas les respirations, mais les secondes entre elles. L'ancienne moi n'est pas là non plus. Plus facile de jouer au babyfoot chez les voisins. Je fais ce que je n'ai pas fait à l'époque : je me tiens à côté d'Ingrid et je regarde papa mourir. Je la regarde, elle.

Elle me regarde aussi.

Elle me regarde au présent de l'indicatif.

Ses copains aussi me regardent et leurs fous rires redoublent. Je suis visible à nouveau avec mes vêtements crades, mal assortis et pas à ma taille. Pour la première fois depuis mon arrivée Ici, depuis la mort de papa, en fait, je me lâche et je chiale. Mes larmes les font tous marrer.

Presque tous. Un poing – bruyant, le poing – défonce leurs dents.

– Vos gueules, c'est ma sœur !

MADELEINE

Un goutte-à-goutte tombe sur l'inox de l'évier toutes les sept secondes ; oui, j'ai compté. Je tourne à fond la vieille poignée en croix du robinet. Cette pulsation, moitié humide, moitié métal, m'empêche de me concentrer sur la vidéo. Je suis la seule à m'en soucier. Depuis que le prof nous a lancé son docu, sur l'antique télévision du labo, il s'est absenté « juste une minute » et n'est pas revenu depuis. Les autres ont sorti les clopes et les cartes. Dans son inaltérable tenue de barman, Ben improvise des cocktails avec les fioles de chimie.

J'ai toujours séché les TP. La dissection, le microscope : pas pour moi. Je n'appréciais déjà pas ce qui se passait à la surface de ma peau, alors en dessous...

C'était avant. Maintenant, je veux savoir.

Sur l'écran défile l'anatomie humaine. Je dessine tout : le cœur, le foie, les intestins, le cerveau, les vaisseaux, la tripaille. La reconquête du corps par le crayon.

– Tu cherches à te prouver quoi ?

Le souffle de Louise sur ma joue. Je le sens. Et son odeur. Et l'épaisse touffeur du labo. Et la bretelle trop serrée de mon soutif. Et la palpitation de l'appétit, même pas deux heures après le repas. Et la repousse des poils qui me démange partout, partout. Le temps s'est défigé en moi depuis le dernier contrôle d'arts

plastiques ; non, depuis ma rencontre avec la fille de la bibliothèque. Je peux presque percevoir l'interpénétration d'une infinité d'atomes, les miens, ceux de Louise, ceux de la classe, du monde entier ; la fille avait raison, en fin de compte, ça ne fait aucune différence, nous avons chacun en commun cet espace plein de vide où tout se mêle sans jamais se toucher. Je cherchais à m'évader loin de la matière quand c'est à l'intérieur, là où ça fait peur, que ma délivrance m'attend.

Alors je scrute l'écran, la vieille vidéo, l'humanité coupée en tranches, passée à la loupe, je scrute et je dessine. Et pendant ce temps, la Voix ferme son clapet.

Pas celle de Louise :

– Ce sera pas noté, tu sais ?

Je hausse les épaules. Elle insiste :

– Ça t'intéresse, maintenant, la viande ?

Le goutte-à-goutte du robinet s'est accéléré. Pas seulement à notre table ; à toutes celles du labo, mais les autres sont trop occupés à déconner pour s'en apercevoir. Louise incluse. Depuis que la prof a décrété que je faisais *de l'art*, elle me provoque. Je vois bien ce qu'elle veut : me ramener en arrière, avec elle, dans notre mécanique perversément familière.

Je ne quitte pas la télé des yeux, à m'en brûler les rétines, et je ne réponds rien.

– Hein, Madeleine ?

Je me concentre sur le docu. Je ne peux pas arrêter le goutte-à-goutte. Je ne peux pas non plus gommer Louise sur le tabouret d'à côté comme un de mes dessins. Tant pis.

– Madeleine ?

Hmm. Ma trompe de Fallope est ratée. Dans les éviers, les goutte-à-goutte battent comme des métronomes en *prestissimo*. L'eau est blanche.

– Madeleine !

Louise renverse son tabouret. Son cri m'a traversée comme une lame. Je la regarde enfin. Toute la classe la regarde. Son ventre,

énormissime, la cambre tellement qu'elle semble sur le point de se briser. Ou d'accoucher debout.

– Tu me gonfles, Madeleine, mais d'une force ! Des années que tu me gonfles. Que tu te dégonfles. T'as pas encore compris qu'on est rien l'une sans l'autre ? Pourquoi tu crois que je reste à m'emmerder Ici ? Parce que tu m'y obliges ! Des années que je fais ce que t'es infichue de foutre ! Que j'ose tout ce que tu t'interdis ! T'as pas le droit de changer les règles comme ça. Pour que ça fonctionne, il faut que tu veuilles être à ma place aussi fort que je veux pas être à la tienne. Je deviens qui, hein, si tu m'enlèves ça ? Comment j'avance, moi, si y a personne pour me suivre ?

Le crayon m'en tombe. Autour de nous, les autres ont tout arrêté, les parties de cartes, les trafics de pétards.

Ils rient.

La fureur de Louise se retourne contre eux.

– Vous aussi, vous me gonflez ! Tous !

En fait, c'est carrément le contraire. Son ventre a disparu. Elle flotte tout entière dans sa robe de grossesse, encore distendue. Pas enceinte pour deux sous, Louise. En tout cas, si elle l'a miraculeusement été, elle ne l'est miraculeusement plus. Retour à une enfance informe.

Comment la Voix a-t-elle pu se planter à ce point ?

Et les autres rient. Une hilarité hurleuse, hideuse, hostile, tandis que Louise palpe son ventre plat d'un geste choqué et que dans ses yeux tremble une douleur que je n'y ai jamais vue.

Tu Vas Donner Naissance. La Voix s'est trompée. Totalelement tellement trompée.

– Vous foutez pas de moi !

Louise n'impose pas ; elle implore. Ses bras se couvrent de morsures. Personne ne la touche, mais les rires la dévorent. Plus elle crie, plus ils rient, plus ils rient, plus elle crie. Le ridicule est en train de la tuer. Les lavabos du labo débordent d'une eau qui ressemble à du lait, la télé monologue et moi je reste plantée sur

mon tabouret.

Tu es Choisie. Archifaux. Je me suis choisie toute seule. C'était bien une plume de pigeon. Depuis le début, ça a toujours été moi.

Parce Que Je Suis La Voix.

Je me lève.

– Écoutez.

Je n'ai pas haussé le ton. Je n'ai pas eu à le faire. La Voix, ma voix à moi, a interrompu les rires et les cris. Trêve très provisoire. Louise tient à peine debout, ravagée de plaies, les mains sur son bide, sur son vide. Les autres retournent tous leurs sourires vers moi, déjà prêts à me moquer jusqu'au sang. Ils cherchent chacun une proie pour ne pas être la prochaine.

Domage.

Ils ont fait mal à Louise, Louise pour qui tout a toujours été trop facile, Louise qui a voulu corrompre sa propre perfection, Louise qui embellit le monde, mon monde à moi, même – et peut-être surtout – quand elle essaie de l'abîmer. Nous lui avons fait mal.

Je vais nous faire mal en retour.

Je parle. Je ne sais pas ce que je dis, je laisse faire cette autre voix que je croyais descendre du ciel et qui me vient des veines, cette autre moi qui se complaît dans les complexes. Je parle. Ils ont tous oublié que j'ai été un temps leur confidente. Je déballe une par une leurs hontes les plus enfouies, celles qu'ils cachent de leur mieux sous les vêtements de marque et les maquillages maladroits. Je parle. Ils rient les uns des autres. Je parle. Je ne m'épargne pas, j'exhibe mes humiliations. Ils rient de moi. Nos peaux saignent. Ils rient de moins en moins fort. Je parle. Ils gémissent et souffrent et saignent. Je parle. Ils me supplient de me taire. Je parle. La nouvelle moi – celle qui attendait de naître, celle qui était en gestation sous les majuscules – parle. Louise me parle aussi. On est écorchées vives. On se sourit. On s'aime.

Et l'alarme à incendie se déclenche.

OceanofPDF.com

GUY

– Bon, bon, bon. Laissez vos affaires sur place, mettez-vous en rang et évacuez dans le calme. Dans le calme, d'accord ?

Dit le prof en panique.

Ça va qu'on snife pas encore la fumée. Je suis assez scié qu'avec tout ce qu'on s'est vapoté dans les couloirs pendant l'année, les alarmes ont jamais sonné. Jusqu'à aujourd'hui. C'est trop pas de pot. Pile quand je m'en reviens au bahut, après avoir pulvérisé le record d'absence, gonflé à bloc pour au moins passer mes exams, même que je me les suis bien révisés avec Sofie, et tant pis si je me rétame, vu que voilà, hein, y a des limites aux miracles, allez zou, tout part en coucougnette. Je pense pas qu'au pin-pon qui nous pète les tympons. Depuis t'à l'heure, derrière la porte de la classe, c'est la fête du slip et la foire au fou rire. Pas moyen de me concentrer sur ma copie, contrairement à Sofie qui, à côté de moi, si près de moi Sofie, a déjà rempli huit pages compactes et continue encore, malgré l'alarme.

Je lui confisque son stylo. Quand faut y aller...

– Personne sort.

Le prince a parlé. Toute la classe qui s'est levée, toute la classe qui s'est rassise.

Le prof proteste :

– Mais l'alarme... les consignes...

– Personne sort, répète le prince.

J'aurais dû m'en douter. Il a rien bronché quand je me suis ramené ce matin, mains dans les poches, sans me ramper jusqu'en fond de salle, sans baisser ni des yeux ni de la voix, et que je me suis posé à ma place habituelle en papotant normal avec Sofie. J'ai bien senti que j'avais choqué toute la compagnie, les Hauts, les Bas, je m'étais même prévu des représailles dès la première récré, sauf que rien du tout.

Il a le sens de la minuterie, le prince.

Les alarmes hurlent, les rires ont viré hystériques derrière notre porte, fait super chaud, c'est p'têt le feu et la folie partout dans les étages, mais non, lui, allez, c'est maintenant qu'il a décidé de régler ça. Il se trône comme toujours sur sa chaise. Avec son cutter, il trace un très long trait bruyant sur sa table qu'il a jamais partagée avec aucun d'entre nous.

– L'extérieur, ça compte pas.

Sa voix, au prince, elle est comme son cutter. Elle grave dans l'air comme dans du bois. Elle grave dans les rires et les alarmes du dehors. Elle grave dans notre silence au-dedans.

– Même les autres classes, elles comptent pas. La seule chose qui compte, c'est moi. C'est vous. C'est là et c'est maintenant. De toute façon, y a pas d'après pour nous. Y a pas de tableau au lycée. Pas de noms. Pas de paires. Pas de collecte. Le chaos, quoi. Là-bas, là-dehors, vous leurrez pas : vous êtes personne.

On entend pas une dent grincer. Le prince se retourne lentement sur sa chaise. Vers moi, je crois bien. Je me suis détourné les yeux de sa face par réflexe. Par contre, j'ai bien vu le cutter qu'il tient dans son poing.

– C'est ton jour de chance, dugland. L'occase de redevenir un Haut, te refaire une réputation et débarrer ton nom sur le tableau. D'être des nôtres comme avant. Avant elle.

Elle, c'est Sofie. Elle écoute sans moufter, mais je vois les muscles de ses paupières se contracter, comme si elle essayait de nous boire le monde par les yeux. OK. C'est qu'elle a vu quelque

chose que moi j'ai pas encore vu.

Que je vois enfin.

Autour de nous, à toutes les tables, chacun a dézippé sa trousse et dégainé son cutter. Les Hauts, les Bas, la totale.

Les mains tremblent. Les sourires aussi.

Le prof encore plus.

– S'il vous plaît... en rang... dans le calme.

Le prince balance le bras. Son cutter tournicote dans les airs et, *tchac*, se plante pile sur notre table, à Sofie et à moi. Encore un peu, un de nous deux se le prenait en pleine tronche. Je me suis failli faire dans mon froc. Pas un sursaut, Sofie.

Le prince me dit :

– Tu sais ce que t'as à faire.

Ah bon.

Aux autres tables, en tout cas, ils savent. Ils ont posé leurs cutters sur leurs poignets. Ariane glousse sous sa lame, surexcitée. Quant au prince, il s'est sorti un deuxième cutter qui lui pique déjà le coin du cou.

Paralysie du prof. Derrière la porte, dans tous les couloirs de tout le collège, ça rit de moins en moins et ça crie de plus en plus.

Ce que je donnerais pas pour une limonade bien fraîche...

Je regarde Sofie qui me regarde aussi. Le cutter fait le poirier entre nous. Ça y est ; je sais ce que le prince veut. Que je saigne Sofie, pis que je me saigne, pis que toute la classe se saigne, lui inclus. Un seul geste de moi et c'est le zigouillage général.

Je déplante le cutter et range la lame.

– Non, mais les gars, pétez un coup. Z'allez quand même pas vous trucider pour un tableau.

Scandale intégral. Je leur ai coupé le sifflet à tous. Ça suffoque sévère sous les cutters.

Je me lève.

– Vous avez entendu le prof. On laisse nos affaires et on sort dans le calme.

Je vais pour prendre la main de Sofie, mais elle est déjà partie devant. Toujours devant, Sofie. La voilà face à la classe. Face au prince. Elle s'appuie de tous ses yeux sur eux. Si tendu, son sourcil, qu'on dirait qu'il va casser net.

– C'est vrai. Il n'y aura pas de tableau pour vous l'année prochaine. Personne là-bas ne connaîtra vos noms. Personne ne vous dira quelle est votre place. Vous serez des petits nouveaux, comme à votre premier jour Ici.

Elle parle jamais fort, Sofie. L'alarme devrait lui avaler la voix, mais c'est tout l'inverse. On entend qu'elle.

– Si vous posez vos cutters, si vous passez cette porte, ce sera quand même la fin du monde. De votre tout petit monde. Les règles que vous connaissez, elles n'existent pas au lycée. Vous devrez en inventer d'autres. En briser certaines. Choisir les vôtres. À vous de voir.

Ce qu'elle me souffle, Sofie. Les sourires ont tombé dans toute la classe. Les lames sont molles. Ça hésite. Ça veut p'têt vivre encore un peu. Ariane a plus l'air excitée du tout ; c'est même la première à larguer son cutter.

Le prince, lui, il largue rien. Il s'est levé à son tour. Je le vois plus que de dos, mais son T-shirt est trempé. Il transpire de partout. Son corps veut du sang.

Le sang de Sofie.

Je décolle de tout mon poids. Mon cri décolle avec moi. Je plonge sur le prince qui plonge sur Sofie. Je me jette en avant. Je tends le bras, me déboîte l'épaule, m'écartèle les vertèbres, m'agrandis de tout ce que je peux pour rattraper le cutter à temps. Merde ! Des années à me ratatiner, avec mes complexes de grande perche, alors que chaque centimètre peut sauver Sofie...

Trop tard : le sang pisse.

Pas le sang de Sofie.

Le sang du prof.

– Le petit con !

Personne l'a vu venir. Trop transparent, trop à part, et

pourtant : il a protégé Sofie de son corps. Le prince l'a planté. On est tous trop saisis pour réagir. On n'a d'yeux que pour cette belle chemise blanche qui rougit, rougit, rougit... Mais eh, encore debout, le prof. Il secoue sa main, pleine de sa propre purée. Plus d'humeur aux politesses.

– Quel petit con !

Cutter au poing, le prince paraît paumé complet. La vue du sang, qu'il a lui-même versé, l'a tiré de son trip. En fait, toute la classe semble comme dessouillée. On range son cutter et on referme sa trousse avec une putain de tête épouvantée. Certains commencent même à s'inquiéter de l'alarme et des cris des couloirs.

– Mais quel petit con !

Si furieux, le prof, qu'il se soucie plus de sa plaie ; Sofie presse dessus des deux paumes. L'impossible se produit. Une phrase que jamais, de mémoire de collégien, aucun adulte n'a prononcée pour le prince :

– Votre cahier de correspondance, jeune homme.

Et il tombe raide. Sofie le retient comme elle peut, essaie de stopper le sang en gardant le sien bien froid.

– Faut appeler les secours, elle dit.

Le prince recule. La classe entière recule avec lui ; chacun se planque sous sa table en suppliant, comme si la terre s'était mise à trembler. C'est qu'il a pas lâché son cutter. Personne ose le regarder. Moi, si. Pour la première fois, pour de bon, je le regarde en face. Et comme Sofie l'avait dit, je comprends pourquoi c'est interdit.

Le prince a une tronche de mioche. Une vraie de vraie. Plantée sur un corps d'ado, une toute petite tête apeurée, une peau sans poils et sans pustules, un cou sans pomme d'Adam, un crâne de moineau et des yeux de chiot. Même les jeunots du premier étage ont l'air plus vieux que lui. Comme s'il s'était jamais quitté de l'école primaire, le prince.

C'est donc ça ? Ce qu'il cache sous ses chaînes, ses bagues, son

bling-bling, bref, toute la quincaillerie des collectes : c'est juste ça ? Son caca nerveux pour qu'on se la joue suicide collectif : c'est rien que pour ça ? La trouille de se montrer, une fois son règne Ici terminé ? En attendant, le prince a pigé que j'ai pigé. Il a pigé et il a peur. Il est à ma merci, je peux l'humilier d'un seul mot. Le livrer en pâture à la classe.

Je soupire. M'approche. Murmure :

– Sofie m'a appris à écouter. Je t'apprendrai à grandir. Et ça commence par sortir d'Ici et assumer tes actes.

La toute petite trogne du prince se tord. De honte ou de haine, chais pas trop.

Je lui prends son cutter, encore rouge du sang du prof. Un prof qui va finir par claquer entre les doigts de Sofie, et p'têt nous tous avec, si on s'évacue pas vite fait. C'est ce que j'essaie d'expliquer aux autres. Mais un son comme j'en ai jamais entendu de ma vie recouvre ma voix, et les sanglots de notre classe, et l'alarme à incendie, et les hurlements du bahut.

De la musique ?

PIERRE

Je les regarde. Pas de dos ; plus de dos ; finis les dos. Je les regarde devant. Vingt-quatre gueules enragées et ravagées à force de se cogner dessus... et qui rigolent malgré tout, avec ce qui leur reste de dents.

– Sont dingues, je dis. Ils ont toujours été dingues.

Vincent fait oui-oui de la tête. Il sourit comme jamais je l'ai vu sourire. On a pris un peu de hauteur, moi et lui, assis sur les casiers de la classe, nos malles sur les genoux. Spectateurs sceptiques de l'apocalypse. La journée avait pourtant commencé à peu près normalement. Un soleil de plomb, des peaux presque nues. Même les profs nous ont foutu une paix royale. Les camarades ne parlaient que des vacances, un pied déjà dans la glandouille. Ça flirtait, ça frimait. Ça me fuyait.

Et tout a dérapé.

Quelqu'un a rapporté des bombes à eau. Pour de rire. Éclaboussures. Une eau bizarrement blanche. Toute la classe s'est esclaffée. Pas seulement notre classe, en fait. C'est Ici même qui s'est esclaffé ; je l'ai senti aux frissons du sol, aux remous des murs. Une fille a craché sur une autre fille. Pour de rire. L'autre fille a mis une claque à un mec. Pour de rire. Le mec a cassé une chaise sur d'autres mecs. Pour de rire.

L'escalade.

Quelqu'un, quelque part, a actionné l'alarme à incendie. Ça n'a rien arrangé. Les extincteurs de plafond se sont déclenchés. Une pluie blanche s'est mise à tomber sur notre étage et avec elle, une puanteur que j'ai été, je crois, le seul à reconnaître. Les fous rires se sont faits encore plus fous.

Bref, Vincent et moi, on s'est réfugiés sur les casiers – surtout moi, en fait, vu que Vincent, eh bien, il risque pas de mourir beaucoup plus.

Y a pas si longtemps, j'aurais pensé que tout ça, c'était ma faute. Et ça l'est p'têt en un sens. Depuis que j'ai rendu les coups, l'autre jour, quand ils s'en sont pris à mon hautbois, j'ai violé un pacte bien plus ancien que moi ; un pacte qui a été passé entre Ici et le tout premier impair. Mais pour la première fois, je me sens coupable de rien. Je me tiens droit.

Vincent pianote sur sa mallette. Ses doigts se précipitent, ses yeux me pressent, son sourire m'impressionne.

– T'es sûr ? Je suis encore un débutant.

Oui-oui. Vincent est sûr. C'est même plus fort que de la certitude. J'ai comme le sentiment que c'est ce moment qu'il attendait depuis qu'il s'est mis à me hanter.

– Bon, bon.

Je monte mon hautbois. Humecte l'anche. Joue.

Ma note tremblote. Je la tiens, la redresse, la raffermis, m'y accroche à pleins poumons et je lui trace une route, à cette note, à travers la fureur et les rires. Tout ralentit. Ou plutôt, je ralentis en entraînant le reste du monde avec moi. Les poings retombent. Ça se marre de moins en moins, pis plus du tout. Silence saisi sous la sirène.

Ils m'écoutent.

En deux années de cohabitation au collège, ils m'ont jamais parlé.

Mais ils m'écoutent.

Je me laisse glisser des casiers sans lâcher ni mon hautbois ni ma note. Je traverse la salle, entre les tables renversées. La classe

s'écarte sur mon passage ; la classe m'emboîte le pas. On m'ouvre la porte. On sort dans le couloir où des corps enchevêtrés, aux vêtements déchirés, se relèvent muettement, honteux et confus.

Tout le monde m'écoute.

Je descends, une marche après l'autre. Ils descendent tous avec moi.

Ils m'écoutent et ils me suivent.

Les escaliers amplifient ma note et la diffusent dans les étages. Non, c'est pas qu'une question d'acoustique. Mes doigts se délient. D'autres notes, des notes que j'ai pas encore apprises, s'enchaînent et se déchaînent sur mon instrument. Vincent joue avec moi ; en moi. J'implose de musique. Des têtes se penchent par-dessus les rampes. Les profs réapparaissent.

Plus je souffle, plus la foule afflue.

Je joue. Ensemble, nous descendons.

Je joue. Ensemble, nous allons dans la cour.

Je joue. Ensemble, nous franchissons le portail.

Je joue. Ensemble, nous sortons d'Ici.

J'arrête de jouer, mais la musique continue sous mes doigts. Vincent joue à ma place. Une place que je choisis de lui laisser. Je vais prendre la sienne au fond du puits, je n'ai pas peur, je suis heureux. Dans mon silence, j'entendrai son hautbois.

Je ne suis plus l'impair, je ne suis plus le valet de pique, je ne suis plus le pouilleux.

Je ne suis plus Pierre.

Je suis Vincent.

ENSEMBLE (OU PRESQUE)

Numéro Deux. – Bon, ben... on dirait que la fin du monde est finie.

Numéro Un. – Pas de conclusion hâtive.

Numéro Deux. – Je sais pas ce qu'y te faut. Ils sont tous hors de danger. Un peu amochés, OK, mais évacués par le joueur de pipeau, là.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – Quoi ?

Numéro Un. – Reprends tes jumelles. Regarde notre collègue. Plus haut.

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – Bordel de bordel de bordel de merde. Il va sauter, le con !

*

Je vérifie les salles. Une par une. J'y trouve de tout – des débris de tables et de chaises, des obscénités assénées au feutre indélébile sur les tableaux, des flaques blanches aux sols, des traînées de sang aux murs – sauf du feu.

Qui a déclenché l'alarme à incendie ? Et pourquoi ?

Mon talon crisse. J'ai marché sur une dent. Pas une des miennes ; elles sont dans ma poche. J'ignore comment ce petit hautboïste a fait, mais il a évité des morts. Ma mort. J'ai failli finir piétinée pendant ma piètre tentative de sauvetage au premier étage. Qui aurait pensé que des pré-ados à peine propulsés du primaire pouvaient vous aplatir une remplaçante sans un pli ? Pas aujourd'hui que je ferai la paix avec les pieds.

Chaque escalier est douloureux, mais je monte quand même. Quelqu'un s'inquiète pour moi là dehors, loin d'Ici. Je t'appellerai après, promis, mon amour, quand je serai absolument sûre que tout est terminé, qu'il n'y a plus personne pour apocalypser personne.

Ah, ben si. Il en reste deux.

Des sœurs ; la ressemblance est frappante. Et en parlant de frappe, elles ne s'entretuent pas, mais presque. La plus grande tire les cheveux de la plus petite qui tape dans les tibias de la plus grande.

– Vous avez entendu l'alarme ? Dehors, avec les autres. Vite.

– C'est ce que je me troue à lui dire ! répond la grande. Cette chieuse refuse de partir.

La chieuse s'en arracherait les cheveux.

– Je peux pas ! Lâche-moi ! Émile est Ici !

Je les considère toutes les deux. Je reconnais la grande. C'est Ingrid, la fille de la maman qui était venue se plaindre en salle des profs. Ce qui veut dire que la petite...

Je souris ; avec quelques dents en moins, mais le cœur y est.

– La disparue réapparue. Félicitations.

La petite se fige et me fixe, sous le magma de cheveux maintenus par sa sœur. Ses yeux me dévisagent comme rarement j'ai été dévisagée. De vrais yeux d'invisible.

– Théophile... l'élève à l'envers, c'était vous ?

Ouh là. Voilà un très vieux et très vague souvenir. Un lointain tête-à-tête en salle de permanence. Moi en haut, elle en bas. Je la voyais au futur, elle me voyait au passé. Qu'est-ce que je lui avais

dit, déjà ? *On ne peut pas être spectateur et acteur en même temps.*
Quelle connerie. Bien sûr qu'on peut.

Je sépare les sœurs, non sans mal.

– Tu dis qu'il y a un autre élève ?

– Émile. Il se cache quelque part. Il va sauter. Il attend le bon moment.

– T'as déjà fait toutes les fenêtres cent fois ! s'exaspère la grande.
Ça suffit, il est pas là. Ça craint trop ici, on s'arrache.

Je frémis. Le garçon aux pieds nus de ce matin : l'alarme, l'évacuation, c'est lui. Mon devoir d'adulte me dicte de d'abord reconduire ces filles dehors, où elles seront en sécurité.

Je regarde le couloir ; je regarde les portes béantes des classes qui dégorgent un soleil brûlant ; je regarde le carrelage en échiquier sur lequel se sont jouées tant de parties déloyales et traînent aujourd'hui, cadavres éventrés d'une bataille ni perdue ni gagnée, les sacs abandonnés sur place ; je regarde ce plafond haï autant qu'aimé où, dans une vie antérieure, je m'évertuais à éviter les visibles ; je regarde quatre années à purger des peines que je ne pensais pas avoir commises, à me dépouiller de mes peaux mortes, à perdre mes illusions sur moi, sur le monde, et à enfin apprendre à désapprendre. Bref, je regarde Ici.

Le lieu où on disparaît, où on assassine, où on révolutionne et où on naît tout à la fois. Pour peu qu'on y survive.

– Ta sœur a raison. Il faut trouver Émile.

*

J'suis perdu.

La foule beugle si fort que je m'entends plus beugler. On me secoue de partout. Je cuis sur place. Mon T-shirt est trempé de sueur et de sang ; pas à moi, j'espère. Beaucoup de blessés des bagarres, belle bande de bras cassés. Des profs font l'appel sans que personne réponde. Le principal nous ordonne de rester

devant le portail, mais de surtout, surtout pas le franchir. La totale des classes dans la rue. Embouteillage de guignols et de bagnoles. Y a ceux qui klaxonnent et y a ceux qui gueulent à l'attentat, au gaz toxique, à la bombe, à la guerre chimique, à l'attaque nucléaire. En tout cas, y a plus personne qui rigole.

Une ambulance est partie avec notre prof, d'autres arrivent en fanfare. Des flics aussi. Le prince, je sais pas, je pense qu'il se planque et je m'en tamponne.

Je cherche Sofie.

C'est elle qui me trouve. Si on était pas déjà si serrés, je me la collerai contre moi pour pas la reperdre. Ou plutôt, pour pas me reperdre, moi. C'est qu'elle a pas du tout l'air paumé, Sofie, ouh là, non. Elle fonce et elle m'emporte avec, d'une force !

Elle me parle pas, ça raffute trop.

Elle me montre ce que personne a vu à part elle : en haut de notre bahut, pile au-dessus de l'horloge, tout au bord du toit, riquiqui comme un poil de zizi, un p'tit bonhomme. Qu'est-ce qu'il...

Mes jambes ont pigé en premier. C'est moi qui cours devant Sofie, maintenant. Des profs et des pompiers me stoppent avant le portail. On me fait « non, non, non » de la tête. J'ai beau crier, ma voix porte pas. Et eux, ils voient rien. Trop haut, le p'tit poil, trop loin, trop de bruit et trop de soleil.

Bientôt trop tard. Bientôt par terre.

Et avec ça, je me suis reperdu Sofie.

*

Je désinfecte les plaies de Louise, elle désinfecte les miennes. Nous avons dérobé un flacon d'alcool au labo juste avant l'évacuation. J'ignore ce qu'on peut choper comme crasse en cas de morsures à distance, mais dans le doute, double dose.

Ça pique. C'est délectable.

Nous nous sommes installées sur le capot d'une voiture, dans l'ombre en pointillé d'un arbre. Quiétude au sein du chaos. Tout hurle alentour : les sirènes des ambulances, l'alarme du collège, les klaxons des conducteurs ; les voix des élèves, surtout. Ça veut des soins, ça veut ses parents, ça veut rentrer chez soi.

Moi, je ne veux rien.

J'ai mal partout et je me sens bien. Louise chasse les mouches d'un geste patiemment répété. J'ai l'impression d'être tout : elle, nous, les mouches, le geste, les cris, la rue et le ciel. D'être Ici, le vaste Ici, sans les murs, sans la tyrannie des notes.

D'être.

Tout le monde tire la tronche et c'est maintenant, loin des effets hilarants du collège, pour la première fois depuis la rentrée, peut-être même depuis des années, que je ris enfin. Tout est si drôle ! Les adultes humiliés, les ados honteux et ce grand dadais gesticulant. Surtout le grand dadais. Je prends un plaisir infini à le voir se démener et se débattre, devant le portail interdit d'accès, et avec quel désespoir ! Tout est si clair, si évident. Je suis moi. Je suis lui. Je suis sa voix, au grand dadais, sa pauvre voix qui se noie dans toutes les autres voix.

Oh oui, je suis sa voix et je répète délicieusement entre mes lèvres :

– Là-Haut. Sur Le Toit. Aidez-Le.

*

Là-Haut. Sur Le Toit. Aidez-Le.

Je sais pas d'où ces mots me sont venus, ça m'a fait comme d'énormes majuscules dans la tête, mais au fond, le pourquoi du comment, je m'en bats l'œil. Grâce à ça, je cherche enfin là où il faut. Les tuiles sont bouillantes. Et branlantes. Plusieurs se sont carapatées sous le poids de la remplaçante ; encore un peu et elle faisait le grand plongeon. Foutrement ironique pour le vieil élève

à l'envers. N'empêche, c'est elle qui m'a permis de me hisser. Ma frangine l'a traitée de prof irresponsable et m'a crié de revenir fissa, même que ça m'a gênée, et même que ça m'a plu aussi.

Je reviendrai, juré, craché. Avec Émile.

J'ai grandi et j'ai grossi cette année, malgré l'invisibilité, mais ça va, il me reste juste assez de légèreté pour grimper d'une tuile à l'autre. Elles remuent sans se faire la malle. J'ai éjecté mes sandales ; le toit me consume les pieds. Je dois être ridicule et je m'en fous.

J'atteins l'arête. De là, je peux tout voir. L'horizon de la ville, les vols d'oiseaux, l'univers des visibles et, à l'autre bout du toit, sur la tour de l'horloge, avalé par le soleil, Émile.

Je dévale les tuiles. Je fais le toboggan malgré moi et freine des deux talons dans la gouttière. Vue imprenable sur la cour de récré, beaucoup trop loin, beaucoup trop proche, beaucoup trop vide. Tout le bahut est dans la rue, devant le portail.

Émile a pas bronché. Il se tient à ma gauche, en équilibre sur la toiture de l'horloge, plus haut que moi. Je peux voir ses orteils s'agripper au bord, comme s'il était sur le tremplin d'une piscine. Un vent brûlant lui gigote les cheveux et le short. Si maigre, Émile, qu'aucune tuile tremble sous lui. Presque transparent.

Je lui lance :

– On a plus l'âge pour cache-cache.

Il bouge pas. Son profil paraît tout aplati contre le ciel. Faut pas demander ce que ça donnerait contre le sol.

– Il est 14 h 28 depuis trop longtemps.

Pas en majuscules, la voix d'Émile. De toutes petites minuscules. Il se penche pour contempler le cadran à l'arrêt de l'horloge sous ses pieds. Ça me fout un haut-le-corps. Il lui suffit d'un coup de vent au cul pour finir tout en bas.

Il ajoute, d'une voix plus minuscule encore :

– On a plus l'âge pour rien.

Un truc épais me remonte du ventre direct. C'est bouillant et c'est amer. Ça envahit ma bouche, puis mon nez et enfin mes

yeux. Je vomis des larmes. Deuxième fois en un jour après les avoir retenues toute une vie.

– Pardon, Émile.

Les fesses sur les tuiles, les pieds dans la gouttière, je sens mon corps se plier malgré moi, comme si on me tordait du dedans.

J'ai honte.

– Émile, reste.

Il répond rien et regarde en bas.

Je me soulève, le toit glisse, la gouttière grince, tout est bancal, tout me pousse vers le vide, mais je me mets debout quand même et je me lève vers Émile.

– Je boufferai tes betteraves, tu boufferas mes épinards. Reste, Émile.

Il regarde en bas.

– On se trouvera une autre cour où on pourra tout recommencer. Émile, reste.

Il regarde en bas.

– Je permettrai plus à personne de t'empêcher de pisser. Alors, reste encore un peu. Reste avec moi.

Il regarde en bas. Je tends mon bras. Ma main appelle la sienne.

– Reste.

*

Numéro Un. – Bon. Rangeons les jumelles. Cette fois, c'est vraiment fini.

Numéro Deux. – On dirait, ouais.

Numéro Un. – Tu pleures ?

Numéro Deux. – C'est Numéro Trois. Il me manque, bordel de merde.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – Toute l'expérience en valait la peine. Nous avons

récolté beaucoup de données. Nous trouverons une solution à la prochaine fin du monde. Et si pas à la prochaine, à celle d'après.

Numéro Deux. – OK.

Numéro Un. – ...

Numéro Deux. – ...

Numéro Un. – Numéro Deux.

Numéro Deux. – Quoi ?

Numéro Un. – Merci.

Numéro Trois. – Vous me manquez aussi. Trouducs.

OceanofPDF.com

NOUVELLE RENTRÉE

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

TOI

Aujourd'hui, tu as décidé que ça ne serait pas comme hier. Hier, ça ne compte pas vraiment. Ce n'était que le premier jour. Vous n'avez eu qu'un seul cours ; et encore, ce n'était que pour vous donner le règlement, l'emploi du temps et un plan du collège.

Ça ne compte pas.

Ton arrivée avec vingt minutes de retard ne compte pas. L'oubli de ton cartable dans la voiture ne compte pas. Tu as eu droit à la pire table de la classe, pile face au professeur, au tout premier rang, avec un garçon qui sent très-très mauvais à côté et tout plein de ricanements derrière, mais cela non plus, ça ne compte pas.

C'est aujourd'hui que tout commence pour de bon.

Te voilà dans la cour de récréation avec de l'avance. Pour le moment, tu n'as pas d'amis avec qui discuter. Il pleuvote. Des groupes se sont déjà formés sous le préau, tes anciens camarades du primaire sont éparpillés un peu partout. À part toi, un seul élève se retrouve à l'écart et comme c'est le garçon qui sent très-très mauvais, tu ne l'approches pas non plus. Tu te sens seul, mais tu ne le montres surtout pas. Tu relaces tes chaussures, l'une après l'autre, aussi lentement que possible. Tu fais semblant de vérifier quelque chose à l'intérieur de ton cartable. Tu en profites pour relire l'emploi du temps. Tu marches sous la pluie, les mains

dans les poches, avec une fausse décontraction.

C'est toujours si long avant la première sonnerie ?

Tu lèves les yeux tout là-haut, au-dessus des quatre étages du collège, vers le cadran de l'horloge. Elle est impitoyablement à l'heure.

Deux autres élèves regardent en haut aussi.

– C'est de là qu'il a sauté.

– Je te dis qu'il a pas sauté.

– Si, il a sauté.

– Non, il a pas sauté.

– Tu l'as revu Ici, toi, depuis ? Il a sauté.

– Il a changé d'école, ducon. Il a pas sauté.

– Je connais un mec qui connaît un mec qui l'a vu sauter.

– Il a pas... et puis merde, qu'est-ce qu'on s'en fout, de toute façon ? On sait même plus son nom, à ce type.

Les deux élèves s'en vont et toi, tu te demandes de qui ils pouvaient bien parler. Tu t'aperçois qu'il y avait un troisième élève avec eux qui, lui, n'a pas bougé. Un *grand*. Il se tient tout droit sous la pluie, sa frange trop longue se colle à son nez. Il a, en plus de son sac à dos, une étrange mallette à la main.

Il fixe l'horloge :

– Elle s'arrêtera encore. Un jour ou l'autre.

Tu ne sais pas s'il t'a dit ça à toi ou s'il s'est dit ça à lui. Tu es intimidé, mais tu demandes quand même :

– Le type. Il a sauté ou pas ?

Le *grand* te sourit. Tu n'en as jamais vu un pareil, de sourire. On croirait un élastique.

– Ça, ça dépend de toi.

La sonnerie retentit. Le *grand* est loin. Tu n'as rien compris.

Tu montes vers ta salle de classe au premier étage. À chaque marche d'escalier, tu ne peux t'empêcher de te demander si le type a sauté ou pas. Tu ignores pourquoi, mais c'est devenu extrêmement important pour toi. Non, vraiment, aujourd'hui, ça ne doit pas se passer comme hier. Il faut vite que tu changes de

table, que tu te trouves une meilleure place. De préférence, pas trop près du garçon qui sent très-très mauvais. Tu t'arrêtes avant de rejoindre tes camarades en classe. Il y a quelque chose de différent. Quelque chose de troublant.

Un tableau noir. Au beau milieu du couloir. Et sur le tableau noir, des noms ont été écrits à la craie. Tous les noms de ta classe. Ton nom à toi aussi. Tu regardes mieux. Les noms vont deux par deux : un nom en haut, une barre, un nom en bas.

Ton nom à toi se trouve sous le nom du garçon qui sent très mauvais. Qu'est-ce que ça signifie et pourquoi ça te fait peur à ce point ?

– J'étais sûr de te trouver ici.

Tu sursoutes. Un *grand* encore plus *grand* que l'élève à la mallette – que tous les *grands* de tout le collège, en fait – s'est penché au-dessus toi. C'est pas à toi qu'il a parlé, mais au tableau. Pourtant, penses-tu, son nom à lui ne figure pas dessus. Il prend une craie et trace des traits partout. Quand il a fini, il repose la craie, tape fort dans ses mains pour les essuyer, puis repart. Comme ça.

Sur le tableau, ce ne sont plus des barres entre les noms. Entre ton nom et le nom du garçon qui sent très-très mauvais. Ce sont des signes « égal ».

Soudain, tu n'as plus peur. Parce que oui, ça dépend de toi.

Tu t'entends prononcer d'une nouvelle voix :

– Il A Pas Sauté.

Et tu rentres en classe.

Christelle Dabos est née en 1980 sur la Côte d'Azur. Installée en Belgique, elle se destine à être bibliothécaire quand la maladie survient. L'écriture devient alors une évasion hors de la machinerie médicale, puis une lente reconstruction et enfin une seconde nature. Elle bénéficie pendant ce temps de l'émulation de Plume d'Argent, une communauté d'auteurs sur Internet. C'est grâce à leurs encouragements qu'elle décide de relever son tout premier défi littéraire : s'inscrire au Concours du Premier roman jeunesse (2013), organisé par Gallimard Jeunesse, Télérama et RTL. Elle en devient la grande lauréate grâce à *La Passe-Miroir*, Livre 1 : *Les fiancés de l'hiver*. La saga, en quatre tomes, est aujourd'hui devenue un véritable phénomène littéraire, en France comme à l'étranger. Elle a remporté en 2014 le prix littéraire des collégiens de l'Hérault et le prix Elbakin catégorie jeunesse ainsi que le Grand Prix de l'imaginaire en 2016. Avec *Ici et seulement Ici*, elle offre un texte d'une nouvelle dimension, à mi-chemin entre le huis-clos psychologique et le roman fantastique.

De la même autrice

La Passe-Miroir (Gallimard Jeunesse)

Les fiancés de l'hiver (2013)

Les disparus du Clairdelune (2015)

La mémoire de Babel (2017)

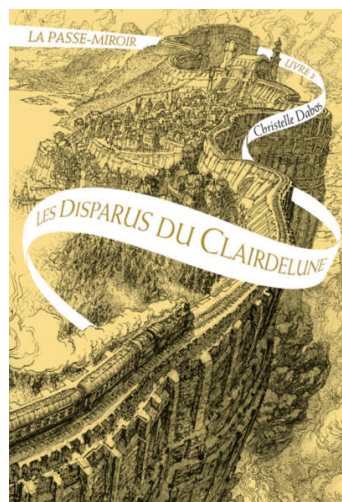
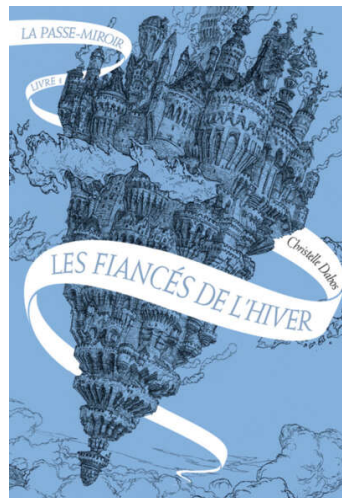
La tempête des échos (2019)

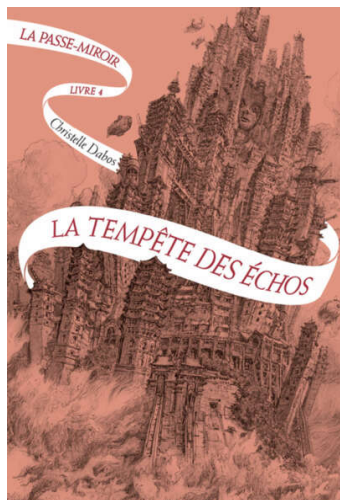
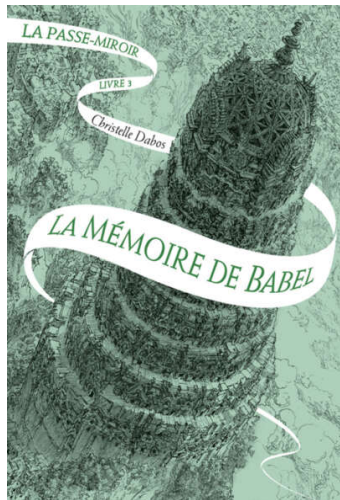
Si on chantait ? Collectif, deux volumes parus (Pocket Jeunesse, 2020 et 2022)

Et l'imagination prend feu (Le Robert, Collection « Secrets d'écriture » 2022)

OceanofPDF.com

LA PASSE-MIROIR





Table

Couverture

Titre

Copyright

Premier trimestre

Iris

Pierre

Madeleine

Guy

Iris

Le Club Ultra-Secret

Pierre

Guy

Madeleine

Iris

Pierre

Guy

Le Club Ultra-Secret

Deuxième trimestre

Iris

Pierre

Madeleine

Guy

La remplaçante

Iris

Pierre

Guy

Madeleine

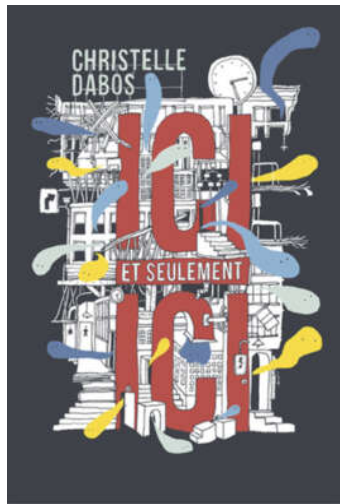
Iris

Pierre

[Guy](#)
[La remplaçante](#)
[Troisième trimestre](#)
[Le Club Ultra-Secret](#)
[Iris](#)
[Pierre](#)
[Guy](#)
[Madeleine](#)
[Iris](#)
[Pierre](#)
[Guy](#)
[Le Club Ultra-Secret](#)
[La remplaçante](#)
[Iris](#)
[Madeleine](#)
[Guy](#)
[Pierre](#)
[Ensemble \(ou presque\)](#)
[Nouvelle rentrée](#)
[Toi](#)
[L'autrice](#)
[De la même autrice](#)
[La Passe-miroir](#)
[Présentation](#)
[Achevé de numériser](#)

Ici et seulement ici

Christelle Dabos



Par-dessous la peinture, le plâtre et le ciment, à l'intérieur des murs, au fond de l'invisible, je perçois quelque chose que j'arrive pas encore à nommer, quelque chose de foutrement féroce qui habite le bâtiment tout entier et qui me rentre dans les os. Qui fera bientôt partie de moi.

Ici ne ressemble à nulle part.
Ici n'obéit qu'à ses propres règles.
Ici, il y a des Bas, des Hauts, des pairs et des impairs.
Et quoi qu'il arrive, tout le monde passe par Ici.

Après *La Passe-Miroir*, Christelle Dabos révèle

une nouvelle facette de son talent
dans un roman choral vertigineux, addictif et puissant.

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Ici et seulement ici
de Christelle Dabos
a été réalisée le 14 mars 2023
par Melissa Luciani et Françoise Pham
pour le compte des [éditions Gallimard Jeunesse](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 978-2-07-518789-3 – Numéro d'édition : 552394).

Code sodis : U50583 – ISBN : 9782075187930
Numéro d'édition : 552398

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse.

OceanofPDF.com